

Histoire de la science-fiction moderne T2

Jacques Sadoul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JACQUES SADOUL

HISTOIRE

DE LA SCIENCE-FICTION

MODERNE

2. domaine français



JACQUES SADOUL

Histoire
de la science-fiction
moderne
(1911-1975)

Tome II

Édition augmentée par l'auteur

© Éditions Albin Michel, 1973

Domaine français (1905-1975)

HIER... (1905-1949)

Les précurseurs de la science-fiction évoqués au cours de l'Introduction(1) de cet ouvrage ont donné dans notre pays une descendance bien différente de celle d'outre-Atlantique. D'une certaine manière, on pourrait même prétendre que la science-fiction moderne, telle que nous l'avons définie, n'a commencé en France que dans les années 50 à l'imitation des auteurs américains. Ce serait à la fois injuste et faux ; injuste car l'anticipation scientifique française d'avant-guerre fut une des plus riches du monde ; et faux car certains de ses membres, Maurice Renard en particulier, eurent une influence non négligeable sur les auteurs américains.

Dans ce chapitre, nous allons donc passer en revue les textes parus avant le déferlement anglo-saxon des années 50. L'histoire de la S-F française, durant cette période, va se présenter fort différemment de celle d'Angleterre ou d'outre-Atlantique. En effet, il n'y eut pas dans notre pays de revues totalement spécialisées pour réunir les auteurs et créer un mouvement cohérent. Certes, des journaux comme *Le Journal des Voyages*, puis, à une échelle moindre, *Je sais tout* et *Sciences et Voyages*, ont fréquemment publié des feuilletons d'anticipation. Mais ils ont toujours été mélangés à des récits d'aventures ou d'exploration. Ce sont donc des auteurs isolés qui, au hasard des publications, ont poursuivi individuellement la tradition de Jules Verne, l'ont éventuellement enrichie et ont créé une forme originale de littérature d'anticipation dont les derniers feux s'éteignirent à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Longtemps ignorée dans notre pays, cette littérature a fait l'objet depuis 1950 de nombreuses études, un peu par réaction contre la science-fiction américaine, supposée connue. La lecture du présent livre aura montré sans peine qu'en fait, seules quinze années de cette S-F d'outre-Atlantique, les années 40 à 55, étaient réellement connues dans notre pays. La première étude, due à Jean-Jacques Bridenne, parut en 1950 et a pour titre *La littérature française d'imagination scientifique*. Ce fut ensuite la revue *Fiction* qui consacra de nombreux articles à l'étude des auteurs de la période d'avant-guerre, articles dus à Jean-Jacques Bridenne lui-même, Jacques van Herp, Jean-Louis Bouquet, Pierre Versins, etc. Nous allons retrouver immédiatement ce

dernier nom puisque, en 1972, Versins publia une *Encyclopédie de l'Utopie, des Voyages extraordinaires et de la Science-fiction*, énorme volume de près de mille pages. L'auteur y traite abondamment des auteurs de l'Antiquité et des siècles passés, et fait une recension très complète de tous les écrivains d'expression française, présents ou passés. En revanche, la S-F américaine est volontairement négligée, par exemple Restif de la Bretonne, qui écrivait à la fin du XVIII^e siècle, a droit à dix-huit colonnes, Robida à neuf colonnes, van Vogt à une, Nat Schachner n'est même pas cité. Certes, en raison des dimensions de l'*Encyclopédie*, Versins consacre sans doute autant de lignes que moi à la S-F *made in U.S.A.*, mais il donne constamment la primauté aux précurseurs européens. C'est pourquoi je mentionne seulement cet ouvrage, par ailleurs remarquable, au chapitre consacré aux romans scientifiques français d'avant-guerre.

La collection *Ailleurs et Demain classique* a édité *Sur l'autre face du monde et autres romans scientifiques de Sciences et Voyages*, qui comporte, outre une longue introduction de Gérard Klein sur la S-F française d'avant-guerre, une étude détaillée de Jacques van Herp sur les romans publiés par *Sciences et Voyages*. Ce même auteur prépare en ce moment un ouvrage sur la S-F intitulé *Panorama de la Science-fiction*(2), et il m'a fait part de son intention de choisir de préférence ses exemples parmi les auteurs d'expression française qu'il estime injustement méconnus par rapport aux Anglo-Saxons.

J'ai sans doute le défaut de ne pas être assez chauvin, mais je ne vois pas l'utilité de m'agenouiller pieusement devant l'œuvre de Jean de la Hire, sous prétexte que le hasard l'a fait naître français, alors que presque n'importe quel écrivain américain est beaucoup plus intéressant. Ceci posé, je m'empresse de dire que de nombreux auteurs d'expression française, depuis J.-H. Rosny aîné jusqu'à René Barjavel, ont écrit des ouvrages qui soutiennent, et de loin, la comparaison avec leurs collègues d'outre-Atlantique et que, par suite, si l'anticipation scientifique française ne justifie pas la vénération béate que lui portent certains nostalgiques, elle mérite, en revanche, d'être mieux connue. Et il est, par exemple, très regrettable de constater que trois historiens de la S-F, tels que Sam Moskowitz, Brian Aldiss et Alexei Panshin l'ignorent presque totalement.

J'ai décidé de donner comme point de départ à cette étude l'année 1905 qui est celle de la mort de Jules Verne et de la rédaction de sa dernière œuvre *L'éternel Adam*. Cette nouvelle ne parut en librairie que cinq ans plus tard, en 1910, incluse dans le recueil intitulé *Hier et Demain*. *L'éternel Adam* raconte une fin du monde très pessimiste, contrastant avec l'esprit général de l'œuvre de Verne, toujours tourné vers l'optimisme, l'esprit d'entreprise, la confiance dans l'avenir. Certains sont même allés jusqu'à supposer qu'à la fin de sa vie Verne

en était venu à douter de la science. En effet, cet écrivain ainsi que nombre de ses successeurs paraissent avoir estimé que la société de leur époque ne pourrait supporter le choc causé par des inventions trop nouvelles, ou ne résisterait pas à un cataclysme naturel, ce qui, dans les deux hypothèses, entraînerait inmanquablement le soulèvement des masses populaires contre l'ordre établi, en un mot, la révolution. Ces deux éventualités sont particulièrement bien illustrées par le roman de Rosny aîné, *La force mystérieuse*, et par celui de Maurice Leblanc, *Le formidable événement*. Dans le cas de Jules Verne, je ne pense pas que *L'éternel Adam* traduise une remise en question de toutes ses conceptions passées. Cet écrivain, même s'il s'est présenté aux élections municipales d'Amiens sur une liste de gauche (ce qui est loin d'être établi, d'ailleurs) était profondément attaché à l'ordre bourgeois établi, mais en pressentait la fragilité. Dès 1905, les signes avant-coureurs de la guerre de 14 sont déjà évidents et c'est sans doute ce qui poussa Verne à écrire cette méditation désabusée qu'est *L'éternel Adam* : « Au reste, il n'en fallut pas plus pour que l'optimisme de Sofr fût irrémédiablement bouleversé. Si le manuscrit ne présentait aucun détail technique, il abondait en indications générales et prouvait d'une manière péremptoire que l'humanité s'était jadis avancée plus avant sur la route de la vérité qu'elle ne l'avait fait depuis : tout y était, dans ce récit, les notions que possédait Sofr et d'autres qu'il n'aurait même pas osé imaginer – jusqu'à l'explication de ce nom d'Hedom sur lequel tant de vaines polémiques s'étaient engagées. Hedom, c'était la déformation d'Edam, lui-même déformation d'Adam, lequel Adam n'était peut-être que la déformation de quelque mot plus ancien. (...) Et peut-être, après tout, les contemporains du rédacteur de ce récit n'avaient-ils pas inventé davantage ! Peut-être n'avaient-ils fait que refaire, eux aussi, le chemin parcouru par d'autres humanités, venues avant eux sur Terre. » Inutile de préciser que la civilisation dont la mort est racontée par notre lointain descendant Sofr est la nôtre. Jules Verne a certainement douté de la continuité indéfinie du progrès scientifique ; en revanche, rien ne permet de penser qu'il ait cessé de croire en la science, contrairement aux jeunes auteurs américains et britanniques contemporains. Et il semble que, chez les auteurs d'anticipation scientifique française d'avant-guerre, ce soient les conséquences sociales des découvertes scientifiques qui sont redoutées et non les possibilités d'apocalypse contenues dans la science elle-même.

L'œuvre de Robida se situe pour la majeure partie au XIX^e siècle, bien que ce dessinateur et écrivain, né en 1848, ne soit décédé qu'en 1926. Son chef-d'œuvre est peut-être *Le XX^e siècle*, paru en 1882 et consacré à des scènes de la vie quotidienne des années 1950. Mais je ne veux pas remonter trop loin dans le temps et je me contenterai de

citer *L'Horloge des siècles* publié en 1902, et donc presque dans les limites de ce chapitre ! Une situation cataclysmique y commence de la façon la plus banale : un homme qui a perdu une dent la sent repousser ! Un phénomène cosmique inconnu a amené la Terre à tourner à l'envers et le temps s'est mis à reculer. Les vieillards s'acheminent doucement vers leur jeunesse et les épouses acariâtres redeviennent de douces jeunes filles ! Au début donc, les choses ne vont pas si mal, mais lorsque les morts commencent à renaître, lorsque les sociétés doivent rendre aux actionnaires leur capital, etc., la société est ébranlée et menace de s'effondrer. Robida ne conclut pas et s'arrête assez brutalement lorsque le temps a régressé jusqu'à l'époque de Waterloo. Il est intéressant de noter que le cataclysme est intervenu alors même qu'un immense mouvement revendicatif, d'ordre social, allait triompher dans les pays industrialisés. Là, contrairement aux ouvrages de Rosny ou de Leblanc, ce n'est pas le cataclysme qui provoque la révolution sociale, mais au contraire qui l'empêche de réussir. Avant d'abandonner Albert Robida, disons que vous trouverez dans ce livre la reproduction d'un de ses dessins d'anticipation qui prouve qu'il fut au moins l'égal des plus grands dessinateurs américains.

J.-H. Rosny aîné (de son vrai nom Joseph-Henri Boex), né en 1856, décédé en 1940, me paraît être le plus grand écrivain d'anticipation d'expression française, en dehors de Jules Verne. Par le choix de ses thèmes et la façon de les traiter, on peut même dire qu'il écrivait de la science-fiction avant la lettre et non pas des « voyages extraordinaires », comme Paul d'Ivoi ou Louis Boussenard. Rosny aîné fut d'ailleurs un écrivain reconnu de son temps, puisqu'il fut l'un des premiers membres de l'Académie Goncourt, dont il devint, par la suite, le président. Son roman préhistorique, *La guerre du feu*, eut un grand succès et fit partie, après-guerre, du petit nombre d'œuvres contemporaines admises par l'Université pour être données en lecture dans les lycées et collèges. L'œuvre d'anticipation de Rosny fut, en revanche, ignorée systématiquement jusqu'à une date récente⁽³⁾. Sa première œuvre dans ce genre littéraire est une nouvelle, publiée en 1887, *Les Xipéhus*. J'ai déjà eu l'occasion d'en parler dans l'Introduction de cet ouvrage ; rappelons simplement qu'il s'agit de la première rencontre d'hommes avec un autre règne intelligent, d'origine minérale, dont la forme de pensée est totalement irréductible à la compréhension humaine. C'est seulement quelque cinquante ans plus tard, en 1934, avec *A martian odyssey* de Stanley Weinbaum, que la science-fiction américaine parviendra à son tour à cette notion d'irréductibilité des intelligences et abandonnera peu à peu un anthropomorphisme naïf.

En 1910, Rosny aîné donne *La mort de la Terre* qui compte parmi

ses chefs-d'œuvre. Le titre est trompeur car il ne s'agit pas de la disparition de la planète, mais bien de ses habitants, les hommes. Le récit se situe dans un lointain avenir, où l'humanité est déjà considérablement réduite en nombre, en raison de la disparition de l'eau à la surface de la Terre. Les survivants se réunissent autour d'oasis qui, à leur tour, disparaissent dans des tremblements de terre. Une nouvelle forme de vie, des sortes de rouilles, appelées ferromagnétaux, composées uniquement de fer, s'apprête à succéder à l'homme : « On commença à apercevoir l'existence du règne ferromagnétique au déclin de l'âge radio-actif. C'étaient de bizarres taches violettes sur les fers humains, c'est-à-dire sur les fers et les composés des fers qui ont été modifiés par l'usage industriel. Le phénomène n'apparut que sur des produits qui avaient maintes fois resservi : jamais l'on ne découvrit de taches ferromagnétiques sur des fers sauvages. Le nouveau règne n'a donc pu naître que grâce au milieu humain. Ce fait capital a beaucoup préoccupé nos aïeux. Peut-être fûmes-nous dans une situation analogue vis-à-vis d'une vie antérieure qui, à son déclin, permit l'éclosion de la vie protoplasmique. » Rosny nous raconte alors la survie puis la disparition des dernières oasis, des derniers groupes d'hommes, de la dernière famille humaine, du dernier homme. Dans cet ouvrage, ce n'est ni la civilisation ni la science qui sont mises en accusation, mais seulement la nature qui, tout comme dans le cas des grands dinosauriens de l'ère secondaire, a jugé que le règne de l'homme avait assez duré, et devait céder la place à celui des ferromagnétaux.

En 1913, c'est un cataclysme que nous décrit Rosny, dans *La force mystérieuse* : « Il ne saurait guère y avoir de doute sur la nature de la catastrophe qui a failli détruire la vie animale sur notre planète. Un ouragan d'énergies a balayé l'étendue qui nous environne, mais ces énergies n'ont avec les nôtres que des analogies lointaines. (...) Lorsque ces ondes rencontrent les ondes lumineuses, il y a un conflit qui, suffisamment prolongé, aboutit à la disparition des ondes ultraviolettes, violettes, indigo, bleues et même vertes. » C'est, en effet, une partie du spectre lumineux qui est détruite par cette force mystérieuse qui donne son titre au roman et dont les premiers effets sont de semer la panique parmi les hommes, puis de provoquer un froid glacial, la lumière étant aussi, dans la partie invisible de son spectre, source de chaleur. C'est aussitôt la révolution contre l'ordre, le pouvoir établis (on assiste à l'assassinat du président de la République). Les hommes rejettent la civilisation pour redevenir des bêtes féroces. Toutefois, grâce à l'action de quelques savants et d'hommes de cœur, le pire peut être évité et une fois l'action de la force mystérieuse passée, la civilisation reprend son cours normal.

Les navigateurs de l'infini, qui date de 1925, est peut-être le chef-

d'œuvre de Rosny aîné. Assez curieusement, il reprend la situation de *La mort de la Terre*, à savoir la lente agonie de la race dominante d'une planète, mais en la transportant sur Mars. Les membres de cette race, découverte par les membres de l'expédition terrienne venus en astronef sur la planète rouge, sont des créatures tripèdes, dotées de six yeux et irradiant une surnaturelle beauté : « Il y avait cinq tripèdes dont les yeux multiples nous observaient étrangement, Antoine et moi... Tout en eux était inouï, aucune image de la Terre ne s'adaptait exactement à leur structure, et pourtant, mille analogies subtiles s'élevaient à leur vue et dès l'abord naquit une indescriptible sympathie. Les regards dominaient de loin toute autre expression des visages rythmiques. Aucun des six yeux n'avait la même nuance et chaque nuance variait indéfinissablement. Cette diversité et ces variations suggéraient une vie agile qui dépassait en charme tous les charmes humains. Ah ! combien ternes eussent paru les plus beaux yeux de femmes ou d'enfants terrestres ! » Quant aux tripèdes femelles, elles n'apparaissent pas moins enchanteresses aux yeux des Terriens : « Les jeunes Martiennes démentaient cette théorie : la plus gracieuse surtout me montrait avec une évidence énergique, la possibilité de beauté perceptible pour nous et pourtant complètement étrangère à nos milieux et à notre évolution. » Ces Martiens sont les derniers représentants d'une très antique espèce qui doit peu à peu laisser place à une nouvelle forme de vie, celle des Zoomorphes, créatures qui ne sont pas sans rappeler les ferromagnétaux ayant entraîné l'extinction de la vie sur la Terre. Situation similaire, donc, mais avec une conclusion différente. Dans la suite des *Navigateurs de l'infini*, intitulée *Les Astronautes*(4), Rosny aîné fait venir deux des Martiens, un père et sa fille, sur Terre où ils retrouvent confiance en l'avenir et se sentent prêts à tenter de reconquérir Mars sur les Zoomorphes avec l'aide des Terriens. Le mode de reproduction des Martiens est quasi parthénogénétique : il suffit aux femelles de désirer fortement un enfant tout en pensant avec amour au mâle qui sera en quelque sorte son père, pour que le cycle de reproduction s'enclenche. La jeune Martienne, obscurément éprise d'un des Terriens de l'expédition initiale, mettra ainsi au monde, sur la Terre, un jeune Martien, par amour pour lui. Et c'est sur cette vision d'espoir que s'achève le livre de Rosny qui est en quelque sorte l'antithèse de *La mort de la Terre* : l'amour et la science se sont unis pour rendre un monde à ses légitimes occupants.

Après ce grand romancier qu'est J.-H. Rosny aîné, nous tombons au niveau du feuilletonniste populaire, avec Paul d'Ivoi, qui signe plusieurs œuvres se rattachant à l'anticipation scientifique, en particulier en 1906, *Miss Mousqueterr*. La première fois que j'ai ouvert ce volume, je l'avoue, je croyais y trouver un roman de cape et d'épée,

mais Mousqueterr est seulement le nom de famille de la jeune Violet et ne l'apparente nullement à la confrérie de d'Artagnan ! Paul d'Ivoi, de son vrai nom Paul Deleutre, est né en 1856 et mort en 1915. Il est l'auteur d'un très grand nombre de romans-feuilletons dont le plus connu est assurément *Les cinq sous de Lavarède*, paru en 1894, mais qui ne saurait être considéré comme de l'anticipation à proprement parler, bien qu'un ballon dirigeable y traverse l'Asie à toute allure. *Miss Mousqueterr*, par contre, est un roman scientifique qui se déroule à travers les Indes et le Tibet où l'auteur développe les possibilités infinies de la lumière colorée. C'est ce qu'une jeune fille russe, en état de transe, révèle aux autres protagonistes du roman : « L'insensée cambre sa taille souple dans un accès d'hilarité. Elle prononce enfin : « La lumière triomphe des volontés. » Ceux qui se placent sur son chemin « sont des êtres d'ombre, vaincus par avance. » Et, d'un accent de commandement, semblant chercher autour d'elle : « Où sont donc mes armes de clarté ? » C'est la caisse aux tubes qu'elle réclame. (...) Le coffre est refermé. Mona tend un tube à la duchesse. Elle aperçoit le romancier et lui en remet un autre. Comme un officier distribuant des ordres, elle dit : « Dissimulez-le dans votre manche ; la lentille supérieure avant, sous les doigts. » Ils exécutent le mouvement : « Bien, à mon signal, appuyez sur le poussoir. » (...) « Et projetez le faisceau orange sur le front de vos ennemis. » « Et que se produira-t-il, je vous prie ? » demanda Max, le Parisien. « L'hallucination. »

L'aventure entraîne ensuite Violet Mousqueterr, Mona, Max et leurs amis, jusque dans un temple tibétain secret, nommé le Réduit Central, gouverné par un Asiatique géant, le graveur de prières, qui les fait prisonniers. Le contrôle de la lumière colorée que possède la jeune Mona les sauvera *in extremis* : « Alors, une rage folle saisit le géant jaune. Il est trahi ! La trahison seule a pu dépeupler ainsi la métropole souterraine : Dodekhan est libre ! Le Duc est libre ! Ah ! du moins, ils ne se réjouiront pas de leur victoire. Ils pleureront des larmes de sang. Ces femmes, leur cœur, il va en faire des mortes. Il a arraché son revolver de sa ceinture, il le braque sur Mona, mais la jeune fille étend le bras... de ses doigts fuselés semble rayonner une lumière violacée et San demeure comme figé... Ses mains se portent instinctivement à son front où s'est marqué un point rouge, telle une brûlure ; il a un cri sourd, puis il roule sur le sol avec un bruit mat de chair morte. »

Louis Boussenard (1847-1910), écrivain populaire d'aventures, fut un des piliers du *Journal des Voyages*. Certains de ses récits se rangent dans la catégorie des romans scientifiques(5), en particulier *Les gratteurs de ciel* (1908) où l'on assiste à des combats de dirigeables ultra-rapides et où des armes atomiques tactiques sont utilisées. À noter que l'auteur n'avait pas prévu les dangers de la radio-activité et faisait circuler allègrement ses personnages sur les lieux mêmes où ils

venaient de lancer des grenades atomiques ! Boussenard vaut surtout par son style, inspiré de Jules Verne, très nerveux et incisif. Voici par exemple comment Dicky, le roi des reporters, héros des *Gratteurs de ciel*, prend des notes sur son propre lynchage ! Le reporter a été pris pour un espion des patrons et fait prisonnier par des ouvriers acculés par la famine à une grève sauvage : « Et avec son magnifique sang-froid, il se remet à crayonner de plus belle en phrases courtes, hachées, télégraphiques : « Pris pour espion... papiers égarés... impossible prouver identité... (...) J'écris difficilement dans bousculade... irai jusqu'au bout... demandiez information vertigineuse... servis à souhait !

« Ah ! n'en mène pas large en m'interviewant ! Mais je m'extériorise et me dédouble... à en croire moi-même que c'est un autre que l'on veut prendre ! (...) J'écris... équilibre assuré vaguement par bout de chaîne à la main du bourreau. (...)

« L'homme d'en bas me dit : « Êtes-vous prêt ? » Il va me pousser par les pieds... faire perdre équilibre... et je resterai accroché par le cou...

« L'homme d'en haut crie : « Go !... »

« Et je lui remets mon carnet en recommandant mon âme à Dieu ! »

L'année suivante, en 1908, un autre écrivain populaire, Gustave Le Rouge, publia *Le prisonnier de la planète Mars*, suivi, l'année suivante, par *La guerre des Vampires*. Le Rouge est né en juillet 1867 et mort en février 1938 à Paris. Outre sa carrière d'écrivain populaire, il collabora pendant de nombreuses années au *Petit Parisien*. Il fréquenta des écrivains comme Paul Verlaine, sur la fin de sa vie, puis Blaise Cendrars. *Le prisonnier de la planète Mars* est l'histoire d'un jeune ingénieur américain, Robert Darvel, que l'énergie psychique d'un brahmane hindou parvient à expédier dans une coque protectrice jusqu'à la planète Mars. Là, l'ingénieur découvre une vie humanoïde, des monstres effroyables et, surtout, des créatures ailées et suceuses de sang, qui évoquent les vampires de la tradition. Dans le second tome, Darvel découvre que ces vampires sont eux-mêmes asservis par une créature au pouvoir psychique immense, le Grand Cerveau, auquel il n'hésite pas à s'attaquer. Ce dernier, pour se débarrasser de l'ingénieur, le réexpédie sur Terre où le suivent une douzaine de vampires. Ces derniers veulent, au contraire, le ramener sur Mars afin qu'il les aide à combattre l'entité qui les gouverne. Avec l'aide d'un de ses amis, et malgré l'enlèvement de sa fiancée par les vampires, Darvel parvient à les exterminer. La Terre est sauvée. Voici, à titre d'exemple, un bref passage où Darvel détruit la statue d'un Erloor, c'est-à-dire d'un vampire, au cœur d'un village de Martiens humanoïdes : « Robert sourit, les rassura ; puis, décidé à frapper un grand coup, il arracha l'idole de son piédestal, la saisit par ses ailes de cuir et la jeta au

milieu du feu. Puis il coupa les courroies qui retenaient les victimes destinées à être immolées à l'appétit du dieu nocturne. Jamais missionnaire exterminant les fétiches de quelque peuplade du centre africain ne ressentit plus de fierté. Pourtant, malgré le geste de bravoure qui l'avait fait agir pour ainsi dire sans réflexion, il n'était pas sans inquiétude sur les conséquences de son acte. En voyant crouler l'image du vampire, en le voyant s'abattre au milieu des flammes, les Martiens avaient poussé une longue clameur d'angoisse et leur foule pressée était devenue immobile et silencieuse. Ils étaient pâles et tremblaient de tous leurs membres. Aouya et Eeeoys elles-mêmes s'étaient écartées avec un involontaire geste d'horreur. « Pour une première fois, songea Robert, j'ai peut-être été un peu loin. »

Un tel roman annonce déjà la science-fiction des années 20 aux États-Unis et reste lisible de nos jours. Il n'en est pas de même du fameux feuilleton en dix-huit fascicules de Gustave Le Rouge, intitulé *Le mystérieux docteur Cornélius*, publié en 1912 et 1913. C'est une histoire de savant fou qui se rattache fréquemment à l'anticipation scientifique par les inventions que réalisent ses protagonistes. Mais j'ai lu un par un, et de bout en bout, les dix-huit livraisons du docteur Cornélius (ce que peu de contemporains peuvent se vanter d'avoir fait), à une époque où je songeais à les rééditer au Club du Livre policier. Dieu du ciel, quel ennui ! L'un des épisodes – je ne sais plus si c'est le seizième ou le dix-septième – n'a même aucun rapport avec le thème général de l'ouvrage. À la première page du fascicule, un des personnages descend d'un bateau lors d'une escale, vit une aventure totalement indépendante pendant tout l'épisode, puis à la dernière page reprend le bateau qui le remet, c'est le cas de le dire, dans le flot général du récit ! C'est pourquoi, lorsque je vois ici ou là des amateurs parler avec des trémolos d'émotion dans la voix du *Mystérieux docteur Cornélius*, je ne puis m'empêcher de sourire en espérant qu'aucun éditeur n'ira le rééditer intégralement.

Jean de La Hire, de son vrai nom le comte Adolphe d'Espie de La Hire, né le 28 janvier 1878, mort en 1956, passe pour un des maîtres de l'anticipation scientifique d'avant-guerre. Il est l'auteur de près de six cents nouvelles ou romans ! Il débuta d'abord dans la littérature générale et, très rapidement, fut considéré comme un successeur de Zola, avec un grand avenir littéraire devant lui. Mais les circonstances, et surtout le succès de *La roue fulgurante*, roman d'anticipation publié en feuilleton dans le quotidien *Le Matin*, en 1908, le poussèrent, peut-être malgré lui, vers la littérature populaire. À noter que le thème du roman précité présente quelque similitude avec celui de l'œuvre de Le Rouge, *Le prisonnier de la planète Mars*, puisque, dans les deux cas, la force psychique sera utilisée pour voyager d'une planète à l'autre. Mais, dans *La roue fulgurante*, le voyage aller Terre-Mercure se fait

dans une sorte de soucoupe volante, précisément nommée « roue fulgurante », qui enlève sur Terre un certain nombre de spécimens(6). Les conducteurs de la roue sont des êtres de lumière, dont le corps cylindrique est surmonté d'une sphère lumineuse. On ignorera toujours de quelle planète ils viennent exactement. On ne saura pas non plus dans quel dessein ils ont enlevé quelques Terriens et pourquoi ils les ont déposés sur Mercure. Grâce au savant orientaliste, le docteur Ahmed bey, qui, par sa seule puissance mentale, se transporte jusqu'à Mercure et ramène les Terriens exilés, les méfaits de la roue fulgurante sont réparés : « Avez-vous pensé de quelle manière nous reviendrions sur la Terre ? – Non, je l'avoue, balbutia Paul. – Ce sera très simple. Nous sommes cinq êtres humains sous des apparences diverses et qui ne sont pas les nôtres, excepté pour vous, Monsieur de Civrac, qui avez jusqu'à présent conservé votre corps. Eh bien, il me suffira d'un effort de volonté pour que nos cinq âmes soient désincarnées à la fois et s'envolent sur la Terre... Moi, moi, je retrouverai mon corps en arrivant dans mon hôtel du parc Monceau, mais vous quatre, y compris Mademoiselle, vous devrez vous accommoder de corps de rencontre, que nous choisirons les plus adéquats. » Et, de fait, de retour sur Terre, le docteur Ahmed bey procède à la réincarnation de la jolie Lolla dans le corps d'une jeune morte, puis à celle de M. de Civrac et de Francisco, le valet de Lolla. Ensuite, grâce à la chirurgie esthétique, il remodèle Lolla et Civrac d'après des photographies, afin qu'ils puissent retrouver leur apparence antérieure. Seul Francisco, qui était fort laid, préfère garder tel quel son nouveau corps ! Encore une science-fantasy avant la lettre, comme on peut le voir, qui, comme les deux romans d'anticipation de Le Rouge, se laisse encore lire mais non sans un certain sourire.

Ensuite, Jean de La Hire créa un personnage, le Nyctalope, de son vrai nom Léo Saint-Clair, qui devint le héros de toute une série de romans. Certains ressortissent plutôt à l'aventure pure, et parmi eux je citerai *La captive du Démon* et *La princesse rouge*, parus en 1931 (d'abord publiés en feuilleton dans *Le Matin*, sous le titre *L'Antéchrist*), qui sont une allégorie de la lutte entre le bien et le mal. « Saint-Clair ne savait pas si son séjour à Issyk-Koul, du moins dans les projets de Léonid Zattan(7), devait être de trois jours ou de trois semaines. Quand aurait lieu et de quelle nature serait l'épreuve à laquelle le Prince voulait soumettre l'ancien patron du *Taurus* ? Il importait donc à Saint-Clair d'agir sans retard pour se mettre en rapport avec Sylvie Mac Dhul. (...) Et même, ne faudrait-il pas faire évader Sylvie Mac Dhul, si la prolongation de sa captivité devenait pour elle un de ces dangers auxquels bien des jeunes filles – et la captive de Zattan était de celles-là – n'hésiteraient pas à échapper par le suicide ? » (...) « Il

ne faut pas longtemps aux yeux d'un esprit cultivé pour inventorier sommairement, dans un rassemblement à peu près bien ordonné de cinq à six mille volumes, les livres auxquels cet esprit peut s'intéresser. Léo Saint-Clair dénicha bientôt l'histoire du château d'Issyk-Koul. Il savait le turc. Mais il admira les dessins et aquarelles et, très adroitement, il subtilisa le plan d'ensemble, qu'il se réservait d'étudier, en cachette, dans sa chambre, tout en paraissant lire un livre quelconque. » Comme on le voit, le Nyctalope n'est pas un homme ordinaire, loin de là. Parmi les meilleurs titres de cette série, on peut citer *Titania*, *Belzébut* et *Gorillard*, qui datent des années 1929-1930. Jean de La Hire est-il, comme certains le pensent, un grand écrivain français injustement méconnu aujourd'hui (il était le best-seller numéro 1 avant-guerre, compte tenu des grands écrivains de littérature générale), ou bien, pour reprendre l'expression de Roland Stragliati(8), ne fut-il qu'un auteur populaire de troisième ordre ? Voilà une question à laquelle il m'est bien difficile de répondre, connaissant imparfaitement son œuvre. J'aurais plutôt tendance à le considérer comme un écrivain resté en deçà de son talent. Son œuvre n'a ni la qualité littéraire d'un Rosny ni l'esprit d'invention d'un Renard, mais se situe un peu au-dessus de la production d'un simple feuilletonniste.

Nous en arrivons précisément à Maurice Renard (1875-1939) dont la carrière littéraire semble avoir débuté en 1905 et qui publia relativement peu de livres, comparé à des auteurs comme La Hire ou Le Rouge, mais d'une constante qualité. De plus, Maurice Renard fut un des rares auteurs français d'avant-guerre à éprouver un réel intérêt pour l'anticipation scientifique, puisqu'il lui consacra deux articles et dédia son premier roman, *Le docteur Lerne, sous-dieu*, paru en 1908, à H. G. Wells. Quand on sait que Jean de La Hire avait dédié *La roue fulgurante* à Michel Zévaco, on voit toute la différence. Le roman de Maurice Renard est basé sur les greffes d'organes, le génie du docteur Lerne pouvant aller jusqu'à créer des êtres mi-animaux, mi-végétaux. Mais un Allemand, qui assistait Lerne, assassine son maître en faisant greffer par deux aides son propre cerveau à l'intérieur du crâne de Lerne. Ainsi, il devient aux yeux de tous le docteur Lerne et peut impunément se livrer à des actes contre nature. Un autre assistant de Lerne, fidèle, voit ainsi son cerveau échangé avec celui d'une chienne ! Mais le faux Lerne veut aller plus loin et réussir des transferts d'intelligence sans le secours de la chirurgie. Il y parvient si bien que son esprit pénètre une voiture automobile dans laquelle il reste définitivement coincé. Résumé ainsi, le thème paraît grandguignolesque et peu sérieux : il n'en est rien. *Le docteur Lerne, sous-dieu* est un roman scientifique d'angoisse dont l'atmosphère terrifiante vous saisit peu à peu et ne vous lâche plus. D'autre part, le

ton de Maurice Renard a beaucoup moins vieilli que le style trop facile de Le Rouge ou de La Hire. Voici deux courts extraits significatifs, le premier de Maurice Renard : « Elle s'étira. La batiste moula les rondeurs, sveltes à bon escient ou rebondies fort à propos, et aussi deux pointes dont l'une s'échappa comme s'allumerait tout à coup, dans un ciel d'éblouissement, une étoile de pourpre étonnée d'être telle. J'ébranlai la table d'un à-coup involontaire. (...) La servante partie, elle se pelotonna frileusement sous les draps. Elle avait le visage de ceux qui viennent d'apprendre une bonne nouvelle. Et la seconde qui suivit, un dieu sexué me l'aurait payée de son éternité. (...) La demie de quatre heures sonnait à la pendule quand je quittai mon insatiable maîtresse pour reprendre le chemin de Grey-l'Abbaye. Emma n'était point dans la situation de me dire adieu : avec les soupirs et les étirements d'une chatte, elle revenait de l'île amoureuse, nonchalamment. »

Voyons maintenant les relations que Lolla, l'héroïne de *La roue fulgurante* de Jean de La Hire, entretient avec celui qu'elle aime : « Et il couvrit son visage de baisers, cherchant ses lèvres, que, par pudeur de vierge, elle lui dérobait... » On voit l'écart qui sépare ces deux écrivains dont les œuvres considérées parurent la même année.

Le Péril bleu, publié en 1910, est le second chef-d'œuvre de Maurice Renard. Je l'ai lu plusieurs fois à des époques différentes et jamais ne l'ai trouvé vieilli. Son point de départ est des plus simples : des gens disparaissent mystérieusement, comme happés par une force qui semble venue des airs. Les populations de la région où eut lieu le premier enlèvement baptisent *Sarvants* les auteurs supposés de ces rapt. L'incroyable vérité se fait peu à peu jour : on nous pêche : « C'est alors que le péril bleu apparut dans tout son horrible et tout son formidable, quand on apprit tout net qu'au-dessus des hommes, sur un globe invisible plus immense que la Terre et l'enveloppant de toutes parts, vivait une autre race d'êtres intelligents qui semblaient bien nous avoir attaqués, race redoutable par sa position, sa force, son mode vital, son génie et son invisibilité, qui faisaient de nous comme une bande d'aveugles cernés. » En fait, Renard suppose que les hommes sont des créatures marines vivant dans les profondeurs de l'océan atmosphérique, ce qui est scientifiquement exact. Un homme sorti de l'atmosphère terrestre meurt comme un poisson sorti de l'eau (un scaphandre n'est-il pas comparable à un bocal ?).

En 1920, Renard nous donne son roman le plus connu, et le moins bon, *Les mains d'Orlac*, qui fut l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques (il s'agit d'un pianiste virtuose auquel on a greffé les mains d'un criminel et qui se croit poussé au meurtre par elles). En 1928, Renard publie son dernier grand roman de science-fiction : *Un homme chez les microbes*. Le héros de ce livre ne peut épouser celle

qu'il aime parce qu'il est trop grand. Un médecin de ses amis lui fournit une potion rapetissante (sans doute inspirée par *Alice aux Pays des Merveilles*) qui doit lui faire perdre de quinze à vingt centimètres. Mais les pouvoirs de la potion sont plus grands que prévu et le malheureux est bientôt réduit à quelques millimètres puis à la taille d'un microbe. Le médecin et la jeune fiancée éplorée suivent alors le rapetissement du jeune homme à l'aide d'un microscope. Mais l'instrument optique ne suffit pas et le malheureux disparaît définitivement. Il réapparaîtra cependant plus tard, après avoir visité une planète du monde subatomique – tout comme le Chimiste dans *The girl in the Golden Atom*, de Ray Cummings – planète où il résidera plus de soixante ans (temps local) avant que les savants autochtones ne réussissent à le renvoyer dans notre monde. Le roman est intéressant à lire mais il n'a pas l'originalité du *Docteur Lerne* ou du *Péril bleu*(9).

Maurice Champagne, tout comme Paul d'Ivoi, le capitaine Danrit, le Cdt de Wailly ou René Thévenin, fut un des feuilletonnistes attitrés du *Journal des Voyages*. Cet auteur est né en 1868 et mort en 1951. Je retiendrai un de ses titres, *Les sondeurs d'abîmes*, initialement publié en 1911. Le thème en est clairement exprimé dès les premières pages : « Sur ces mots, l'ingénieur sort de son portefeuille un parchemin jauni couvert de caractères étranges, qu'il se met à lire ou plutôt à traduire lentement et à mi-voix. Penchés vers lui, étonnés, stupéfaits, ceux qui l'écoutent ne peuvent en croire leurs oreilles. C'est ainsi qu'ils apprennent que la cité mystérieuse de Lhassa n'est pas, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à ce jour, là véritable cité sainte du bouddhisme. La vraie, l'unique, l'inconnue de tous, cachée aux regards profanes, est enfouie dans les profondeurs des monts Himalaya. » La suite du roman en découle directement. L'ingénieur et ses amis pénètrent dans un gouffre naturel de l'Himalaya et atteignent la cité interdite, malgré les périls sans nombre et, surtout, l'opposition farouche des défenseurs de l'Empire souterrain. Il est à noter que l'influence de Jules Verne sur Champagne est nette : ainsi, l'ingénieur tient absolument à rappeler les noms de tous les voyageurs ou géographes qui ont effectué l'ascension de telle ou telle montagne himalayenne voisine. Par ailleurs, des tics de langage de Verne, comme par exemple nommer « excellent garçon » un serviteur, se retrouvent presque à chaque page. Il n'empêche que Champagne fut un feuilletonniste agréable à lire.

Nous allons rencontrer maintenant le père d'Arsène Lupin, Maurice Leblanc, qui écrivit deux romans d'anticipation scientifique, *Les trois yeux*, en 1919 et *Le formidable événement*, en 1920(10). J'ai eu l'occasion de les republier en 1968 au Club du Livre d'Anticipation et l'édition à tirage limité fut enlevée très rapidement, ce qui semble indiquer qu'une clientèle existe toujours pour ces deux titres. J'avoue

n'être pas très enthousiaste pour *Le formidable événement*, roman cataclysmique qui raconte la disparition de la Manche et la réunion de l'Angleterre à la France par les terres nouvellement émergées. Le seul intérêt du volume est de mettre une nouvelle fois en lumière cette idée, que nous avons déjà rencontrée chez Rosny et autres, que le cataclysme correspond obligatoirement à une révolution sociale, à une révolte du peuple contre l'ordre établi. *Les trois yeux*, en revanche, est un livre beaucoup plus original qui reste parfaitement lisible de nos jours. Le roman a pour thème la communication interplanétaire entre Vénus et la Terre. La première manifestation de cette communication a lieu dans le laboratoire d'un professeur. Il a recouvert d'une certaine substance une surface plane et elle va recevoir des images venues de Vénus (à cet instant, le professeur ne le sait pas encore) : « Ce fut brusque, immédiat. Cela jaillit d'un seul coup des profondeurs de la muraille. Oui, je sais, aucun spectacle ne jaillit d'une muraille, pas plus que d'une couche de substance gris foncé qui n'a pas plus d'un ou deux centimètres. Je donne ici la sensation que j'ai éprouvée. (...) Après tout, quoi ! Quand nous avançons vers un miroir, est-ce que notre image ne jaillit pas du fond de cet horizon subitement découvert ? Et voilà, ce n'était pas notre image, à mon oncle Dorjeroux et à moi. Rien ne se réfléchissait, puisqu'il n'y avait rien à réfléchir, et aucun écran réflecteur. Ce que je voyais c'était... c'étaient sur le panneau trois figures d'apparence géométrique ressemblant aussi bien à des ronds mal faits qu'à des triangles composés de lignes courbes. Au centre de ces figures s'inscrivait un cercle régulier, marqué dans le milieu d'un point plus noir, ainsi que la prune est marquée d'une pupille. » Les Vénusiens vont d'abord transmettre des scènes filmées dans le passé de la Terre et qui permettront aux Terriens d'assister à d'anciens événements historiques. Puis, les habitants de Vénus braquent leur « caméra » sur eux-mêmes, et les observateurs retrouvent cette symétrie triangulaire qui est la marque de la vie sur Vénus. Naturellement, le vol de la découverte du savant et une histoire d'amour viendront se greffer sur ce thème de roman scientifique comme il est de tradition chez Leblanc.

Théo Varlet (1878-1938), un instituteur aux idées d'extrême gauche, aurait pu devenir un des meilleurs auteurs d'anticipation scientifique d'avant-guerre, mais il ne trouva jamais un public suffisant pour s'intéresser à ses œuvres et, de ce fait, sa production resta fort réduite. Je retiendrai ici son épopée martienne en deux tomes, écrite en collaboration avec Octave Joncquel : *Les Titans du ciel*, paru en 1921, et *L'agonie de la Terre*, publié l'année suivante. Varlet était parti du roman de Wells racontant l'invasion de la Terre par les Martiens. Pour faire bonne mesure, il ajouta les Jupitériens amicaux, eux, mais trop éloignés pour pouvoir intervenir efficacement

en faveur des Terriens. Les Martiens envoient donc une série de torpilles qui détruisent une à une toutes les grandes villes terrestres. À noter que pour Varlet également, cataclysme signifie révolution : « En outre, cette désagrégation politique de l'humanité, révélatrice de l'affolement des esprits, eut lieu avec un ensemble et une spontanéité stupéfiants. (...) J'eus tout loisir de m'en convaincre au cours de mes fonctions officielles et, plus tard, lorsque je fus balayé avec le gouvernement par le cyclone vertigineux de la panique révolutionnaire. » Je crois vraiment que la constance de cette idée montre que tous ces auteurs avaient fort peu confiance dans la civilisation de leur temps et sentaient qu'elle risquait de s'effondrer à la moindre secousse un peu violente. Mais revenons à l'intrigue de ce roman qui nous fait assister à la désagrégation lente mais presque complète de la Terre, observée depuis le Soviet de Cassis (mais non, ce n'est pas une galéjade), où le héros et sa femme se sont réfugiés. Le secours arrive enfin de Jupiter qui détruit radicalement toute vie à la surface de la planète Mars. Les Terriens n'en sont pas sauvés pour autant, car les Martiens, qui étaient des sortes de vampires, analogues à ceux imaginés par Gustave Le Rouge, ont eu le temps d'émigrer sur la Terre et de pénétrer les corps de ses habitants. « Que m'importe à présent !... Pourquoi lutter désormais ? Pourquoi ne pas dormir et livrer mon corps à l'*Autre* ?... Non ! non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas ! (...) Mais non ! C'est l'*Autre* qui va me chasser à jamais de mon corps, sitôt que je cesserai d'écrire, sitôt que je céderai au sommeil... Voici que la Face mutilée du Sphinx s'ombre mystérieusement de crépuscule... ma bien-aimée désâmée gémit de volupté sous le redoublement du Parfum paradisiaque... les pèlerins somnambules recommencent à passer... là-haut, sur leur Donjon sinistre et sur les Pyramides, les Mages de Mars, aux cornes lumineuses, dans la soirée ardente, agitent leurs ailes de chauves-souris vers les horizons de la Terre-Promise... » Le second tome raconte l'agonie de la Terre puis l'élimination des Martiens qui sont précipités dans le Soleil, but ultime de leur quête, mais un peu plus brutalement qu'ils ne l'avaient escompté.

Nous allons maintenant rencontrer deux écrivains de littérature générale qui n'ont pas dédaigné d'écrire des ouvrages d'anticipation scientifique, Claude Farrère et Ernest Pérochon. Qui plus est, ils ont véritablement joué le jeu contrairement à Anatole France qui, dans *L'île des Pingouins* sous le couvert d'une œuvre utopique, a seulement écrit une allégorie politique. Ainsi, Claude Farrère (1876-1957) publia en 1924 une nouvelle intitulée *L'an 1937*, sur un sujet proche du *Formidable événement* de Leblanc ; il pouvait difficilement mieux afficher ses intentions d'anticipation. Mais le meilleur ouvrage de Farrère dans ce genre avait assurément été *La maison des hommes*

vivants, paru en 1911. Ces « hommes vivants » sont des immortels qui ont connu le comte de Saint-Germain et obtenu de lui le secret de la longévité. Un officier, Charles-André Narcy, surprend leur secret mais devient leur prisonnier. « Bien sûr, le secret n'est efficace qu'à la condition de rester secret. Il doit être l'apanage exclusif de quelques hommes vivants et la tourbe des hommes mortels ne saurait en soupçonner même l'existence. Son essence est aristocratique. Sa mise en œuvre nécessite l'asservissement d'un grand nombre de créatures inférieures qui endurent fatigue, souffrances et dangers pour le profit de quelques maîtres. Les préjugés du siècle présent s'accommoderaient mal d'un tel dédain de toute sensiblerie humanitaire. » Et le capitaine Narcy doit céder, sinon sa vie, du moins son fluide vital à l'un des hommes vivants. Lorsqu'il ressort de leur maison, il n'est plus qu'un pauvre vieillard.

Ernest Pérochon, spécialiste du roman paysan, sortit complètement de cet univers pour nous donner, en 1925, *Les hommes frénétiques*. C'est un roman profondément pessimiste et antiscientifique, ce qui ne nous étonnera pas de la part d'un auteur littéraire : « Des sciences nouvelles allaient naître : de grands et nombreux problèmes se posaient et Harrison se demandait si l'on n'allait point trouver devant soi quelque immense danger. Déjà, au III^e et au IV^e siècle, la biologie, la médecine, la psychologie avaient vu, à plusieurs reprises, la route barrée. Les entreprises audacieuses des physiciens du VI^e n'allaient-elles point conduire l'humanité au bord du gouffre ? La science, en ce commencement de siècle, apparaissait de nouveau avec un inquiétant visage révolutionnaire. » Il s'agit, bien sûr, du *siècle d'Avérine* situé dans un lointain futur. L'ambition des hommes, les revendications sociales (« la journée d'une heure ou la mort ! ») et de terrifiantes armes inventées par la science des physiciens vont rompre le précaire équilibre du monde. Il s'ensuivra une guerre généralisée où apparaîtront des « systèmes féériques », dont on connaît mal la définition exacte, mais qui entraînent d'horribles transformations ou mutations chez l'homme et, le plus souvent, la mort. Ernest Pérochon a en fait écrit un cauchemar apocalyptique où l'humanité régresse peu à peu vers l'état bestial : « Les hommes étaient abominables, mais les femmes étaient pires. Elles en arrivaient tôt ou tard à une frénésie sanguinaire, à des accès de rage véritable. (...) Parfois, groupées en bandes, elles traquaient les mâles isolés, les frappaient avec une cruauté inouïe et les mutilaient. Presque toutes s'adonnaient ouvertement à la bestialité. » Finalement, toute l'humanité deviendra stérile et disparaîtra sauf une nouvelle génération issue de deux enfants qui avaient été à l'abri des radiations des systèmes féériques dans un laboratoire spécialement protégé. Une nouvelle humanité, champêtre, bucolique et ignorant la violence, va naître : « Sous

l'énorme quiétude du ciel, ils disaient à la Terre pacifiée le jeune espoir de la race chanteuse, paresseuse et douce.» Telle est la conclusion des *Hommes frénétiques*.

Nous nous trouvons maintenant en présence du cas rarissime d'un romancier à l'œuvre extrêmement abondante, qui ne fut jamais publié en librairie ! Pendant près de trente ans, José Moselli publia des romans-feuilletons dans des périodiques tels que *L'Intrépide*, *L'Épatant*, *Le Petit Illustré*, *Cri-Cri*, ainsi que dans *Sciences et Voyages*. Les premiers parurent vers 1910, les derniers peu avant sa mort survenue en 1940. Il fallut que Jacques Bergier décide, en 1970, de le publier dans sa collection « Science-fiction » des Éditions Rencontre pour que Moselli connaisse enfin l'honneur d'une édition de librairie. C'était *La fin d'Illa*, datant de 1925, qu'avait choisie Bergier et c'est précisément de ce roman que nous allons parler. En 1875, dans un îlot du Pacifique, un baleinier découvre un manuscrit écrit en caractères inconnus et une boule de matière violette très lourde. Le manuscrit arrive entre les mains d'un professeur américain qui parvient à le déchiffrer après trente ans de recherches. Il s'agit d'une copie de sa traduction qui va nous être communiquée, copie envoyée à un ami du professeur. En effet, le 5 mai 1905, sa cuisinière jeta la boule de matière violette dans son fourneau et l'on sait que c'est ce jour-là que San Francisco fut à moitié détruit. Le narrateur, un savant du nom de Xié, habitant d'Illa, nous raconte l'histoire d'une civilisation humaine antérieure à celle que nous connaissons sur Terre, où l'on voit deux villes se disputer l'hégémonie : Illa et Nour. Illa, bien que plus petite, est plus puissante grâce à la pierre-zéro qu'ont découverte ses scientifiques ; c'est une substance capable de libérer une sorte d'énergie atomique. Illa attaque Nour avec une flotte d'engins volants, des disques lenticulaires qui ressemblent à s'y méprendre aux soucoupes volantes apparues en 1947, et détruit presque complètement la cité adverse. Mais celle-ci, à son tour, par une attaque souterraine, détruit Illa. Xié se pose en sauveur de sa ville, mais se voit condamné à travailler dans une mine du fait de la jalousie d'un autre scientifique, du moins le prétend-il, car la fatuité et la haine dont fait preuve Xié à chaque phrase rendent très suspect son témoignage. Finalement, Xié s'évade et rejoint Nour d'où il rapporte un fragment de pierre-zéro avec lequel il détruira Illa. C'est là que s'arrête la première partie de la traduction qui échappa à la destruction de San Francisco, sans doute provoquée par l'énergie subsistant dans la pierre-zéro venue de la civilisation illienne. Ce roman, au thème archi-usé aujourd'hui, était fort original pour l'époque, et José Moselli y fait preuve de qualités prédictives remarquables : soucoupes volantes, guerre atomique, savant transfuge, etc. Qui plus est, du point de vue de la rédaction, *La fin d'Illa* est un des romans de cette époque qui a le moins vieilli.

Citons au passage un autre romancier populaire, Jean d'Agraves (1892-1951), qui publia plusieurs ouvrages d'anticipation scientifique, dont certains étaient des plagiats purs et simples d'œuvres anglo-saxonnes. Un de ses livres vaut cependant la peine d'être cité, *L'aviateur de Bonaparte*, paru en 1926, car il comporte une idée amusante : les succès de l'Empereur pendant sa fameuse campagne d'Italie tenaient tout simplement au fait qu'il disposait d'un avion d'observation pour le renseigner sur les mouvements des troupes ennemies. Cet avion était propulsé, à la manière des fusées, par des charges successives de poudre.

La même année, la Librairie Hachette décida d'organiser, par l'intermédiaire du magazine *Lectures pour Tous*, un prix Jules Verne. Le premier fut décerné en 1927 à Octave Béliard pour *La petite-fille de Michel Strogoff*. Béliard donna ensuite quelques autres ouvrages d'anticipation scientifique, dont il faut retenir *Les petits hommes dans la pinède*, paru en 1929, qui raconte la création d'une race humaine de taille minuscule par un scientifique génial et l'histoire d'un amour impossible qui s'établit entre un homme normal, le narrateur du récit, et une des jeunes filles ultra-naines. Mais revenons au premier prix Jules Verne, *La petite-fille de Michel Strogoff*. Il faut bien reconnaître que c'est un ouvrage très décevant, où la partie anticipation est extrêmement faible en regard de l'aventure proprement dite. Elle est d'autant moins intéressante pour nous qu'elle repose sur l'invention de la télévision, chose passée dans le domaine commun aujourd'hui. L'action se déroule en Union soviétique où quelques Anglais, dirigés par Sir Herbert Froggie, essaient de délivrer une des filles du Tsar échappée au massacre. Elle a été enlevée par le propre frère de Sir Herbert, un scientifique génial mais animé d'instincts criminels. Il est l'inventeur d'un poste de télévision dont l'émetteur se trouve dans sa retraite, quelque part en Russie, et l'écran sur le yacht de Sir Herbert. C'est là que celui-ci apprend que la jeune grande-duchesse a survécu, et décide de tenter de la sauver. Quant à la petite-fille de Michel Strogoff, prénommée Sonia si la chose vous intéresse, c'était bien évidemment un personnage prétexte, à la solde de l'auteur, et chargé de lui faire obtenir le prix Jules Verne. Le fait est qu'elle y parvint !

Léon Daudet (1867-1942) est surtout connu comme polémiste d'extrême droite et partisan de la restauration de la monarchie en France. Mais il a également écrit plusieurs romans d'anticipation scientifique, dont un au moins est excellent : *Le Napus, fléau de l'an 2227* (paru en 1927) : « L'enfant paraissait avoir deux ans ou deux ans et demi, pareil à un ange de porcelaine rose, sous ses cheveux blonds. Elle riait et se portait obliquement au-devant de la marche de son aïeul, avec un petonnement gracieux. Soudain, j'entendis un crépitement sec et le vieillard disparut en entier, comme happé par

une force surnaturelle. « N'a pus », dit la fillette en écartant ses bras mignons. (...) « N'a pus, a grand pé a pati, n'a pus », répéta la gosse enorgueillie de l'anéantissement de son grand-père et du rassemblement d'effroi et de stupeur qui s'était formé autour de ce redoutable rien. » Telle est l'histoire du premier homme *napusifié* en public, sous les yeux du narrateur. C'était le 3 mai 2227. Avec beaucoup d'ironie et de mordant, Léon Daudet raconte simplement l'extension du phénomène à la Terre entière. Il ne s'agit pas cependant d'un roman cataclysmique, il n'entraîne aucun bouleversement social. Il est vrai que Daudet avait bien pris soin de nous parler du roi de France et du président de la République britannique ; pour un monarchiste aussi intransigeant, l'ordre ne saurait être remis en question sous la royauté. Il nous raconte aussi comment les ennemis héréditaires de la France, les Boches, mirent à profit un incident diplomatique créé par le Napus pour déclarer la guerre à la France, mais la *napusification* d'une grande armée allemande vient mettre fin à son espoir de conquête. Finalement, on ne saura jamais ce qu'est le Napus, pourquoi il choisit certaines victimes et pourquoi il en épargne d'autres et le roman de Daudet s'achève très logiquement sur la *napusification* du narrateur.

Ce même auteur a été moins heureux avec *Les bacchantes* (paru en 1931), où il imagine que la découverte scientifique des « ondes du temps » permet de projeter des événements du passé. Mais le roman est surtout une étude de mœurs, avec, vers la fin, des passages assez libertins lors de l'évocation des bacchantes. Quant à la science, Léon Daudet se montre pessimiste sur ses effets et sur la place qu'elle occupera dans la société future : « Cela n'est rien, vieux, nos descendants verront, dans cet ordre d'idées-là, bien des choses que n'avaient pas prévues ce fol de Renan avec son *Avenir de la science* et ses aristocrates de laboratoires universellement respectés. Quand ils comprendront les maux et les catastrophes déjà sortis et prêts à sortir de nos cornues et de nos calculs, les humains, nos frères, dévastés par nous et nos successeurs, les écharperont, détruiront nos effigies avec une rage pire que celle des révolutionnaires cassant les vitraux, incendiant les églises et pulvérisant les saints. Ce sera la grande submersion des barbares. »

C'est à un autre écrivain de littérature générale, André Maurois (1885-1967), que nous nous arrêterons. Maurois publia en 1928, *Voyage au pays des Articles*, petit volume décrivant une civilisation utopique perdue sur une île du Pacifique, mais c'est surtout une allégorie qui lui permet de faire la critique sociale de son temps. Par contre, *Le peseur d'âmes*, en 1931, et surtout *La machine à lire les pensées*, en 1937, sont nettement des romans d'anticipation scientifique. Ce dernier volume raconte l'invention du psychographe,

engin qui permet de découvrir les pensées les plus secrètes d'un individu et de les enregistrer tout comme on le fait pour un disque. Maurois a envisagé les diverses possibilités qu'offrirait un tel appareil (espionnage, chantage, diplomatie, mœurs, etc.) mais ne les a pratiquement pas exploitées car, visiblement, il ne croyait guère à ce qu'il écrivait ! Finalement, son psychographe sert surtout dans les familles et permet au conjoint doutant de son époux ou de sa femme de retrouver sa confiance en lui ! Tout cela ne va pas très loin, mais se laisse lire cependant sans ennui. Finalement, Maurois suppose que le psychographe, après avoir été commercialisé aux États-Unis, tombe rapidement en désuétude, n'intéressant plus personne. Est-ce désintérêt de la part de Maurois ou méconnaissance totale des milieux militaires, diplomatiques et du contre-espionnage, mais l'invraisemblance de sa conclusion ne semble nullement l'avoir gêné.

Nous en arrivons à un auteur très important, le Belge Jean Ray. Son nom véritable est Jean Raymond de Kremer ; né en 1887, il est mort en 1964, tout imbibé d'eau-de-vie de genièvre. Il eut plusieurs pseudonymes dont le plus connu est John Flanders, sous lequel il publia quatre nouvelles dans *Weird Tales*. Tout comme Lovecraft, Jean Ray a écrit des récits purement fantastiques, mais aussi des textes de science-fantasy très proches de la science-fiction. C'est particulièrement le cas dans la série *Harry Dickson*, naguère introuvable, mais que de récentes rééditions ont heureusement mise à la portée de tous. Ces *Harry Dickson* étaient, au départ, un plagiat allemand des aventures de Sherlock Holmes. Jean Ray, vers 1930, s'en vit confier la traduction. Il trouva les textes originaux si faibles qu'il préféra récrire entièrement les histoires en prenant pour point de départ l'illustration de la couverture. C'est d'ailleurs pourquoi il y a une différence d'une bonne trentaine d'années entre les costumes des personnages dessinés et l'époque où Jean Ray situe le récit. Toutes les aventures du détective « Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain » sont en principe des aventures policières. Or, on s'aperçoit à la lecture que seule une petite minorité se range dans cette catégorie : les autres sont soit fantastiques, soit réellement de la science-fiction. Ainsi : *Le temple de fer*, *Le chemin des dieux*, *La résurrection de la Gorgone*, ou *Le lit du diable*. Nous allons maintenant parler de ce dernier récit. Au cours d'une vente aux enchères, Harry Dickson achète quelques livres appartenant aux descendants de la famille Grestock. Celle-ci avait un château situé au milieu d'un lac, près de la chaîne des Grampians, sur une petite île nommée Grestock Island. Ce que lit Dickson le décide à partir immédiatement pour les Grampians mais déjà : « Harry Dickson entrevit deux joues creuses et sales et un double regard de feu vert, le couvant avec haine ; une patte velue se pressait contre la vitre. » Cette expédition entraîne Dickson et

son élève Tom Wills plus loin qu'ils ne le pensaient, en fait au-dessous de la surface de l'Angleterre où existe une véritable civilisation d'origine babylonienne : « Ils se tenaient au bord d'une haute corniche et leur regard plongeait dans une formidable et profonde vallée. « Une ville ! » s'écria Tom. Une ville... Une ville, oui, mais surtout une cité de cauchemar. Des édifices aux proportions colossales se suivaient au long des larges avenues, des places publiques prenaient des proportions de vastitude. »

Mais Dickson est un homme d'action et il largue des bombes sur cette cité cyclopéenne qui n'est autre que l'ancienne Babylone. Lui et Tom Wills ne sont pas tirés d'affaire pour autant, car il leur reste encore à affronter le plus terrible adversaire venu des profondeurs : « Une grande jeune femme, en long sarrau noir, dépose le scalpel qui lui sert à éventrer le corps épais d'un grand milouin(11). (...) Mais la jeune femme aussi semble comprendre. Ses yeux s'ouvrent démesurément, deviennent énormes, terribles, effroyables. Dickson est vaincu... Ce regard infernal aura raison de sa puissante énergie. Non... Tom Wills est là. (...) Au moment où Harry Dickson chancelle, comme frappé par une force inconnue, deux barres de feu jaillissent par-dessus son épaule, et la femme, atteinte en plein front, s'écroule. « Tom, gémit le détective... vous m'avez sauvé la vie... et sauvé un monde. » (...) Les beaux traits de Rheina venaient de se fondre soudain, les lignes en disparaissent, des taches noires coururent sur les joues, qui, soudain devenues caves, ne furent plus que des trous. « Que se passe-t-il ? » demanda Tom en tremblant. Harry Dickson répondit de la façon la plus énigmatique : « Râna(12), grande prêtresse du Démon Baal, voici ce qui reste de sa... momie. » Ainsi donc, en un court fascicule, Jean Ray a réussi à écrire à la fois une enquête policière, une histoire de suspense et un véritable roman de science-fiction avec civilisation souterraine, humanité ayant atteint le stade de l'immortalité et une divinité, le dieu Baal, maintenue artificiellement en vie depuis l'époque antédiluvienne ! Je connais peu d'auteurs, de quelque nationalité que ce soit, qui auraient été capables d'en faire autant.

Un autre roman de fantasy de Jean Ray mérite d'être cité, c'est l'extraordinaire *Malpertuis*, paru en 1943. Nous y voyons un savant à demi fou parvenir à dominer l'énergie encore existante des dieux de l'Olympe grecque et l'enfermer dans des corps humains. C'est ainsi que se déroulent des événements effroyables dans l'atmosphère lourde d'une ville flamande où des petits-bourgeois, de la plus grande banalité, portent en eux des puissances terribles et inhumaines qui n'attendent que l'occasion de se déchaîner. La figure de la belle Euryale, la dernière des Gorgones, éclaire Malpertuis, la maison maudite, d'une lumière terrifiante qui, à elle seule, fait de ce roman

un chef-d'œuvre.

Avec René Thévenin, nous revenons à l'anticipation du début du siècle, illustrée par Louis Boussenard et les auteurs du *Journal des Voyages*. Thévenin, né à la fin du siècle dernier et mort en 1967, fut attaché au Muséum d'Histoire Naturelle. Pendant les dernières années de sa vie, il renia complètement son œuvre d'anticipation qui dura pourtant trente ans, de 1906 à 1936. Si j'en fais mention à ce point de mon étude, c'est parce que je vais parler maintenant de son roman *Les chasseurs d'hommes*, paru du mois d'octobre 1929 au mois de mai 1930, dans *Sciences et Voyages* et qui est très probablement la meilleure œuvre de cet auteur. Bien avant le fameux *Slan* de van Vogt, Thévenin traite ici le thème du surhomme et les réactions de notre espèce face à une espèce supérieure. Au départ, les mutants ne sont que deux, un couple, dans une forêt africaine. Ce sont eux les chasseurs d'hommes, car il leur est nécessaire de boire le sang humain pour survivre, sans qu'il faille voir là aucune trace de vampirisme. Un jeune scientifique européen et celle qu'il aime sont capturés par eux et gardés prisonniers au cœur de la forêt vierge dans une sorte de paradis terrestre fermé de toutes parts par une muraille d'énergie : « Au moment précis où j'allais franchir la lisière, quelque chose m'arrêta. Quelque chose. Comment définir cela ? Le choc d'air produit par une violente explosion, mais dont l'effet serait durable. Ou, si l'on préfère, un coup de vent irrésistible, limité par un plan vertical qui l'arrête en un certain endroit, formant muraille en deçà de laquelle on ne sent rien, au-delà de laquelle il est impossible d'avancer. Plus simplement encore, un mur d'air dressé devant moi, un mur invisible, un mur que rien ne désigne ni ne révèle, sinon son rôle de mur qui est de vous empêcher de passer. » Ce qui est surtout intéressant dans le roman de Thévenin, ce sont les rapports qui s'établissent entre les mutants et les humains. Notre espèce se divise aussitôt en deux camps : les chiens qui acceptent de se laisser domestiquer et reconnaissent la supériorité des nouveaux venus et les loups qui préfèrent rester sauvages et lutter jusqu'à la mort. À la fin du roman, un loup tuera le mâle et la femelle n'échappera que grâce au dévouement de son chien, je veux dire un homme, le propre frère de celui qui a tué le mutant. Bien qu'un peu vieilli quant au style, ce roman de Thévenin est une réussite remarquable.

Je citerai aussitôt après le roman de A. Valérie, *Sur l'autre face du monde*, également paru dans *Sciences et Voyages*, mais en 1935 seulement. Je les rapproche ainsi l'un de l'autre, par souci d'unité, puisqu'ils viennent tous deux d'être réédités ensemble par Gérard Klein dans sa collection *Ailleurs et Demain classique*, sous le titre *Sur l'autre face du monde et autres romans scientifiques de Sciences et Voyages*. De plus, nul ne sait qui est A. Valérie et certains indices

portent à croire qu'il s'agirait de Thévenin lui-même. Là encore, en dépit du vieillissement de l'écriture, le thème reste d'actualité. C'est un lointain avenir qui est décrit, un avenir où la glace a recouvert la plus grande partie de la Terre et enserre de toutes parts la dernière cité humaine, une cité régie par la science et la culture scientifique. Néanmoins, ses maîtres jugent utile d'apprendre ce qui se passe sur l'autre face du monde, en y envoyant un jeune perturbateur qui s'est permis de douter des enseignements reçus. C'est faire d'une pierre deux coups : on se débarrassera définitivement de lui, car c'est l'envoyer à la mort et, par ailleurs, on apprendra peut-être quelque chose ! Mais le jeune homme rencontre des humains, redevenus plus primitifs, mais aussi plus aptes à s'adapter aux nouvelles conditions de vie sur Terre. C'est pourquoi, lors de l'affrontement final avec les scientifiques de la cité des glaces, ce sont les barbares qui triompheront et, ainsi que le dira le grand maître au jeune Hégry qu'il avait cru envoyer à la mort : « Tout est perdu !... Notre loi, Hégry, notre souveraineté, notre gigantesque édifice social et moral n'existaient que parce que nous avions la certitude d'avoir asservi la nature. Et voici que, semblables aux millions de générations qui nous ont précédés en lui obéissant, nous sommes obligés de reconnaître sa puissance, comme les plus primitifs des barbares, et d'avouer qu'au-dessus de la science des hommes, si parfaite qu'elle soit, si parfaite qu'elle sera jamais, il existe une science supérieure, dont nous n'arriverons pas à reconstituer les règles parce qu'elles dépassent les possibilités de notre entendement humain ! »

Léon Groc (1882-1956) a écrit plusieurs romans d'anticipation dont deux au moins me paraissent présenter un intérêt certain. C'est d'abord *La révolte des pierres*, qui parut en 1930 et dont le thème est fort astucieux : les habitants de la Lune sont des minéraux radio-actifs. Un Terrien étant entré en contact radio avec les Sélénites, l'un d'eux vient sur notre planète. Là, un dément s'en empare et entreprend de bombarder Paris grâce aux pierres que le corps du Sélénite attire ! Mais c'est surtout *L'univers vagabond*, que Léon Groc écrivit en 1950 en collaboration avec sa femme Jacqueline Zorn, qui est intéressant. Le thème n'a rien d'original, puisqu'il s'agit encore une fois d'un astronef qui quitte la Terre pour Alpha du Centaure et à bord duquel les générations se succèdent. Mais l'originalité tient à la vie quotidienne à bord de cet astronef. En effet, au départ, deux couples seulement se sont embarqués, et, grâce à un système rigide de mariages consanguins (et l'absence d'accident ou de maladie), la lignée sera ininterrompue pendant environ un millier d'années terrestres ! Finalement, les descendants des deux familles initiales parviendront sur une planète gravitant autour de l'étoile Alpha du Centaure où ils rencontreront des piles atomiques pensantes et douées d'agressivité

vis-à-vis de tout être de notre espèce. Les radiations de ces êtres extra-terrestres rendent les Terriens inféconds ; désormais condamnés, ils décident de ramener leur astronef, le *Cosmos*, vers la Terre, afin de la prévenir du danger qu'elle court. Grâce aux efforts de ses membres, tous des scientifiques, l'équipage du *Cosmos* réussit à prolonger la vie de l'un d'entre eux de façon extraordinaire et le vaisseau regagne la planète mère avec ce survivant à son bord. *L'univers vagabond* ne vaut évidemment pas *Non-stop* de Brian Aldiss, mais reste un roman intéressant.

La révolte des pierres datait de 1930 et c'est vers cette année-là que se place le commencement de la fin de l'anticipation scientifique française. Il serait intéressant d'étudier du point de vue sociologique pourquoi notre société entre 1870 et 1930, a suscité tant de romans scientifiques et pourquoi elle les a ensuite impitoyablement rejetés, ravalés même au niveau des enfantillages et de la sous-littérature. Mais ce n'est pas là le propos de ce livre qui se veut uniquement historique. Un autre phénomène se produit également à partir des années 30 – c'est l'apparition de la science-fiction américaine qui est désormais connue par quelques initiés, en particulier Georges H. Gallet, puis Régis Messac, qui sont les deux premiers fans de l'histoire de la S-F française. En 1934, Régis Messac publia aux éditions de la Fenêtre Ouverte, éditeur confidentiel émanation d'un groupement d'instituteurs, deux romans écrits par lui-même, *Quinzinzinzili* et *La cité des asphyxiés*, et *La guerre du lierre* du docteur David H. Keller qui est une anthologie de plusieurs nouvelles de cet auteur américain. Cette série, baptisée « Les Hypermondes », n'eut que ces trois parutions et s'éteignit fin 1937. Régis Messac, né en 1893 et mort dans un camp de concentration au début de 1945, fut un des premiers Français à étudier sérieusement la science-fiction en tant que genre littéraire spécifique et à écrire une série d'études thématiques sur ce sujet dont une seule parut en volume, *Micromégas*, en 1935. Enfin, Messac nous a laissé un roman posthume, *Valcrétin*, qui fut seulement publié en 1973 ! Des trois œuvres romanesques de Messac, la plus intéressante est sans conteste *Quinzinzinzili* qui raconte la survie d'un homme, accompagné d'une demi-douzaine d'enfants, dans la Lozère dévastée, après qu'une guerre bactériologique eut éliminé la plus grande partie de l'humanité. Le narrateur de *Quinzinzinzili* est un personnage fort intéressant car il se refuse à enseigner quoi que ce soit aux jeunes adolescents qui l'accompagnent, à leur faire part de ses connaissances, afin qu'ils ne soient pas infectés par le virus de la civilisation. Ses remarques, il les garde pour lui, ainsi celle-ci qui donne une assez bonne idée du style virulent de l'auteur : « La fille resta jusqu'au soir à geindre, avant de daigner accepter à boire. Quelle sale race de femelle sortira de ce ventre-là ! » Quant à

« Quinzinzinzili » qui est une parodie étrange de la divinité, conçue par les enfants qui se sont réinventés un langage complètement différent de celui du narrateur, c'est une déformation de l'expression *Qui es in coelis* (qui êtes aux cieux). Mais écoutons plutôt Messac : « Même remarque pour : Quinzinzinzili. Il est douteux que les mots latins aient jamais eu aucun sens pour eux, à n'importe quelle époque de leur vie. *Qui es in coelis*, c'était une série de mots incantatoires et rien de plus. Maintenant, c'est un nom propre, c'est le nom de leur dieu. Un dieu bizarre et enfantin. Il est à la fois le père Fouettard et le père Noël de qui on attend tous les bienfaits, mais à qui on attribue aussi tous les malheurs qui vous viennent. En somme, après tout, pas très différent de Jéhovah. La religion est sans doute ce qui a le mieux résisté à la catastrophe. » Et le narrateur assiste, indifférent, à la création d'une nouvelle civilisation, peut-être aussi horrible que l'ancienne, mais totalement différente. À la fin de l'œuvre, il ne lui reste plus qu'à mourir : « Moi, moi... je ne sais plus. Je ne sais plus qui je suis. Ni ce que je suis, ni si je suis.

« Oh ! Et puis...

« Qu'est-ce que ça peut me faire ?

« M'en fous. Quinzinzinzili !

« Quinzinzinzili ! »

L'année 1935 voit apparaître le dernier écrivain important de romans scientifiques de l'avant-guerre : Jacques Spitz (1896-1963). Le sujet de son roman *L'agonie du globe* est pourtant parfaitement antiscientifique : le globe terrestre se fend en deux moitiés qui se mettent à s'éloigner l'une de l'autre, tandis que des survivants s'efforcent d'échapper aux conséquences du cataclysme sur l'un ou l'autre des hémisphères (tout cela est absurde, de plus raz de marée, éruptions volcaniques, tremblements de terre, etc..., auraient obligatoirement effacé toute vie à la surface du globe, pardon, à la surface des deux hémisphères). L'année suivante, en 1936, Jacques Spitz nous donne un roman, qui n'est peut-être pas son meilleur, mais est de loin le plus connu : *Les évadés de l'an 4000*. Son thème essentiel est très proche de celui de *La mort de la Terre*, de Rosny aîné, puisque Spitz suppose également le refroidissement de notre globe. Les hommes sont alors obligés de vivre sous terre, dans des cités où tout est artificiel. Une véritable dictature scientifique s'exerce sur eux et les malheureux dont les opinions (opinions scientifiques et non politiques ou autres) ne coïncident pas avec celles de l'idéologie régnante sont envoyés en exil à la surface, sur l'ancienne île Sainte-Hélène. Néanmoins, une résistance s'organise autour d'un savant qui a inventé un moyen de propulsion permettant à une fusée de quitter la Terre et d'emporter un couple sur Vénus. L'un de ces évadés de l'an 4000 sera la très belle Evy, chez laquelle l'amour de la science a remplacé tout

autre sentiment : « Tenez, hier soir, je suis montée en surface. Dans le ciel violet, sur ma tête, les mondes brillaient en silence avec un incomparable éclat. Ils semblaient attendre. Et la pensée que c'était moi qu'ils attendaient, cette pensée déjà me soulevait vers eux. Vénus, à l'horizon, luisait dans sa splendeur paisible. Que j'y parvienne vivante, ou qu'elle reçoive mon cadavre, n'importe. Songez-y, être la première mortelle à sillonner les cieux, celle à qui peut échoir une planète en partage, être la vierge dont la cendre, pour la première fois, ne se mêlera pas aux cendres terrestres, avoir pour sépulture Vénus ou devenir Mme Wasserman, mon pauvre ami, mon choix est fait... » Rassurons-nous, une fois parvenue sur la planète voisine, elle s'humanisera quelque peu à l'égard de son compagnon de voyage.

Deux autres romans de Spitz me semblent valoir la peine d'être cités : *La guerre des mouches*, publié en 1938, où l'auteur suppose qu'une mutation rend les mouches intelligentes ; leur prolifération leur permet de submerger la Terre et de ravir à l'homme la suprématie de la planète. Et enfin, *L'œil du purgatoire*, publié en 1945, qui est un récit réellement original dont je ne vois pas d'équivalent chez un autre auteur. C'est l'histoire d'un peintre auquel une sorte de savant fou a inoculé un bacille qui affecte la vision et permet de voir non dans le futur, mais dans le « présent vieilli ». Expliquons-nous : lorsque Poldonski, le triste héros de cette aventure, regarde un enfant, il perçoit un adolescent puis, à mesure que le mal le pénètre plus ayant, un vieillard, puis tout simplement un squelette. C'est désormais un cauchemar que vit le malheureux, croisant sans cesse des squelettes qui s'adressent à lui amicalement, pire qu'aveugle, complètement en dehors de toute réalité. Comment faire l'amour à sa jeune maîtresse lorsqu'on ne perçoit qu'un tas d'os ? « Je remarque encore que, voyant les choses telles qu'elles seront après sa mort, elles m'apparaissent telles que, normalement, je n'eusse dû jamais les voir. Je n'aurais jamais dû voir mon cadavre, je le vois ! C'est en quelque sorte l'œil du purgatoire que je promène à partir de maintenant dans le monde. » Mais le mal progresse encore et Poldonski se promène bientôt dans un univers qui n'est plus fait que de poussière, les os s'étant effrités au fil des années. Enfin, au dernier stade, il aperçoit des formes blanches qui semblent bien être les âmes des vivants. Lorsqu'il rencontrera la sienne propre, que tout d'abord il ne reconnaîtra pas, car chacun de nous se voit différent de ce qu'il est, il saura que son purgatoire est terminé : il pourra enfin trouver la mort.

Marcel Thiry, écrivain belge né en 1897, écrit *Échec au temps*, en 1938. Le roman ne fut édité qu'en 1945, mais il m'a paru plus normal d'en parler à sa date de rédaction. Le sujet de ce livre est très simple : il raconte la bataille de Waterloo. Au cas où un tel sujet ne vous paraîtrait pas une anticipation scientifique typique, je laisse la parole

au narrateur : « Vous n'avez pas la berlue et ce que j'écris est aussi certain pour moi que le contraire l'est pour vous ; pour moi, jusqu'à l'extraordinaire événement d'il y a quatre mois, Waterloo était une victoire française et la plus éclatante de toutes celles de Napoléon. À Paris, la gare par laquelle on arrive de Belgique s'appelait la gare de Waterloo, cependant qu'à Londres, la station que vous nommez Waterloo portait le nom de Saint-George, à cause d'un carrefour sans gloire. » Hé oui, *Échec au temps* est donc une histoire d'univers parallèles où un inventeur s'acharne à bouleverser les lois de causalité et la permanence du passé en essayant de modifier, non l'issue de la bataille de Waterloo, mais tout simplement l'acte d'un de ses ancêtres qui a donné par erreur une fausse information au duc de Wellington, entraînant sa retraite. Ce que l'inventeur n'avait pas prévu, c'est que son descendant, dans la nouvelle trame temporelle, serait tué au cours de la bataille et n'aurait donc point d'enfant. Ce qui entraîne de nos jours la disparition du manipulateur temporel.

L'année 1939 aurait pu être un nouveau départ pour la science-fiction française. Son fan numéro 1, Georges H. Gallet, alors fort connu du fandom anglo-saxon, venait de faire accepter, par la Société des périodiques illustrés du *Petit Parisien*, le projet d'un hebdomadaire de vulgarisation scientifique qui aurait accordé une large place aux récits de science-fiction. Son titre était *Conquêtes* et le n° 00 sortit des presses le 3 septembre 1939. À cette date, Gallet portait l'uniforme d'un chef de section d'une D.L.M. et *Conquêtes* n'eut jamais de n° 1. Dans ce numéro d'essai, deux romans de S-F étaient prévus, *Le mystère de radio zéro*, signé Commandant Edmond Cazal, un des pseudonymes de Jean de La Hire, et une traduction de l'écrivain britannique Festus Pragnell, *Kilsona, monde atomique*[\(13\)](#).

Pendant la guerre, un seul écrivain important apparut, le plus grand assurément depuis Rosny aîné : René Barjavel. Barjavel est né en 1911 et il n'a pas cessé depuis cette année 1943 qui vit paraître son premier roman, *Ravage*, de nous donner régulièrement des œuvres appartenant plus ou moins à la science-fiction. *Ravage* est un roman violemment antiscientifique, très marqué par la guerre qui se déroulait lors de sa rédaction. Il est d'ailleurs assez évident que, pour l'auteur, science égale guerre et destruction : « Tout cela, dit-il, est notre faute. Les hommes ont libéré les forces terribles que la nature tenait enfermées avec précaution. Ils ont cru s'en rendre maîtres. Ils ont nommé cela le progrès, c'est un progrès accéléré vers la mort. Ils emploient pendant quelque temps ces forces pour construire, puis un beau jour, parce que les hommes sont des hommes, c'est-à-dire des êtres chez qui le mal domine le bien, parce que le progrès moral de ces hommes est loin d'avoir été aussi rapide que le progrès de leur science, ils tournent celle-ci vers la destruction. » L'action de *Ravage* se

déroule donc au seuil d'une nouvelle guerre mondiale qui n'aura cependant pas lieu en raison d'un phénomène physique imprévisible : l'électricité, sous sa forme utilisable, cesse complètement d'exister. Plus de lumière, plus d'ascenseurs, plus de métro, plus de locomotives électriques, etc. En quelques jours, la civilisation s'effondre car, comme pour ses devanciers, cataclysme, pour Barjavel, signifie révolution. Paris n'est bientôt plus qu'un immense champ de carnage où des bandes rivales pillent, violent, tuent sans vergogne. Le héros du roman, François, et quelques-uns de ses amis parviennent à quitter la capitale après s'être ouvert une voie à la force du gourdin ou de la hache. À noter qu'il n'y a nulle sensiblerie chez Barjavel : lorsque François et ses amis capturent deux criminels, ils les exécutent sans pitié, sachant que les laisser derrière eux équivaldrait à leur propre condamnation. Après un voyage terrifiant à travers une France livrée au chaos, aux épidémies et à la mort, une partie du petit groupe dirigé par François arrivera dans le Midi de la France où elle établira un nouvel ordre de vie bucolique, pastoral, totalement antiscientifique (on brûle tous les livres, sauf ceux de poésie). *Ravage* est une très belle œuvre littéraire, au plein sens du terme, manifestement réactionnaire, mais qui devance les préoccupations des jeunes écrivains américains de notre époque, lesquels contestent à leur tour machinisme, science et société.

L'année suivante, Barjavel publie *Le voyageur imprudent*, qui est le récit des déplacements dans le temps de l'inventeur d'un scaphandre temporel. L'influence de H. G. Wells et de sa machine à explorer le temps est évidente dans cette œuvre. Enfin, en 1948, Barjavel nous donne *Le diable l'emporte*, qui évoque les Troisième et Quatrième Guerres mondiales et raconte la construction d'une arche enterrée à quinze cents mètres au-dessous du Sacré-Cœur, destinée à sauver quelques spécimens d'humanité du nouvel holocauste qui s'annonce : cette fois, on se bat pour la possession de la Lune. L'épigraphe qui ouvre le volume est d'ailleurs très significative : « À notre grand-père, à notre petit-fils : l'homme des cavernes. » *Le diable l'emporte* se termine par la destruction totale de l'humanité, sauf un couple qui, dans une fusée, est envoyé vers les étoiles.

Au printemps 1947, le très traditionnel *Figaro* se permet de publier un feuilleton, *La chute dans le néant*, du journaliste Marc Wersinger, qui appartient nettement au domaine de la science-fiction. Wersinger est un Parisien, né en 1909, qui ne semble pas avoir récidivé dans ce genre. Au départ, le héros de Wersinger devient une sorte de surhomme, pouvant à la suite d'un accident : déformer son corps, l'agrandir, le rapetisser, allonger ses membres, ou se téléporter à volonté. Puis le roman prend une autre direction et l'on voit l'homme, un peu honteux de ses pouvoirs, les rejeter, lutter contre eux. C'est

alors que l'on retrouve le thème de « l'homme qui rétrécit », toujours à la mode depuis *The girl in the Golden Atom* de Ray Cummings, et qu'illustra de façon définitive Richard Matheson en 1956, avec *The shrinking man*. Le héros de *La chute dans le néant* se croit d'abord sur un monde extra-terrestre : « Tout, sur cette étrange planète, semblait agrandi dans des proportions invraisemblables, mais paraissait cependant présenter une certaine analogie avec les choses de la Terre. (...) Et soudain, il remarqua d'immenses colonnes verticales, dont l'extrémité, qui se perdait presque dans le ciel, portait un vaste panneau rectangulaire. Robert fut abasourdi par cette découverte. Son voyage fantastique, il croyait avoir été transporté sur quelque planète éloignée et avait déjà pensé à l'un des astéroïdes, l'avait tout bonnement déposé à quelques dizaines de mètres de son point de départ, dans le jardin botanique dont chaque plante était soigneusement étiquetée. » À noter l'emploi par Marc Wersinger de l'expression « voyage fantastique » qui devait beaucoup plus tard être le titre d'un film, puis d'un roman⁽¹⁴⁾ qu'en a tiré Isaac Asimov où des personnages sont miniaturisés avant d'être injectés dans le flot du sang humain. Rejetant les happy-ends de ses devanciers Ray Cummings, Maurice Renard ou R. F. Starzl, Marc Wersinger mène de main de maître son roman jusqu'à sa conclusion tragique et inévitable. Il est dommage que l'auteur n'ait pas persévéré dans cette voie.

Je terminerai cette revue de l'anticipation scientifique française d'hier par B. R. Bruss, un auteur apparu pour la première fois en 1946 et dont théoriquement j'aurais dû parler avant Wersinger, mais qui est la charnière entre le roman scientifique issu de Verne et de Rosny et la science-fiction *made in France* que nous allons découvrir au début des années 50. B. R. Bruss, de son nom véritable Roger Blondel, est né en 1895. Il occupa des fonctions ministérielles au sein du gouvernement de Vichy. C'est pourquoi, à la Libération, il fut obligé de prendre un pseudonyme pour pouvoir publier, sous ce nouveau nom, en 1946, *Et la planète sauta...*, roman prophétique sur les risques de destruction atomique de notre globe. Le récit comporte deux parties : dans la première, deux jeunes archéologues terriens aperçoivent un aérolithe tombé non loin d'eux. Ils se précipitent et, au lieu de trouver une pierre ou un morceau de fer météorique, ils découvrent une sorte de « coffre » qui provient d'une autre planète et contient divers objets, ainsi qu'un texte écrit. Il leur faudra vingt années de recherches pour arriver à traduire cette relation, œuvre d'un certain Morar, et c'est ce texte qui nous est présenté dans la seconde partie du volume. C'est à la fois l'histoire de la découverte de l'arme atomique et l'histoire de la destruction de la planète Rhama qui en résulte : « Brechor, le 2.8.2999. Ma recherche. J'ai peur maintenant d'aller jusqu'au bout. Je sens sous mes doigts des forces prisonnières, toutes prêtes à se

déchaîner si je fais le dernier signe. J'ai revérifié tous mes calculs. Je sais ce qui se passera. La fin de Brechor et la mienne. Jamais fragment de substance, sagement posé dans une cupule, comme un petit caillou, ne m'a impressionné autant. Quelle effrayante féerie ! Quels secrets chaque jour violés un peu plus ! (...) Où va notre espèce ? Vers quelles apothéoses, ou vers quel néant ? »

Apparition des surhommes parut en 1953, mais appartient encore à la première époque de son auteur. Ce livre fut publié sous une couverture insensée où l'on voit un monstre serrer dans sa main griffue une jeune femme en slip et soutien-gorge pigeonnant, alors qu'il n'y a rien de tel dans l'ouvrage de B. R. Bruss. C'est au contraire un beau roman, d'une grande élévation de pensée, sur le thème du surhomme que Bruss a écrit là. Ces surhommes sont des êtres humains ailés d'une divine beauté. Ils commencent leur invasion pacifique de la Terre en isolant une certaine portion du territoire de la commune de Neuchâtel par un champ de force qui en interdit aussi bien l'accès que l'évasion. Tout comme dans le roman de René Thévenin, *Les chasseurs d'hommes*, une scission se produit aussitôt parmi les hommes faits prisonniers, les uns devenant des chiens et les autres des loups. Le narrateur, Bardin, n'est plus que dévotion pour le Maître et sa compagne, la Superbe, les deux dirigeants des surhommes : « Un moment vint où le Maître m'emmena avec lui à peu près partout où il allait. Et ce fut une phase assez nouvelle de mon existence. On aurait dit que ma présence lui était devenue indispensable. Il m'appelait dans le parc : « Bardin ! Bardin ! » Il m'appelait joyeusement, familièrement, mais un peu sur le même ton qu'il aurait pris pour dire : « Médor ! Médor ! » Et j'accourais. » Là encore, les loups, décrits par Bardin comme des hommes vils et méchants, vont détruire les surhommes après avoir tenté de s'emparer de leur secret. La réédition de cet ouvrage par Jacques Bergier, dans sa collection des éditions *Rencontre*, lui a enfin donné une présentation digne de sa valeur littéraire et de sa place dans l'histoire de la science-fiction française.

J'ai dit que B. R. Bruss représentait la charnière entre les deux époques de la science-fiction française. *Apparition des surhommes* parut en 1953, mais, depuis le mois de septembre 1951, les éditions du Fleuve Noir avaient créé leur collection « Anticipation », dont B. R. Bruss allait bientôt devenir l'un des meilleurs auteurs. Ce qui nous amène au dernier chapitre de cet ouvrage.

... ET DEMAIN (1950-1975)

Dans ce dernier chapitre nous allons examiner la production française depuis 1950. Ces pages seront peut-être les plus difficiles à rédiger, car, désormais, je ne serai plus seulement historien mais acteur. Par ailleurs, parler de la science-fiction française contemporaine est d'autant plus malaisé qu'elle manque désespérément d'auteurs et n'a pratiquement pas produit de grands livres. Vingt ans après le déferlement des œuvres américaines du début des années 50, elle ne semble pas encore s'être remise du choc. Pourtant, entre 1954 et 1959, il sembla qu'une nouvelle forme de S-F française allait parvenir à se développer puis, au cours des deux ou trois années suivantes, tout s'effondra et il ne s'est pratiquement plus rien passé jusqu'en 1974. Il nous appartiendra d'essayer de comprendre pourquoi.

Première période : 1950-1955

L'existence d'une riche science-fiction américaine et des possibilités contenues dans ce genre de littérature furent révélées par Claude Elsen, dans un article publié en 1950 dans *Le Figaro* : « La science-fiction remplacera-t-elle le roman policier ? » Cet article avait été écrit à la suite d'une rencontre d'Elsen avec Georges H. Gallet, le fan de la première heure. L'enthousiasme de Gallet, communiqué à Claude Elsen, parvint jusqu'aux grands éditeurs qui envisagèrent alors de créer des collections spécialisées.

Au troisième trimestre 1950, les éditions Stock publièrent *Les humanoïdes* de Jack Williamson dans une série baptisée *Science-Fiction*, qui resta d'ailleurs sans suite. Dans le même temps Stephen Spriel (de son véritable nom Michel Pilotin) avait enfin réussi à persuader les éditions Gallimard de lui confier la direction d'une collection de S-F. Je dis « enfin » car François Le Lionnais et Jacques Bergier leur avaient soumis un projet similaire dès 1946.

C'est alors, en janvier 1951, que la Librairie Hachette sortit le Rayon Fantastique, grillant ses concurrents sur le poteau. C'est G.-H. Gallet qui dirigeait la série après avoir été contacté par Hachette à la suite de la parution de l'article de Claude Elsen. Mais Gallimard était

alors associé à Hachette et, plutôt que de créer une collection concurrentielle, Gallimard préféra fusionner son projet de collection avec le *Rayon Fantastique* qui fut désormais codirigé par Gallet et Stephen Spriel. Les six premiers titres furent donc publiés par Hachette, les six suivants par Gallimard qui rattrapait son retard, le treizième par Hachette, etc.

C'est avec cette collection que les lecteurs français découvrirent les grandes œuvres américaines des années 1930 à 1950. Mais, dès le départ, une divergence de vues entre les deux directeurs fut manifeste. Gallet aurait voulu, très logiquement, publier d'abord les œuvres les plus anciennes, d'un abord plus aisé, afin de préparer le public aux romans plus sophistiqués et compliqués de la période classique. Mais Pilotin, amateur de beaucoup plus fraîche date, n'appréciait que ces derniers. Par suite le public fut bientôt dérouté de voir succéder des space operas flamboyants de la grande époque aux romans complexes de van Vogt ou Clarke(15).

Un mouvement d'intérêt en faveur de la science-fiction se dessina à cette époque. En mars 1951, dans la revue *Critique*, Raymond Queneau publia un article : « Un nouveau genre littéraire : les Sciences-Fictions », bientôt suivi, en octobre de la même année par Boris Vian et Stephen Spriel avec : « un nouveau genre littéraire ; la science-fiction. » D'autres articles consacrés à la S-F furent publiés entre 1951 et 1953 dans de nombreuses revues littéraires sous la plume d'écrivains tels que Michel Carrouges, Jacques Audiberti, etc. Enfin Michel Butor, dans le numéro de mai 1953 des *Cahiers du Sud*, publia une étude assez mal informée : « La crise de croissance de la Science-Fiction. » Par ailleurs, Boris Vian fit paraître, au début de l'année 1952, dans l'hebdomadaire *France-Dimanche*, une série de traductions d'excellentes nouvelles de S-F américaines (Ray Bradbury, Murray Leinster, etc.). Puis, dans le numéro du 1^{er} juin 1953 du *Mercure de France*, il traduisit le remarquable récit de Lewis Padgett : *Mimsy were the Borogoves*, sous le titre – en rien inférieur à l'original – *Tout smouales étaient les Borogoves*(16). On le voit, en ce début des années 50, un mouvement d'intérêt s'était créé en faveur de la science-fiction qui, dans notre pays, avait pris un bon départ.

Une collection de S-F populaire d'origine presque exclusivement française avait vu le jour de son côté. C'est, en effet, dès le mois de septembre 1951 que les éditions Fleuve Noir ont lancé leur série *Anticipation*. Sa direction fut confiée à François Richard, l'un des deux coauteurs des premiers titres publiés par la collection et formant la saga des *Conquérants de l'univers*, de F. Richard-Bessière. François Richard est né en avril 1913, son ami Henri Bessière en 1923. Ils signent également des romans d'espionnage sous le nom F.-H. Ribes, pseudonyme fourni par les initiales de leurs prénoms et les premières

syllabes de leur nom. Enfin, dans la collection *Angoisse*, Richard signa quelques ouvrages D. H. Keller. Leur premier roman est nettement inspiré de l'anticipation scientifique d'avant-guerre et ne doit rien à la S-F américaine ; à cela une bonne raison, *Les conquérants de l'univers* fut écrit en 1941 ! Le thème en est simple : le professeur Bénac, un jeune ingénieur, un reporter américain dans la tradition de Jules Verne, et deux ou trois autres personnes, dont une jeune Anglaise, s'embarquent à bord du *Météore*, vaisseau spatial mis au point par le professeur. Ils quittent la Terre, et gagnent la face cachée de la Lune où ils découvrent des animaux antédiluviens contre lesquels ils soutiennent un féroce combat. Ils gagnent ensuite la planète rouge où ils sont reçus très amicalement par les Martiens. Une révolution de palais met leur existence en danger et ils doivent prêter main-forte aux autorités martiennes légales pour rétablir l'ordre. Le premier volume s'achève avec le départ des conquérants de l'univers pour Jupiter.

Hormis Richard-Bessière, la collection *Anticipation* n'eut au départ que trois auteurs, Jimmy Guieu, Jean-Gaston Vandel (sous le nom de Vandel se cachaient deux cousins plus connus sous leur pseudonyme d'espionnage, Paul Kenny), et l'auteur britannique Vargo Statten (alias John Russel Fearn). Le meilleur auteur de cette période est Vandel, du moins jusqu'au n° 33, où B. R. Bruss fait son apparition.

Le *Rayon Fantastique*, qui de son côté n'avait d'abord édité que des auteurs anglo-saxons, publie un ouvrage français en 1954, *Ceux de nulle part*, de Francis Carsac. Sous son véritable nom, François Bordes, né en 1919, enseigne à la Faculté de Bordeaux la préhistoire et la géologie. *Ceux de nulle part* est un bon livre, le meilleur de son auteur(17), et l'un des dix ou douze volumes qui émergent seuls de cette sombre période de la science-fiction d'après-guerre. L'histoire est celle d'un jeune médecin enlevé à bord d'une sorte de soucoupe volante et emmené dans la planète des Hiss, humanoïdes à peau verte. Ces derniers livrent une guerre sans merci à des créatures métalliques intelligentes, les Misliks, qui ne peuvent vivre qu'au voisinage du zéro absolu. En conséquence les Misliks éteignent systématiquement toutes les étoiles qu'ils rencontrent dans les portions de l'espace où ils s'établissent. Le Terrien, considéré tout d'abord comme un être arriéré et inférieur, se révèle précieux pour l'étude des Misliks car son métabolisme lui permet de supporter sans inconvénient le rayonnement émis par ces êtres, qui est mortel pour les Hiss. Grâce au jeune médecin l'invasion des créatures métalliques peut être repoussée. Ce bref résumé ne rend pas compte du charme du livre qui est psychologiquement très fouillé, scientifiquement vraisemblable, et passionnant du point de vue des aventures. C'est l'un des meilleurs space operas français que je connaisse.

Le premier type de science-fiction publié par le Fleuve Noir va

culminer, en 1954, avec le numéro 45 de la collection, *L'homme de l'espace* de Jimmy Guieu. À cette occasion, le Fleuve Noir créa un Grand Prix du roman de science-fiction et le lui décerna. Jimmy Guieu est né le 19 mars 1926 à Aix-en-Provence ; dès 1947, il s'est passionné pour le problème des soucoupes volantes, dont on trouve l'écho dans tous ses premiers romans de S-F. C'est d'ailleurs le cas de *L'homme de l'espace*, où l'on constate l'ingérence dans les affaires terrestres de deux sortes d'êtres venus d'outre-espace. Les uns, humains, essaient d'assurer la protection de notre planète sans se faire remarquer ; les autres, les humanoïdes verts venus de Dénéb, ont au contraire des idées de conquête. Les astronefs des uns et des autres sont des soucoupes volantes, ce qui explique l'apparition de ces engins dans notre ciel. *L'homme de l'espace* eut beaucoup de succès lors de sa parution, et même si la philosophie générale de l'œuvre est naïve, il faut reconnaître que Guieu sait intéresser son lecteur. La première scène du livre, par exemple, accroche réellement : au cours d'un bal masqué, un homme mystérieux venu de l'espace (mais on ne le sait pas encore) abat trois danseurs apparemment sans raison. « Cet homme et ces deux femmes que j'ai tués n'étaient pas des danseurs, pas plus qu'ils n'étaient hommes et femmes, au sens où vous l'entendez, tout au moins. (...) Ce que vous avez pris pour une peinture verte appliquée sur leur corps était leur peau. Et ce que vous croyez être un travesti n'était autre que leur vêtement ordinaire. (...) Je vous ai dit que ces êtres n'étaient pas humains... ils sont venus d'un autre monde ! »

L'année 1954 voit la création d'une nouvelle collection, la *Série 2000*, publiée par les éditions Métal, et entièrement consacrée à des auteurs français. C'est cette collection qui lança en France la mode des ouvrages à couverture métallisée qui dure encore. L'éditeur ne fut malheureusement pas capable de mener à bien son affaire du point de vue commercial et la *Série 2000* disparut après avoir publié une vingtaine de titres. Nous allons nous y attarder un moment car cette collection eut, à mon avis, une importance directe sur le développement de la S-F française. En effet, *Présence du Futur* n'avait jusqu'alors publié que des traductions et le *Rayon Fantastique* venait timidement d'éditer son premier auteur français, Francis Carsac. La *Série 2000* joua un rôle de catalyseur qui réveilla l'intérêt des grandes collections pour les auteurs autochtones. De plus, les meilleurs d'entre eux, Henneberg, Dermèze, et aussi Versins, furent aussitôt récupérés par la revue *Fiction* qui débutait alors.

Le livre le plus marquant publié par les éditions Métal fut sans conteste *La naissance des dieux*, de Charles Henneberg qui reçut le Grand Prix du roman d'anticipation scientifique (prix décerné par son éditeur et qui resta sans suite). Charles Henneberg, né en 1899 et mort

en 1959, est d'origine allemande. Ce fut un baroudeur – il fut légionnaire entre autres activités – et l'on sent parfaitement, dans *La naissance des dieux*, son mépris de l'intellectuel par rapport au soldat ou à l'astronaute. Le livre est fort mal écrit (voir quelques exemples en note(18)), mais il possède un élan épique fascinant. Son thème est celui d'une fin du monde à laquelle seulement trois hommes échappent : un savant, un astronaute et un poète. Ils se retrouvent sur une planète inconnue qu'ils baptisent Géa et qui semble privée de vie, à l'exception d'une sorte de brouillard animé. Le poète ne tarde pas à s'apercevoir que, par la seule puissance de son esprit, il peut susciter des formes vivantes dans le brouillard.

En accord avec l'idéologie de l'auteur, le savant et l'astronaute créent les bêtes et les hommes, le poète crée les monstres. Et l'œuvre s'achève dans une vision apocalyptique où passe un souffle wagnérien. Naturellement le poète, c'est-à-dire l'intelligence, sera vaincu par l'astronaute, c'est-à-dire la force. Mais *La naissance des dieux* ne se limite pas à cette aventure : Henneberg a adroitement mêlé à l'intrigue des thèmes venus aussi bien de la mythologie grecque que des légendes nordiques (ce qui n'est pas toujours très cohérent) qui donnent une résonance plus profonde à son œuvre. Enfin une petite créature, la férantule, qui tient du chat et de la grenouille, apprend aux hommes de la Terre qu'ils sont toujours sur la même planète et qu'il est leur dernier descendant, un descendant désormais devenu en quelque sorte leur ancêtre.

Dans la même collection, toujours en 1954, nous trouvons *Le titan de l'espace* d'Yves Dermèze. Né le 19 février 1915, cet écrivain a pour véritable patronyme Paul Bérato, mais il a utilisé au cours de sa carrière un nombre stupéfiant de pseudonymes. Les plus connus sont Paul Mystère, Francis Richard et Paul Béra. *Le titan de l'espace* ne fut pas apprécié à sa juste valeur en raison d'une similitude de thème avec l'histoire de Zorl dans *La faune de l'espace* de van Vogt. En fait, Dermèze avait écrit son livre avant la parution de l'ouvrage américain dans notre pays et, par ailleurs, il ne lit pas l'anglais ; aussi, s'agissait-il d'un pur hasard. Son roman raconte l'histoire d'un être-force, Chob, qui plane désespérément dans le vide à la recherche de quelque nourriture, c'est-à-dire d'êtres-matières assimilables. Il les découvre sous la forme de l'équipage d'une fusée d'exploration terrienne. Mais la Terre n'est cependant pas livrée pour autant à la voracité de Chob, car elle possède également son propre être-force, Akar, de moindre puissance, qui tente de la protéger en s'alliant à certains Terriens. On assiste alors à un combat titanesque, à deux niveaux, qui se termine certes, par un holocauste sur Terre, mais aussi par l'élimination des deux êtres-forces et la libération des humains. Un an plus tard, Yves Dermèze donnait dans la même collection *Via Velpa*, intéressant

roman sur le thème des nœuds temporels.

C'est également aux éditions Métal, en 1954, que Pierre Versins fait ses débuts. Le moins qu'on puisse dire, si l'on fait l'effort de relire, par exemple, *Les étoiles ne s'en foutent pas*, est qu'ils ne furent pas concluants. Le livre se veut une dénonciation du racisme, mais fait surtout preuve d'un antiaméricanisme primaire qui rend les réactions des personnages parfaitement absurdes. Ainsi, lorsque le capitaine d'une expédition américaine, arrivée sur une lointaine planète, s'aperçoit que le chef de cette dernière est un Noir, il sort son pistolet et l'abat. Il est évidemment aussitôt arrêté : « Vous n'avez pas le droit ! se récria Brun. Je ne pouvais tout de même pas toucher la main de ce sale nègre ! » Il se mit à gesticuler de façon grotesque. « Vous savez, dans mon pays, ce qu'on fait aux mal blanchis comme vous ? (Sa voix devint suraiguë.) On les bat, on les pend, on les lapide, ils n'ont aucun droit et pas un n'oserait toucher à un Blanc. » Versins est né en 1923(19) ; arrêté par les Allemands pendant la guerre, il fut déporté dans un camp de concentration. Depuis la fin des hostilités, il vit en Suisse où il travaille à une œuvre énorme qu'il a peu de chances d'achever, car elle suppose qu'il vive plus que centenaire : l'établissement d'une « chronobibliographie thématique des conjectures rationnelles de 2023 avant Jésus-Christ à 2023 après ». Rendons-lui hommage car Pierre Versins est le dernier de ces grands fous littéraires que connurent les siècles passés(20).

Pour en terminer avec cette année 1954 qui fut, et de loin, la meilleure de la *Série 2000*, venons-en à *Chute libre*, des écrivains belges Albert et Jean Crémieux, dont la suite parut deux ans plus tard sous le titre *La parole perdue*. Ce sont deux bons romans de science-fiction injustement méconnus. Dans *Chute libre*, un employé de la planète 54 est chargé de ramener quelques spécimens de Terriens à des fins d'examen scientifique. L'observation de nos contemporains par Teddy Karré, l'homme de la planète 54, fournit aux auteurs prétexte à exercer leur ironie ou leur critique, ou tout simplement leur humour. Voici, par exemple, comment est défini le poète Vaillon : «... puis le chat réapparut à la lucarne de la mansarde, tenant dans sa gueule une cuisse de mouton. Il la déposa sur la table, près du poète. M. Vaillon prononça, à haute voix, un discours d'une grande portée morale. Il remercia le chat, la Providence et les neuf muses. Après quoi il fit cuire le gigot. Il le découpa, en mangea une toute petite tranche, en donna un morceau au chat et enveloppa le reste dans un papier. Je pensais que c'était pour mieux conserver ses provisions, mais Vaillon ouvrit sa porte et s'en fut, de mansarde en mansarde, distribuer la plus grande partie de ce gigot. (...) Je rédigeai ainsi la fiche de Vaillon : « Agent actif du service terrestre de redistribution. » Tout est à l'avenant dans ce charmant conte philosophique voltairien

qui se termine cependant tragiquement. La fusée de Teddy Karré, ramenant les hôtes de la planète 54 sur la Terre, s'écrase sur notre sol et tous ses occupants sont tués. Le second volume, *La parole perdue*, est plus difficile, car il raconte la quête spirituelle d'un homme qui a retrouvé les enregistrements de Teddy Karré et veut parvenir en esprit, au-delà du temps et de la mort, à rejoindre Vaillon et ses compagnons. Il y réussit après une aventure temporelle extraordinaire dont une scène au moins est digne d'une anthologie : l'épuration du dictionnaire concernant tous les mots en rapport avec la bonne chère, dans un avenir où les hommes n'ont plus à manger que quelques racines et de l'herbe !

Cette année 1954 voit le développement des deux revues consacrées à la science-fiction, *Fiction* publiée par les éditions Opta dont le numéro 1 date d'octobre 1953, et *Galaxie*, qui débuta le mois suivant. Au départ, *Galaxie*, tout comme le *Rayon Fantastique*, ne publia pas de textes d'auteurs français et se contenta de traduire, en les estropiant plus ou moins, les récits américains de la revue mère. Il n'en fut pas de même, en revanche, pour *Fiction*, qui était dirigée par Maurice Renault, assisté pour les premiers numéros par Jacques Bergier. Maurice Renault était un fanatique de romans policiers et non de science-fiction, il éditait depuis plusieurs années la revue *Mystère-Magazine*. Quand les éditeurs américains de ce dernier titre lancèrent *The magazine of fantasy of science-fiction*, ils proposèrent tout naturellement à Maurice Renault d'en faire une édition française. Celui-ci accepta en demandant le droit d'y inclure un certain nombre d'auteurs français. C'est ainsi que, dès le numéro 1, nous trouvons au sommaire André Maurois et Guy de Maupassant.

Jacques Bergier, son collaborateur, est né à Odessa en 1912. C'est un amateur passionné de science-fiction depuis avant-guerre, sans toutefois avoir participé au fandom comme Georges H. Gallet ou Régis Messac. En revanche, on rencontre sa signature dans les courriers des lecteurs de revues américaines. Ainsi, dans le numéro de *Weird Tales* de septembre 1937, on peut lire une longue lettre de Bergier, où il déplore la mort de Lovecraft et le compare à des auteurs tels qu'Edgar Allan Poe, Wells, Arthur Machen, etc. Jacques Bergier est le seul Français, à ma connaissance du moins, qui ait à peu près lu tout ce qui est paru en science-fiction anglo-saxonne, française et russe depuis le début du siècle ! Il ne faudrait pas en conclure pour autant qu'il est à la tête d'une collection fabuleuse car c'est un homme d'une exceptionnelle générosité et qui donne tout ce qu'il possède, dès l'instant où il l'a lu.

Par ailleurs, Bergier, Michel Pilotin et l'écrivain belge Jacques Sternberg avaient formé un petit groupe de fans, animé par Valérie Schmidt, une jeune femme qui venait de découvrir la S-F avec

enthousiasme. Elle décida de créer une librairie spécialisée à Paris, *La Balance*, dont l'ouverture eut lieu fin 1953 et débuta par une exposition intitulée « Présence du Futur ». Ce titre fut repris, l'année suivante, par les éditions Denoël pour leur nouvelle collection qui allait révéler Bradbury et Lovecraft au public français. *La Balance* devint rapidement le lieu de rencontre de tous les anciens et nouveaux mordus de S-F : des écrivains tels que Raymond Queneau et Boris Vian, des scientifiques comme Charles-Noël Martin, Francis Carsac, François Le Lionnais, et aussi des amateurs : Pierre Versins, Philippe Curval ou le jeune Gérard Klein, alors âgé de seize ans ! Plus tard, en 1957, la librairie, désormais rebaptisée *L'Atome* en raison de l'exiguïté de ses nouveaux locaux, accueillit la seconde vague des amateurs de S-F : la future équipe de *Satellite*, André Ruellan, moi-même. Puis Jacques Goimard, Cheinisse, etc. *L'Atome* suscita bien des vocations d'auteurs de science-fiction, le mérite principal en revenant à Valérie Schmidt qui, avec intelligence et humour, savait mettre les nouveaux venus sur un pied d'égalité avec les « anciens » et les intégrer à la vie du groupe. Tous les auteurs qu'allait révéler *Fiction* y défilèrent au fil des années jusqu'au jour de 1962 où Valérie vendit *L'Atome* et le charme cessa d'opérer.

Revenons à l'époque où se formait l'équipe de *La Balance* et où la revue *Fiction* publiait ses premiers numéros. Nous ne serons pas étonnés de voir paraître dans ses colonnes Jacques Sternberg, l'un des piliers du groupe initial. Né en 1923 en Belgique, Sternberg a exercé divers métiers à Bruxelles (dont celui d'emballeur) avant de venir tenter sa chance à Paris. Il publia d'abord un petit recueil de contes insolites, réunis sous le titre *La géométrie dans l'impossible*, dont certains furent ensuite repris dans *Fiction*. Il écrivit ensuite toute une série de nouvelles de S-F ou simplement bizarres pour la revue, dans un style grinçant et très personnel. Un des meilleurs exemples peut en être trouvé dans *Le navigateur*, publié un peu plus tard dans cette revue (n° 32, juillet 1956). Ce texte raconte la destruction de la planète Actur par un être non-humain. C'est lui qui parle : « Étrange monde, Actur ; étranges créatures, les Actuphages. Nous les avons longuement étudiés, nous sommes même entrés en contact avec eux et jamais nous n'avons réussi à les comprendre. Peut-être sont-ils les seuls à avoir percé le secret de cette quatrième dimension à laquelle nous avons tant pensé ? Peut-être leur monde est-il ancré dans cette quatrième dimension ? Les Actuphages pourtant ne sont pas des créatures indéfinissables. Nous savons qu'ils n'appartiennent pas au règne végétal, pas davantage au règne minéral. Ce sont des êtres vivants, comme nous. Monstrueux sans doute, mais bipèdes, mammifères et dotés de certaines particularités que nous pourrions définir. Ce sont aussi des êtres pensants. Comme nous, ils connaissent

les principes des sciences comme les mathématiques, l'algèbre ou la géométrie, mais ils y ont tissé des théorèmes ahurissants dont le sens demeure à nos yeux totalement secret. Et, pourtant, on peut les supposer logiques en dépit de leur apparente démente. Logiques certainement, puisque les Actuphages, partant de ces théorèmes, en déduisant des corollaires aussi extravagants, ont conçu un monde qui nous est incompréhensible, mais qui, de toute évidence, paraît avoir un sens.

« (...) Cela ne fit qu'une seule gerbe de chaleur et de lumière. Pendant un instant, dans cet espace, il y eut deux soleils. L'un de vie et l'autre de mort.

« Le Soleil... c'était ainsi que les Actuphages appelaient l'astre qui leur donnait la vie... »

Jetons enfin un coup d'œil sur les œuvres d'un auteur de littérature générale, Pierre Boulle. Né en 1912, il fit deux premières incursions dans la S-F, l'une, en 1952, avec *Les contes de l'absurde*, l'autre, en 1957, avec *E = MC²*, récit démystifiant les savants inventeurs de la bombe atomique. Mais c'est surtout l'un des *Contes de l'absurde* qui vaut que l'on s'y arrête. Il s'intitule *L'amour et la pesanteur* et raconte, de façon désopilante, les difficultés d'un couple essayant de consommer son mariage à bord d'un engin spatial où règne l'apesanteur. Voilà le type d'expérience que les techniciens de la NASA devraient faire entreprendre à leurs cobayes humains...

Nous en avons maintenant terminé avec cette première période de la découverte de la S-F par la France. Les principaux auteurs anglo-saxons sont désormais traduits dans notre langue, ainsi que des écrivains de prestige, tel Jorge Luis Borges. Fin 1955, tout paraît possible pour la jeune science-fiction française : de nouveaux auteurs apparaissent régulièrement, les collections se multiplient, un public – encore limité mais fidèle – se crée. Une école nouvelle semble devoir sortir du creuset du Fleuve Noir ou de celui de *Fiction*.

Deuxième période : 1956-1961

Au cours de cette deuxième période, un certain nombre d'éléments vont effectivement faire penser qu'une science-fiction française contemporaine est en train de se former. D'abord l'apparition dans *Fiction* de plusieurs jeunes auteurs prometteurs, ensuite la création en janvier 1958 d'une troisième revue, *Satellite*, réalisée par des amateurs enthousiastes et non inféodés à une revue américaine. Enfin l'effort fait pour la S-F autochtone par le *Rayon Fantastique*, qui crée un prix Jules Verne et, à partir de 1958, se met à publier de nombreux auteurs français. C'est de la réunion de tous ces jeunes et nouveaux talents que naît, en mai 1959, la première anthologie de la science-fiction

française réalisée par la revue *Fiction*. Elle était tout à fait remarquable et devait, dans l'esprit de ses auteurs, marquer le véritable point de départ de notre science-fiction. Force est de reconnaître aujourd'hui qu'il n'en fut rien.

Dans *Fiction*, Maurice Renault avait attiré les deux meilleurs auteurs des éditions Métal, Charles Henneberg et Yves Dermèze. Il avait également découvert un certain nombre de jeunes écrivains, Alain Dorémieux en 1954, Philippe Curval en 1955, Gérard Klein en 1956, et Julia Verlanger(21) en octobre de la même année. À partir de novembre 1957, Maurice Renault prit pour secrétaire de rédaction un des auteurs qu'il avait fait débiter, Alain Dorémieux. Il le connaissait particulièrement bien puisqu'ils étaient voisins de palier. Dorémieux, né en 1933, s'intéressa dès son plus jeune âge aux romans policiers, puis aux contes fantastiques et enfin à la science-fiction. Avant de devenir secrétaire de rédaction de *Fiction*, il travaillait déjà avec son directeur comme critique, traducteur, etc.

Il contribua à différencier *Fiction* de la revue mère d'outre-Atlantique en développant considérablement la partie critique de la revue, ce qu'aucun magazine anglais ou américain n'avait fait. Klein, Versins, Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis, van Herp, Fereydoun Hoveyda(22), etc., purent ainsi publier librement d'importantes études sur tout ce qui touchait de près ou de loin à la science-fiction. Ils signèrent également de nombreux articles sur des œuvres ou des auteurs français ou étrangers. Par exemple, Jacques Goimard (historien, né en 1934) publia une très longue réfutation de l'attaque de Damon Knight contre *Le monde des A* de van Vogt qui est restée un modèle du genre(23). Cette partie critique de *Fiction* donna un ton original à la revue qui était très apprécié de tous les amateurs. Il est en revanche probable qu'elle a rebuté la fraction la plus large et la moins intellectuelle du public.

Cependant, en 1958, de nouveaux auteurs apparaissent. Tout d'abord un étrange duo composé de Jacques Bergier et Pierre Versins qui signèrent le remarquable *Solidarité* en juin 1958, puis Marcel Battin avec *Un jour comme les autres*, en septembre, et Claude Cheinisse, avec *Juliette*, en janvier 1959(24).

Dorémieux eut alors l'idée de publier un numéro spécial de *Fiction* entièrement consacré aux auteurs français qui, d'après lui, devait donner à la S-F française l'impulsion nécessaire à son véritable envol. Ce *Fiction* spécial parut en mai 1959, et, dans son éditorial, Dorémieux écrivait : « Ce numéro spécial est né d'un impératif. On assiste incontestablement, depuis quelque temps, à la formation de ce qu'on peut appeler une école française de la science-fiction. (...) L'abondance des manuscrits que nous recevons et leur qualité nettement accrue en sont les symptômes. Il nous a semblé intéressant

de faire, pour la première fois, un tour d'horizon de ce domaine en pleine gestation. » Je citerai d'abord les principaux auteurs qui y participèrent, ensuite nous nous arrêterons plus longuement sur certains textes. Voici les noms : René Barjavel, Marcel Battin, Bergier et Versins, Francis Carsac, Philippe Curval, Dorémieux lui-même, Charles Henneberg, Michel Jansen (le critique belge Jacques van Herp), Gérard Klein, Kurt Steiner (André Ruellan), Jacques Sternberg, Claude Veillot et Julia Verlanger. Plusieurs textes étaient bons ou excellents. Je noterai : *Colomb de la Lune*, de Barjavel, un texte poétique et philosophique ; la nouvelle de Bergier et Versins au titre ultra-court *i*, basée sur la théorie de l'information et *Fond sonore*, de Marcel Battin qui est un récit assez atroce racontant, à la radio, une invasion d'extra-terrestres tandis qu'une famille de paysans discute de problèmes d'argent. La voici résumée en deux répliques : « Ici Bordeaux, RTF. Au moment même où je vous parle, une flotte d'astronefs survole la ville. Je les vois de la fenêtre du studio. Ils... ils se dirigent vers le... ils projettent vers le sol des rayons lumineux aveuglants. Ils... je... crach ! »

« (...) Yvette, va donc me fermer c'te bon Dieu de TSF, qu'on s'entend pas causer, ici ! »

Mais les deux meilleurs textes de l'anthologie me paraissent être sans conteste : *C'est du billard*, de Philippe Curval, et *La Vana*, d'Alain Dorémieux. Curval (né le 27 décembre 1929) était alors un fanatique du flipper, c'est-à-dire du billard électrique. Il a supposé l'existence, à vrai dire improbable, d'un monde où toute la promotion sociale se ferait en fonction de parties jouées contre des billards électriques ultra-perfectionnés, certains ayant même des plots temporels.

« Mais t'es-tu déjà trouvé en face de la machine suprême, as-tu essayé ses mille flippers, as-tu tiré la bille dans la cinquième ou la dixième dimension ? As-tu collé ton œil sur le viseur inter-temporel pour analyser les possibilités futures de ton lancer, les perspectives qu'un seul stop-flipp peut déchaîner ? Connais-tu les possibilités de sa gamme de couleurs, les pièges posés par les pentes inversées, les billes qui se divisent ? As-tu pensé que les premiers résultats de ton lancer ne parviennent qu'après trois heures et que tu devras jouer vingt parties différentes dans vingt mondes parallèles ? Imagines-tu le travail des calculateurs électroniques, et tous les résultats que tu devras confronter avant d'oser le moindre drive-out, le plus petit « gluant » ? Peux-tu entrevoir les difficultés qui se poseront lorsque ta boule rencontrera un pop négatif, un spink rétroactif ? » Le récit se termine dans un délire logique ; un joueur tente de faire une partie avec la machine suprême, afin de devenir empereur de la Terre et échoue. Lorsqu'il fait *tilt* la planète se désintègre.

C'est un récit d'une tout autre nature que *La Vana* d'Alain

Dorémieux, un récit en demi-teintes, feutré et vénéneux. Les Vanas sont des animaux domestiques ramenés d'une lointaine planète, ce sont des créatures parfaitement stupides, mais douces et attachantes. Leur principale particularité est leur morphologie : elles ont des corps de très belles femmes ! Les Vanas sont très propres à faire l'amour et, qui plus est, stériles. Par suite, en cette période d'explosion démographique la mode de posséder une Vana jusqu'à la trentaine, avant de se résigner à prendre femme, devient générale. C'est alors qu'on s'aperçoit que les Vanas transmettent un germe de mort à l'homme au moment du coït et l'ordre est donné de tuer tous les exemplaires importés sur Terre. Le récit raconte, en très peu de mots, l'histoire d'un homme, Slovic, et de sa Vana qu'il a nommée Sylve : « Le speaker s'était tu. Slovic éteignit la télévision de son lit, par le clavier de télécommande. Il demeura longtemps immobile. Rien ne transparaissait sur son visage. Quand il voulut se lever, le sol lui sembla tournoyer sous ses pieds. Il ne s'était jamais senti aussi faible. Il marcha en s'agrippant à chaque point d'appui. Son corps transpirait abondamment. Sylve dormait sur un divan dans la pièce à côté. Slovic s'approcha d'elle, la regarda longuement. Ses membres tremblaient comme s'il avait de la fièvre. Il se pencha pour effleurer la peau de Sylve avec ses doigts. Elle s'éveilla et entrouvrit sur lui ses yeux à la douceur non humaine. « Sylve, ma petite Sylve », murmura-t-il et il vint se coucher contre elle. »

Satellite fut fondé en janvier 1958. Son directeur était Michel Bénâtre (qui écrivait sous le pseudonyme de Jean Cap) et son rédacteur en chef, Hervé Calixte (de son vrai nom Patrice Rondard). Jacques Bergier, enfin, en était le conseiller scientifique(25). La couverture du premier numéro, était spécialement hideuse, encore plus laide que les photo-montages qui « ornaient » les couvertures de *Fiction*, et aurait suffi, à elle seule, à faire rater le lancement de la revue. L'éditorial du numéro 1 précisait : « Nous sommes des fanatiques de la science-fiction. (...) Nous voulons permettre aux autres de se faire une opinion, de réviser un jugement peut-être hâtif, en leur présentant chaque mois de la véritable science-fiction. La plupart des livres parus en France sous cette étiquette n'ont malheureusement rien de commun avec elle (*sic*) (...). Nous voulons réunir autour de nous un bloc homogène d'amateurs de bonne science-fiction et partir avec eux à la conquête de la France. Voilà ce que nous sommes et ce que nous voulons devenir. » Ce premier numéro comportait deux romans à suivre, l'un de Poul Anderson, *Barrière mentale*, et l'autre un space opera signé Mark Starr, pseudonyme qui dissimulait Patrice Rondard, Gérard Klein et Richard Chomet(26). Au sommaire de ce numéro on trouvait des nouvelles de Stéphan Wul, Jacques Sternberg, Julia Verlanger et Jean Cap. La présentation

s'améliora au bout de cinq ou six numéros et les textes des deux premières années furent d'un niveau très honorable, voisin de celui de *Fiction*. Parmi eux, on peut signaler une traduction de l'écrivain russe Alexandre Kazantzev, *L'île en feu*, publiée entre juin et août 1958, et le second roman de Charles Henneberg, *Le chant des astronautes*, publié entre octobre et novembre de la même année. Un nouvel auteur français, Michel Demuth, y fit ses débuts en avril 1958. Il publia une dizaine de textes dans cette revue et l'on peut véritablement dire que c'est là qu'il fit sa percée. En dehors de lui, tous les auteurs attirés de *Fiction* se retrouvèrent au sommaire de *Satellite*, et l'on peut citer, entre autres, Francis Carsac avec son meilleur court récit : *Genèse*, en 1958(27).

Outre ses numéros mensuels, *Satellite* publia deux séries de traductions de romans américains, dans la collection « Les cahiers de la science-fiction », qui étaient pour la plupart fort bons(28). Mais la réussite d'une revue ne tient pas seulement à l'enthousiasme de ses rédacteurs ; il faut du métier et de l'argent, et tous deux manquaient aux éditeurs de *Satellite*. Les choses commencèrent à se gâter à partir du numéro 25 (janvier 1960) où la revue se scinda en deux : *Satellite* pour une moitié et *Hypothèses* pour l'autre, les deux demi-revues étant placées tête-bêche avec deux couvertures différentes. Arrivé au milieu du magazine, il fallait donc le retourner pour reprendre la lecture à l'autre bout ! *Hypothèses* était pour sa part une revue consacrée à des articles scientifiques ou de pseudo-science. Ce système étrange dura jusqu'au numéro 34 puis les choses se dégradèrent et la périodicité ainsi que le format comme les collaborateurs du magazine devinrent très incertains. Le numéro 47 et dernier parut en février 1963.

De son côté, *Galaxie*, qui n'avait publié jusqu'alors que des auteurs anglo-saxons, se met, à partir de 1954, à présenter quelques auteurs français. Les uns étaient des transfuges du *Fleuve Noir* (Kurt Steiner, Maurice Limat, Max-André Rayjean et Jimmy Guieu) les autres de *Fiction* (Gérard Klein, Julia Verlanger, Charles Henneberg). Michel Demuth, révélé par *Satellite*, paraîtra dans *Galaxie* en février 1959. Deux curiosités : Léon Groc, l'auteur de *L'univers vagabond*, y publie son dernier récit d'anticipation en février 1956 et, en janvier 1958, on voit apparaître au sommaire, pour une seule et unique fois, le nom de Jacques Sadoul ! La revue s'éteignit avec son numéro 65 en avril 1959.

Au cours de cette période, le *Fleuve Noir* continue sur sa lancée avec ses auteurs attirés, et je signalerai au passage un bon roman de B. R. Bruss, *Bihil*. Il raconte la rencontre de Terriens avec un être géant qui pourrait être un dieu, mais a la sagesse de n'être qu'une créature supérieure et amicale. Mais surtout la collection *Anticipation* nous présente trois nouveaux auteurs de grande qualité. Stéphan Wul

d'abord, qui publie onze romans entre 1956 et 1959, dont plus de la moitié excellents ; en 1959, la science-fiction cesse d'intéresser Wul (il s'agit d'un dentiste nommé Pierre Pairault, né en 1922) et il préfère se consacrer à l'exercice de sa profession. Parmi ses meilleurs titres, je citerai, en 1957, *Oms en série*, sur lequel nous allons revenir et *Niourk*. Sur une terre ravagée par un cataclysme où les hommes sont réduits à quelques tribus nomades faméliques et primitives, la légende de Niourk (New York), la fabuleuse ville du passé, subsiste. C'est un enfant noir, honni par sa tribu, qui la retrouve et profite des enseignements de ses machines et de ses robots. Il peut ainsi témoigner de sa science et de sa valeur humaine à des descendants de Terriens venus de Vénus visiter la planète mère. L'année suivante parut *Piège sur Zarkass*, qui raconte le heurt de deux formes de connaissances, l'une basée sur la science et l'autre sur la magie. Également en 1958, Wul publia *L'orphelin de Perdide*, histoire d'un bambin recueilli par un forban de l'espace alors que son père vient d'être massacré par un essaim de frelons sur la planète Perdide ; ce roman déconcerta les amateurs, du fait de l'humour un peu inhabituel de l'auteur. Au Festival de Cannes 1973, a été présenté un dessin animé de long métrage, *La planète sauvage*, qui est une adaptation de *Oms en série* et dont l'auteur, pour sa partie graphique, est le dessinateur Roland Topor. Ce dernier est un amateur de science-fiction et, en tant qu'écrivain, il est l'auteur d'un roman qui se rapproche quelque peu de ce genre, *Le locataire chimérique*, ainsi que de nombreuses nouvelles parues dans *Fiction*. Le roman de Wul qui a inspiré son film se déroule sur la planète des Draags, êtres humanoïdes gigantesques. Leurs ancêtres ont jadis visité la Terre et ramené des hommes (oms) et des femmes pour en faire des animaux d'agrément analogues au chat ou au cochon d'Inde. Il faut préciser que cela se passe dans un lointain futur et que les humains avaient alors fortement régressé. Sur la planète des Draags, les oms sont appréciés pour leur gentillesse, leur fidélité et leur aptitude à prononcer quelques mots. Mais, à l'insu des Draags, la captivité a modifié l'être humain qui a retrouvé sa vivacité d'esprit de jadis. Des millions d'oms sauvages ont réappris le langage, ils se sont échappés des maisons draags et de leurs omeries et vivent dans une liberté clandestine. Le roman raconte l'histoire du jeune garçon qui deviendra le chef des oms libres, disputera la suprématie de leur planète aux Draags, et les obligera à un partage.

Kurt Steiner est le pseudonyme du Dr André Ruellan, né en août 1922 dans la région parisienne. Il débuta dans *V Magazine*(29), en 1952, puis devint un des piliers de la collection *Angoisse* du Fleuve Noir. À partir de 1958, son nom apparut dans la collection *Anticipation* des mêmes éditions. Ses meilleurs livres me semblent être *Aux armes*

d'Ortog, publié en 1960, suivi, neuf ans plus tard, par *Ortog et les ténèbres*. La première partie de *Aux armes d'Ortog* est absolument remarquable et digne des meilleurs ouvrages anglo-saxons. La seconde est plus faible, car l'évolution du personnage d'Ortog, qui de petit berger ignorant devient commandant d'astronef dirigeant une difficile exploration interstellaire, est escamotée en quelques pages, ce qui la rend peu vraisemblable. Dans sa première partie, *Aux armes d'Ortog* évoque, de façon très fascinante, une Terre où la civilisation a régressé, malgré l'usage de quelques armes scientifiques, et où la société est retournée à un stade féodal. C'est dans ce climat qu'un jeune garçon, nommé Ortog, est distingué par les Sopharques de la ville (les scientifiques qui dirigent la cité) et se voit confier une mission importante, malgré l'opposition de la noblesse et du clergé. Le problème qu'ont à résoudre les Sopharques est le suivant : les hommes, survivants de la guerre des trois planètes, où l'« arme bleue » effaça presque toute vie à la surface du globe, meurent désormais de plus en plus jeunes, sans qu'on puisse déceler l'origine de cette dégénérescence de la race. Le salut ne réside-t-il pas dans certaines vieilles légendes venues des étoiles ? Ce sera le rôle du chevalier Dâl Ortog d'aller les vérifier et de rapporter à la Terre la solution à ce problème angoissant.

La tradition veut que les suites soient inférieures au volume initial. Il n'en est rien ici, *Ortog et les ténèbres* va nettement plus loin que le premier volume. Sans doute, en 9 ans, l'intrigue avait-elle mûri en Ruellan. On attendait un space opera, on eut une grande œuvre mythologique, la descente aux enfers de Dâl Ortog dans une nécronef. Tout comme Orphée il ne réussit pas à arracher aux ténèbres celle qu'il aime et le roman s'achève sur une note de tragique désespoir. Mais André Ruellan ne s'est pas contenté d'adapter le mythe d'Orphée, il a eu une idée de S-F tout à fait remarquable. Dans le monde que nous croyons être celui de la mort existent des êtres *vivants* qui sont nos homologues mais possèdent une dimension de plus. De même au-delà de cet univers il en existe encore un autre où les êtres ont cinq dimensions. La mort telle que nous la concevons dans notre monde permet à notre homologue, adolescent dans l'empire des ténèbres, d'accéder à l'état adulte.

Gilles d'Argyre a publié cinq romans au Fleuve Noir, les trois premiers formant une trilogie : *Chirurgien d'une planète*, en 1960, *Les voiliers du soleil* en 1961 et *Le long voyage* en 1964. Ce pseudonyme cache Gérard Klein qui avait décidé d'écrire de la science-fiction commerciale pour gagner de l'argent (en latin, l'argent se dit *argyrum*, ce qui donne la clef de son pseudonyme). Mais un auteur n'est jamais maître de son œuvre⁽³⁰⁾ et l'un au moins de ces romans du Fleuve Noir, *Les voiliers du soleil*, fut très supérieur à tout ce que Klein avait

écrit jusque-là sous son nom. Gérard Klein est né en 1937. C'est un économiste qui s'est intéressé à la science-fiction dès l'adolescence. Aux États-Unis, il ne fait aucun doute qu'il serait devenu auteur professionnel, mais la grande misère des écrivains en France l'empêcha de réaliser ce rêve. Klein, avec deux ou trois autres, et moi-même, fait partie de ces amateurs de S-F qui croient en la possibilité de développer ce genre ; il n'attend pas que d'autres le fassent pour lui et y consacre toute son énergie. Il fut ainsi tour à tour auteur, critique de *Fiction*, conférencier, secrétaire de rédaction de *Satellite*, etc. Il dirige aujourd'hui la collection *Ailleurs et Demain* aux éditions Robert Laffont.

Dans le premier volume de sa trilogie, *Chirurgien d'une planète*, Gilles d'Argyre raconte comment des humains résolus, Georges Beyle, Gena d'Argyre, etc., décident de transformer totalement Mars pour lui donner des conditions d'habitabilité terrestre. Ils y parviennent grâce à une grande découverte scientifique, la porte dans l'espace, qui est un virematoire permettant de transmettre tout matériau à une vitesse presque infinie. C'est à ce point que commence le meilleur volume de la trilogie, *Les voiliers du soleil*. Ces voiliers sont fondés sur une très belle idée, à la fois scientifique et poétique : « Car le grand navire était un voilier du soleil. Il ressemblait à une fleur, à une immense corolle épanouie, brillante et circulaire, de plusieurs kilomètres de diamètre. Cette fleur était une voile. Elle ne rappelait guère les voiles carrées ou triangulaires dans lesquelles venaient s'engouffrer les vents de la Terre. Il n'y a pas le moindre souffle de brise dans l'espace. Le seul vent qui existe dans le vide est émis par le soleil : c'est la lumière. La lumière est constituée de projectiles minuscules. Constamment, le soleil émet des quantités colossales de ces projectiles. Ils se propagent en ligne droite, quoique la présence de masses considérables puisse infléchir légèrement leur course. Ils peuvent venir frapper une surface et la mouvoir, exactement comme le vent peut mouvoir une voile. » À bord de ce voilier se trouve une jeune fille, Ina d'Argyre, la fille de Gena, l'héroïne du premier volume. Ina d'Argyre est tombée amoureuse d'un homme qu'elle n'a jamais vu, Jor Arlan, un savant qui vit seul dans un laboratoire situé sur Ganymède. Ina l'aime pour ce qu'il a écrit, pour ce qu'il représente et, surtout, parce qu'il lui semble s'opposer à la sclérose de l'Administration, symbolisée par Georges Beyle. Mais lorsqu'elle se trouve en présence de Jor Arlan, elle découvre qu'il s'agit non d'un homme, mais d'un gigantesque ordinateur pensant. Et lorsque Ina d'Argyre demande : « Qui t'a construit ? La réponse vint aussitôt, inéluctable et au fond évidente : Georges Beyle(31). » Mais Arlan a tenté d'égarer Ina et la jeune fille doit découvrir seule la vérité : Jor Arlan, Georges Beyle et l'ordinateur géant ne sont qu'une seule et même entité luttant en secret pour

préserver le système solaire d'invasisseurs extra-terrestres.

La collection *Présence du Futur* s'est également ouverte aux auteurs d'expression française, soit par des rééditions, Jean Ray, René Barjavel, J.-H. Rosny aîné, soit en publiant des inédits de Jacques Sternberg, Jean-Louis Curtis, Jean Hougron, pour ne citer que les plus intéressants. Parmi les inédits, le meilleur ouvrage me semble être *Le signe du chien*, de Hougron.

Hors collection, aux éditions franco-suisse Jeheber, l'année 1956 vit paraître un roman de science-fiction français très étonnant, *Les soleils verts* de Henry Ward. La jaquette de couverture donnait quelques précisions sur l'auteur : « Il a été mêlé depuis quinze ans à presque toutes les grandes affaires internationales. Né en 1913, il se passionne, dès 1935, pour la science atomique. Ses études sont entrecoupées de voyages à travers le monde. Deux séjours, l'un en Chine, l'autre aux Indes, où il se lie avec le Mahatma Gandhi, le marquent tout particulièrement. Fixé aux États-Unis, à l'Université de Columbia, il quitte celle-ci pour devenir un des rouages essentiels de la « guerre scientifique tactique ». Les hostilités terminées, il retourne à la recherche pure. L'affaire des « soleils verts » lui est confiée. Il passe cinq mois à l'étudier. Ses conclusions sont d'abord accueillies avec scepticisme, mais les événements les plus récents lui donnent raison. Il vit actuellement six mois par an à New York et six mois à Saint-Paul-de-Vence où, tout en continuant à méditer sur la plus incroyable aventure scientifique de tous les temps, il prépare un deuxième ouvrage qui sera également un roman passionnant sur les espaces interplanétaires. » Ce pseudonyme et cette biographie délirante cachaient Henri Viard, l'auteur de romans policiers humoristiques que les amateurs de la *Série Noire* connaissent bien. *Les soleils verts* sont écrits dans le ton journalistique employé pour la fausse biographie de l'auteur et racontent comment un univers inconnu a traversé le temps terrestre, neutralisant pendant son passage les stocks de bombes atomiques américains et russes, ce qui fait croire à chacun des deux pays que l'adversaire a découvert le moyen de le désarmer et s'apprête à l'assaillir. La véracité du ton fut telle que nombre de lecteurs crurent à la réalité des faits rapportés et, si *Les soleils verts* avait été publié dans une collection de plus large diffusion, il est probable que « Henry Ward » aurait été promis à un brillant avenir.

Nous terminerons cette deuxième période de la science-fiction française contemporaine par le *Rayon Fantastique* qui, nous l'avons vu, a désormais ouvert ses portes aux auteurs français. Le véritable signal de départ est donné en 1958 par la résurrection du prix Jules Verne qui est accordé sur manuscrit, l'ouvrage primé étant alors publié dans la collection. C'est Serge Martel, avec *L'adieu aux astres*, qui obtint

cette première récompense d'après-guerre. C'est un roman beaucoup plus dans la tradition de Jules Verne que de la S-F américaine et ce choix, cependant logique pour un prix portant le nom de cet écrivain, surprend quelque peu les amateurs. Pourtant, l'ouvrage de Serge Martel n'est pas dénué de qualités et il s'en dégage un certain charme nostalgique. Son thème est très simple : deux anciens pilotes d'astronefs, devenus des « rampants » depuis plusieurs années déjà, car leur âge leur interdit de voler, vont être mis à la retraite définitive. Ils veulent alors une fusée et tentent une dernière tournée d'adieu à travers le système solaire. Poursuivis par la garde spatiale, trahis par la mort d'amis qu'ils croyaient retrouver, malades, leur fusée en détresse, ils plongeront finalement au cœur du soleil. *L'adieu aux astres* n'est certainement pas un grand roman, mais c'est une œuvre intéressante et en tout cas bien supérieure au premier prix Jules Verne que nous avons signalé au chapitre précédent, *La petite-fille de Michel Strogoff*.

L'année suivante, le prix est accordé à Daniel Drode, pour *Surface de la planète*. Ce fut, et de loin, le meilleur de la série. Sur une Terre future, sans doute après une guerre atomique, chaque homme vit isolé dans une sorte de cellule, nourri physiquement par des tablettes nutritives et intellectuellement par une machine à « visions », sortes de rêves hypnotiques. Un jour, l'air conditionné cesse d'arriver, les tablettes nutritives viennent à manquer, et il n'y a plus de visions. Un homme doit quitter son alvéole, affronter les dangers de l'extérieur, jeter les bases d'une nouvelle civilisation. À la dernière page du roman, nous apprenons que nous avons assisté non à une aventure réelle, mais à une des visions préprogrammées. L'originalité du roman vient du langage employé par Daniel Drode, un langage dont la décadence est calquée sur celle de l'humanité. L'auteur s'en est d'ailleurs expliqué quelques mois après la parution de son livre : « Le langage du personnage de S-F n'est, en fait, que l'état actuel de la langue, abusivement étendu à tout le futur. Par suite de cet anachronisme flagrant, il y a un décalage entre les paroles du personnage et la réalité qui l'entoure. (...) S'il est logique, s'il va jusqu'au bout de sa pensée, s'il veut créer une anticipation totale, le romancier doit lancer, d'un même mouvement, dans le futur, et le thème et la psychologie (cela ne s'est pas tant fait) et la forme où se moule sa fiction. » Voici donc un extrait de *Surface de la planète*. C'est la vision qui parle : « Pensons aux plus éclatantes défaites de la raison. Primo, l'observation courante montre la Terre plate. Aux premières subjections, faites par quelque penseur d'une idée de sphéricité, la qu'onception des anciens a répondu, en platifiant : non, non, on ne peut pas marcher-la-tête-en-bas, il n'y a pas de courbure de la Surface, il n'y a pas d'antipode, ... ecce terra... » Ailleurs, une réflexion sur

la Terre : « La terrestre boule, envisagée dans sa course planétaire, on croirait qu'elle échappe à ses coordonnées obligées. Minute, ce n'est qu'une apparence. À la mesure de cette masse, chacune des deux maîtresses-directions dl'espace se résout en un autre filigrane.

« Tourner-tirer, autour, la molle routine,

« Et, sur sa propre substance roter noire et blanche, à ce double exercice pas de doute elle affine ses divagations préliminaires dans un espace en friche(32). » Mais, après quelques nouvelles, Daniel Drode, qui est professeur dans le nord de la France, retourna à ses élèves et abandonna malheureusement la littérature de S-F.

Les autres prix Jules Verne furent nettement moins intéressants. Michel Jeury, sous le pseudonyme d'Albert Higon, l'obtint en 1960 pour un roman médiocre. En revanche, trois ou quatre mois auparavant, il en avait publié un autre dans la même collection, *Aux étoiles du destin*, qui n'était pas dénué d'intérêt. Il s'agit d'un space opera, assez proche de *Ceux de nulle part* de Francis Carsac, où deux Terriens sont pris à bord d'une soucoupe volante. Les Terriens ont été enlevés par des êtres humains, les Jelmaus, qui ont pour ennemis les Glutons, des « sphères inharmoniques », selon l'expression des Jelmaus. Ce sont des êtres probablement intelligents, mais totalement incompréhensibles pour l'esprit humain. On voit la similitude avec les Misliks. Là encore, c'est le Terrien qui sera seul capable de supporter le rayonnement émis par les Glutons et d'y survivre. Il entrera même en contact télépathique avec eux : « Alors, une pensée étrangère s'implanta dans la mienne, une phrase étonnante sonna dans ma cervelle, et pourtant je n'entendais pas un mot ! « Sacré tourbillon mûrit l'eau verte... » Il me parut que le silence grandissait, prenait une qualité rare. Le cerveau inconnu qui était en communication avec le mien répéta, en redoublant de force et d'insistance : « Sacré tourbillon mûrit l'eau verte. » L'élimination des Glutons est toutefois plus astucieuse que celle des Misliks, car les savants Jelmaus s'aperçoivent que ces créatures vivent dans un temps inversé par rapport au nôtre, c'est-à-dire qu'ils le remontent. À partir de ce postulat de base, Albert Higon en arrive à la surprenante révélation concernant l'origine des Glutons : « Nous avons fait sauter leur repaire, mais nous n'avons pu les détruire, puisqu'ils existent dans notre passé qui est leur futur. (...) Ah ! La réalité est plus étrange que vous ne l'imaginez. Nous avons créé les Glutons en voulant les détruire ! »

Le prix 1961 échoit à Jérôme Sériel (pseudonyme de Jacques Vallée(33)) pour *Le sub-espace*, un space opera lent et compliqué. À la même époque, le *Rayon Fantastique* publia d'autres romans de Francis Carsac, tous de qualité, mais qui ne produisirent pas le choc de son premier ouvrage. C'est alors que paraissent plusieurs ouvrages signés Nathalie-Charles Henneberg, dont un-au moins, *La rosée du soleil*, avait

été rédigé avant la mort de Charles Henneberg. Sa veuve, dont on ignorait jusqu'alors l'existence, déclara qu'elle avait toujours collaboré avec son mari et que c'était elle qui rédigeait les textes définitifs de leurs œuvres ; elle allait donc continuer seule l'œuvre entreprise. Une grande partie des amateurs se réjouirent de la nouvelle et reportèrent l'admiration qu'ils avaient pour Charles sur Nathalie. Mais un nombre au moins égal, estimant que le style de l'épouse n'avait qu'un lointain rapport avec celui de Henneberg dans son meilleur livre, *La naissance des dieux*, la rejeta. Personnellement, je considère Charles et Nathalie Henneberg comme deux écrivains distincts. Même si Mme Henneberg rédigeait les romans de son mari, l'influence de celui-ci leur conférait un ton très différent de ceux écrits par son épouse seule(34). Charles avait pour lui le sens de l'épique, du mouvement et l'invention au niveau du scénario, Nathalie a pour elle une langue beaucoup plus riche et un talent poétique certain qui s'expriment d'ailleurs mieux dans le fantastique que dans la S-F proprement dite.

Troisième période : 1962-1975

La science-fiction française semblait désormais bien lancée. Elle avait acquis droit de cité dans toutes les collections, même dans celles réservées jusqu'alors aux écrivains anglo-saxons. Elle avait fait preuve de sa vitalité grâce au numéro spécial de la revue *Fiction*, et un prix venait annuellement couronner un nouveau talent. Or, tout cela ne fut qu'un feu de paille et au cours de la dernière décennie, elle s'est complètement effondrée en qualité comme en quantité. J'ai cité environ vingt-cinq auteurs entre 1950 et 1961, à peine sept s'ajouteront à cette, liste jusqu'en 1972 ! Une question se pose : pourquoi ? Gérard Klein a tenté d'y répondre dans un article de *Fiction*(35) Je propose à mon tour ma propre explication.

D'abord, il faut le reconnaître à sa décharge, il y a eu les circonstances. Le *Rayon Fantastique* mourut en 1964, ce qui priva les nouveaux auteurs français d'une bonne partie de leurs débouchés. Il est à noter que la disparition de cette collection n'est pas due à son manque de succès, mais à une grossière erreur de gestion. On se souvient que deux éditeurs, Hachette et Gallimard, la publiaient conjointement. Or, la mésentente régnait entre eux et, qui plus est, la personne chargée d'arrêter les comptes ne fit pas son travail et, en 1963, il fut désormais impossible de savoir si la collection était bénéficiaire ou déficitaire. Le résultat ne fut connu que sept ans plus tard ! Le *Rayon Fantastique* était légèrement bénéficiaire et avait été sabordé pour rien(36).

En second lieu, le numéro spécial de *Fiction* était, à mon sens, prématuré. Il est symptomatique de considérer les sommaires des

numéros qui firent suite à la parution : la qualité des nouvelles françaises est en baisse très nette. Le second *Fiction spécial*, publié en juin 1960, fut, lui, une erreur caractérisée qui écarta définitivement nombre d'amateurs de la S-F française.

La personnalité d'Alain Dorémieux, devenu rédacteur en chef, contribua à la mise en sommeil de l'école française de *Fiction*. D'une part, Dorémieux était très exigeant d'un point de vue littéraire, ce qui est une bonne chose en soi, mais élimina nombre d'écrivains débutants qui auraient pu progresser par la suite (voir le cas de Silverberg aux États-Unis). D'autre part, son tempérament est celui d'un introverti, redoutant les relations humaines et, par là même, peu enclin à encourager des auteurs et à susciter des vocations.

Enfin, les éditeurs français éprouvaient une méfiance grandissante envers la S-F car elle se vendait mal. De 10 à 15 000 exemplaires pour le *Rayon Fantastique*, moitié moins pour *Présence du Futur*. Par suite les directeurs de collection préféraient recourir à des valeurs sûres plutôt que faire confiance à de jeunes débutants français, ce qui acheva de rétrécir leur marché !

Voyons maintenant les quelques textes qui échappent à ce naufrage général. En 1962, le prix Jules Verne est attribué à Philippe Curval pour *Le ressac de l'espace* : des parasites supérieurement évolués, les Txalqs doivent s'emparer d'êtres inférieurs (par exemple, les humains) pour parvenir à la vie idéale où tout n'est qu'harmonie. Lorsqu'ils envahissent la Terre, des hommes parviennent à leur échapper et fuient sur Vénus. Plus tard, ces Terriens émigrés retournent sur la mère patrie afin de la délivrer de l'esclavage que lui imposent les Txalqs. Ils s'aperçoivent alors que les humains ne sont nullement les esclaves des Txalqs et que les deux espèces vivent dans une harmonieuse et profitable symbiose.

Cette année 1962 est marquée par l'apparition dans le *Rayon Fantastique* d'un nouvel auteur, Pierre Barbet, de son nom véritable Claude Avice, docteur en pharmacie, né le 16 mai 1925 au Mans. Il publia deux romans dont le meilleur est *Babel 3805*, qui a pour thème la prolifération des mutants humains à la suite d'une multiplication d'explosions d'étoiles, c'est-à-dire de novae. Parmi les derniers titres de cette collection, on peut encore citer les deux romans de Nathalie Henneberg, *Le sang des astres* et *La plaie* qui ne manquent pas de qualités – sens épique et poésie – mais sont écrits avec une surcharge de mots précieux et rares qui rend leur lecture souvent irritante⁽³⁷⁾.

Nous n'abandonnerons pas le *Rayon Fantastique* sans rendre un hommage à Georges H. Gallet, pour son anthologie *Escale dans l'infini* (1954), qui révéla au public français deux chefs-d'œuvre, *Shambleau* de C.L. Moore et *L'Odyssée martienne* de Stanley Weinbaum⁽³⁸⁾.

De son côté la collection *Anticipation* du Fleuve Noir, poursuit la

publication systématique d'auteurs français. C'est en 1963 que F. Richard-Bessière fait paraître *Les 7 anneaux de Rhéa*, qui est peut-être son meilleur livre. Il repose en tout cas sur une idée originale que je n'ai jamais vu traiter nulle part ailleurs, à savoir que la structure interne de la Terre est constituée de sept anneaux concentriques, ayant chacun permis à des formes de vie différentes de se développer. À la question : « Où sommes-nous ? » que posent des explorateurs venus de Vénus, où la civilisation humaine s'est réfugiée après le cataclysme qui a ravagé la surface de notre planète, un homme répond : « Sur l'un des nombreux anneaux dont est composée cette planète. Nous vivions autrefois à l'intérieur même du globe. Seul le vôtre, étant extérieur, se trouvait de ce fait dans des conditions spéciales et tout à fait exceptionnelles par rapport aux autres, parce qu'il plaçait votre humanité en contact direct avec tout le reste de l'univers. Pour nous, il en allait différemment, car l'espace avait pour limites la barrière rocheuse et infranchissable de votre croûte solide. Il a fallu que survienne le cataclysme du dernier anneau, pour que la dislocation et la pulvérisation de notre écorce nous placent brusquement dans les mêmes conditions naturelles qui étaient les vôtres. » Les explorateurs venus de Vénus s'enfoncent alors dans les anneaux intérieurs de la Terre, rebaptisée Rhéa, guidés par une entité multiforme dont on ne sait si elle veut les sauver ou les perdre. Ils ne se doutent pas qu'au dernier anneau ils découvriront le monde Lucifer et que le roman s'achèvera dans une lutte apocalyptique du bien contre le mal. Ces mêmes auteurs, beaucoup plus récemment, en 1971, nous ont donné un autre roman ambitieux, *Concerto pour l'inconnu* (opus 71). Cette fois l'originalité ne tient plus au thème, qui est banal : une invasion d'extra-terrestres qui manquent de détruire la civilisation terrestre, mais dans la narration, car le roman est conçu à la façon d'une symphonie commençant par un moderato, suivi d'un andante, auquel succède un allegro et enfin un final fortissimo. Les titres des chapitres indiquent au lecteur dans quel état d'esprit il doit lire chacun d'eux : *ritenuto*, *agitato*, etc. Il est dommage que cet effort de composition n'ait pas été accompagné d'un effort d'écriture correspondant, le tout au service d'un thème original.

L'année 1964 vit débiter, dans la collection *Angoisse*, une bonne série de science-fiction due à André Caroff. Le premier titre fut *La sinistre Mme Atomos*, qui raconte la lutte entreprise par une Japonaise contre les États-Unis grâce à des armes super-scientifiques. Mme Atomos possède le moyen d'animer les cadavres, de les diriger à distance et de les utiliser pour atomiser la foule. Chaque personne atomisée est un mort vivant qui, à son tour, devient une source de radiations mortelles. Ainsi, à elle seule, une jeune fille provoque la mort de plus de deux cents personnes : « On savait que la jeune fille

s'appelait Mabel Wrist et qu'elle était morte depuis quatre jours. On savait que deux cents personnes avaient été atomisées et que Mabel portait sur la poitrine le terrible tatouage : « Hiroshima, Nagasaki. Avec les compliments de Mme Atomos. » Finalement, Mme Atomos lance une attaque généralisée et c'est une véritable marée humaine d'atomisés qui s'avancent, semant la mort sur leur passage. On assiste dans le centre de New York à des scènes de panique et d'horreur indescriptibles, avant que les agents du F.B.I. réussissent à localiser l'appareil utilisé par les séides de Mme Atomos et à le détruire. Lors de sa première attaque contre les États-Unis, Mme Atomos avait finalement été repoussée mais elle avait infligé aux Américains des pertes égales à ce que leurs soldats avaient eux-mêmes fait subir au peuple japonais pendant la guerre. Quinze autres romans suivirent, d'inégale valeur, mais plusieurs furent passionnants, en particulier *Mme Atomos sème la terreur* et *Miss Atomos*.

Parmi les piliers de la collection du Fleuve Noir, on retrouve Jimmy Guieu, qui avait abandonné quelque temps la S-F pour l'espionnage(39), dont le dernier roman le plus intéressant semble être *L'Ordre vert*, fondé non plus sur les soucoupes volantes, mais sur l'étude de l'ésotérisme !

B.R. Bruss reste un des plus sûrs garants de qualité de la collection, et, avec *La planète introuvable*, publié en 1968, je pense même qu'il nous a donné sa meilleure œuvre publiée sous le label Fleuve Noir. C'est une idée très astucieuse qui y est développée : cinq expéditions de reconnaissance sont successivement envoyées sur une même planète, dénommée Brull, d'après le nom d'Arsène Brull, qui la découvrit. Or, les cinq rapports d'exploration n'offrent pas le moindre point commun ! Faune, flore, habitants, continents, périodes géologiques même diffèrent du tout au tout. Une sixième expédition est décidée, patronnée par l'Institut galactique des sciences. Elle étudie la planète Brull et établit un sixième rapport complètement différent des autres. C'est une très belle idée dont B. R. Bruss donne l'explication suivante : la planète Brull était le monde natal d'une des races les plus évoluées de la galaxie, et ces êtres la faisaient se déplacer continuellement dans le temps pour la satisfaction des touristes désirant découvrir telle ou telle période de leur antiquité ! Sur ce thème déjà complexe se greffe une lutte contre des extra-terrestres hostiles que les Terriens parviennent à repousser grâce à l'aide des habitants véritables de la planète Brull.

Yves Dermèze avait abandonné la science-fiction pendant plusieurs années, en raison du manque de débouchés. En particulier, le cadre trop conventionnel des premiers *Anticipation* ne lui convenait pas. Mais la collection ayant évolué, on ne sera pas étonné de l'y retrouver, sous le pseudonyme de Paul Béra (qui est presque son nom véritable,

Paul Bérato). Parmi la demi-douzaine de titres qu'il y a publiés, à ce jour, je citerai *Race de conquérants*, paru en 1972, qui est intéressant. Il combine le thème du transfert d'esprit entre une race galactique et la Terre, et celui des mondes parallèles. Le narrateur, Olivier, entre en contact avec l'esprit d'un Galk, race de conquérants qui envoient un ultimatum aux habitants de la planète Terre, les Œus. Mais il s'agit d'une Terre parallèle, dont, bien sûr, nous ne soupçonnons pas l'existence. Finalement, le Galk se transfère sur notre Terre à la place d'Olivier, tandis que celui-ci passe dans le monde des Œus, où, assez paradoxalement, c'est lui qui parvient à repousser l'invasion des Galks ! Le roman raconte surtout l'aventure d'Olivier sur la Terre numéro 2, mais l'auteur n'a pas dédaigné la satire sociale et les rapports du Galk immigré avec certains représentants de notre civilisation moderne (en particulier un C.R.S.) ne manquent pas de sel. Finalement, les choses retournent à leur état antérieur, à la grande tristesse d'Olivier qui s'est épris d'un lieutenant de l'armée Œus, un lieutenant au féminin, précisons-le : « Alors ces jours où je m'ennuie, ces jours où je regrette – quoi ? de n'être qu'un humain de notre Terre – je m'approche d'une fenêtre, j'appuie mon front sur la vitre et, doucement, minutieusement, je cherche l'angle. L'angle sous lequel ce que reflète le verre n'est plus tout à fait ce que vous voyez vous-même. Il advient, surtout le soir, quand un nuage étouffe le soleil, que j'entrevois des fantômes. (...) Car il sont là, ils nous entourent, ils vivent avec nous, sans que nous en ayons conscience, et sans qu'ils aient conscience de nous. Les Œus, mes chers Œus, mes semblables, mes frères. »

Pierre Barbet, après la disparition du *Rayon Fantastique*, est devenu un des plus importants auteurs du Fleuve Noir(40), où il a déjà publié plus de vingt titres parmi lesquels je citerai : *Les maîtres des pulsars*, et surtout, en 1972, *L'empire du Baphomet*. L'histoire commence, en Terre sainte, en l'an de grâce 1118 de notre ère, par l'écrasement d'un vaisseau de l'espace à peu de distance du chevalier Hugues de Payns. Le chevalier s'approche de ce qu'il croit être une pierre tombée du ciel et se trouve en présence d'une créature extra-terrestre qu'il prend pour un démon. L'être, qui demande à être appelé Baphomet, finit par convaincre Hugues qu'il n'est pas une créature de Satan et à passer une sorte de marché avec lui. À la demande du Baphomet, le chevalier s'engage à fonder l'Ordre du Temple(41), ne se doutant pas que l'extra-terrestre compte assurer son emprise sur la Terre à travers lui. Le récit reprend en 1275 ; Guillaume de Beaujeu, le Grand Maître de l'Ordre du Temple, se trouve à son tour en Terre sainte où la situation ne laisse pas d'être préoccupante. C'est alors que l'Histoire s'écarte de celle que nous connaissons car, loin d'être vaincu, Guillaume, grâce aux armes du Baphomet, défait les Sarrasins et s'assure la possession

des lieux saints. Il part en croisade jusqu'au cœur de l'Asie, toujours poussé, à son insu, dans son désir de conquête par le Baphomet. Ce très intéressant récit, fondé sur le thème des univers parallèles, a eu l'honneur d'être retenu par Donald Wollheim, pour être traduit aux États-Unis.

Depuis 1966, un nouveau couple d'auteurs, J. et D. Le May, a fait son apparition au Fleuve Noir. Ce pseudonyme cache un ingénieur prénommé Jean et sa femme Doris. Cette combinaison d'un esprit scientifique et d'une sensibilité féminine donne d'excellents résultats et confère à ses auteurs une place tout à fait originale dans cette collection. Parmi la quinzaine de titres publiés, je retiendrai *Les créateurs d'Ulnar*, paru en 1972, qui commence banalement par une simple exploration spatiale d'un système de sept planètes, mais se poursuit de façon tout à fait inhabituelle. Une fois arrivés dans cet heptangle, les explorateurs s'aperçoivent qu'ils subissent des modifications physiques et psychiques. C'est d'abord une jeune femme qui voit sa taille s'amincir, ses reins prendre du galbe, son quotient intellectuel augmenter. Ces transformations modifient à leur tour les autres membres de l'équipage qui, bientôt, sont capables de créations mentales, créations reflétant leurs fantasmes et leurs psychoses. C'est en fin de compte une apocalypse de cauchemar qu'aperçoivent les derniers membres de l'équipage restés en orbite dans le vaisseau de l'expédition terrienne.

On a assisté, ces toutes dernières années, à une véritable floraison de nouveaux auteurs au Fleuve Noir. Ces éditions semblent avoir enfin réussi à créer une école de science-fiction française. La plupart de ses écrivains sont des auteurs amateurs, médecins, ingénieurs, professeurs, etc., qui se sont mis à écrire de l'anticipation pour leur plaisir. Parmi ceux qui me paraissent les plus intéressants, je citerai : Louis Thirion, Robert Clauzel et Alphonse Brutsche (pseudonyme de Jean-Pierre Andrevon), mais le meilleur est assurément Pierre Suragne, déjà connu comme auteur de romans destinés à la jeunesse sous son nom réel, Pierre Pelot. Suragne a déjà quatre ou cinq bons romans à son actif, *La nef des dieux* n'est peut-être pas le meilleur d'entre eux mais il me plaît particulièrement. L'histoire est double, d'abord celle de pilotes terriens chargés d'une étrange mission d'exploration dans un contexte politique de guerre froide. Ensuite celle de deux survivants qui s'éveillent dans une ville géante peuplée de millions de cadavres. Les deux actions se rejoignent finalement dans une révélation stupéfiante mais parfaitement logique.

À *Fiction*, la S-F française est en sommeil. L'auteur numéro 1 est désormais Michel Demuth, mais ses débuts remontent à avril 1958. Il est né en 1939 à Lyon où il a d'abord exercé la profession de traducteur d'anglais. Il « montera » à Paris fin 1966 lorsque

Dorémieux et moi lui proposerons d'entrer aux éditions Opta en tant que secrétaire de rédaction.

Entre 1965 et 1967, Demuth a publié sept récits appartenant à une histoire du futur dont le titre général est *Les Galaxiales*, et qui doit comporter vingt-cinq nouvelles. Les premières *L'été étranger* et *Le fief du félon* parurent dans les numéros 140 et 141 de *Fiction* (juillet et août 1965). La seconde était accompagnée d'un tableau chronologique des treize premières « Galaxiales » projetées. Cette œuvre ambitieuse connut une longue interruption pour des raisons que nous verrons plus loin, mais a été reprise par son auteur au cours de l'année 1973 et semble devoir être menée à bien. Il ne m'est pas possible de préciser ce que seront *Les Galaxiales*, n'en connaissant que le quart environ, mais ce qui a été publié fait entrevoir un ouvrage digne des meilleures productions de la science-fiction française. Parmi les sept textes parus, mes préférences vont à *La course de l'oiseau boum-boum*, que je soupçonne avoir été inspiré par le personnage des dessins animés de Tex Avery, l'oiseau Mi-Mi, qui est toujours poursuivi par un coyote aussi astucieux que malchanceux. Michel Demuth, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Jean-Michel Ferrer(42), fut assurément le grand homme de *Fiction* jusqu'en 1967(43).

En 1964, les éditions Opta, éditrices de *Fiction*, commencèrent enfin à bouger. Sur proposition d'Alain Dorémieux, Maurice Renault décida de racheter les droits de la revue *Galaxie* qui ne paraissait plus en France depuis avril 1959 et de la relancer. La nouvelle série débuta en mai 1964 mais, vu la raréfaction des auteurs français, décida de publier uniquement des traductions. C'est ce même mois que j'entrai dans la maison, d'abord pour prendre en main la revue *Mystère-Magazine*. Je connaissais Maurice Renault depuis la publication, en 1960, de mon roman *La Passion selon Satan*, un roman de fantasy inspiré de Lovecraft, qui n'avait eu aucun succès commercial mais m'avait fait connaître d'un certain nombre de professionnels. Je proposai aussitôt à Maurice Renault de créer un Club du Livre d'Anticipation, à l'imitation de son Club du Livre Policier et je suggérai de publier comme premier titre la trilogie *Fondation* d'Isaac Asimov, dont seule la première partie avait paru au *Rayon Fantastique*. Puis, en second, je proposai d'éditer, toujours en un seul volume *Les armureries d'Isher* de van Vogt et sa suite inédite *Les fabricants d'armes*(44). Je fus soutenu dès le départ par Alain Dorémieux, bien qu'il détestât personnellement Asimov et van Vogt ; il reconnaissait toutefois le bien-fondé commercial de la proposition. C'est ainsi que le 20 mai 1965 parut le premier tome du Club du Livre d'Anticipation, tiré à 3 800 exemplaires. Maurice Renault avait fait le pari avec moi qu'on n'en vendrait pas 1 000. La totalité du tirage fut épuisée en moins de six mois et, aujourd'hui, ce premier tome se vend jusqu'à

trois cent cinquante francs au marché de l'occasion ! Les livres du C.L.A. n'étant pas accessibles à toutes les bourses, nous créâmes, en 1967, la collection *Galaxie-bis* dont le rôle était de présenter des traductions de romans anglo-saxons dans le style du *Rayon Fantastique*.

Mais, en cette année 1967, le climat avait changé aux éditions Opta. Maurice Renault avait dû prendre sa retraite dès le début de l'année précédente et la nouvelle direction était beaucoup plus intéressée par la maison de publicité qu'elle possédait également que par les éditions. Début 1968, je les quittai pour devenir directeur littéraire des éditions J'ai Lu. À la rentrée 1969, Alain Dorémieux donna sa démission de directeur littéraire de la maison, se contentant d'assurer la rédaction de *Fiction*(45) par correspondance (il quitta alors Paris pour le Pays basque). Il fut remplacé tout d'abord par Jacques Bergier et Michel Demuth puis, en 1971, par Demuth seul. Ce dernier avait également pris en main la revue *Galaxie* depuis 1968, et toutes ces charges administratives et rédactionnelles expliquent qu'il n'ait pas continué la série des *Galaxiales*. En 1972, il créa une nouvelle collection au sein des éditions Opta, *Antimonde*, consacrée aux jeunes auteurs anglo-saxons.

Fiction a changé de formule en avril 1969, en obtenant l'autorisation de publier des textes américains choisis ailleurs que dans *F & S-F*, comme il était initialement prévu. Cela ne l'empêcha pas de continuer de perdre lentement des lecteurs. À ses débuts, la plus forte vente de *Fiction* a été de 16 000 exemplaires par mois et elle est aujourd'hui aux environs de 12 000 contre 13 000 pour *Galaxie*, ces chiffres approximatifs étant cités afin de donner un ordre de grandeur. La série *Galaxie-bis*, de son côté, vend 17 000 exemplaires environ. Parallèlement à l'inclusion de nouveaux textes américains, Dorémieux tenta de renouveler la vie interne de la revue. Elle n'avait en effet pas évolué depuis la semi-retraite de Jacques Goimard, Klein, Van Herp, etc., qui avaient assuré la renommée de sa partie critique. Mais, isolé comme il l'était dans le Pays basque, il lui était difficile de découvrir de nouveaux collaborateurs et il eut tout simplement recours à l'utilisation de nombreux pseudonymes, ce dont il avait toujours été friand. C'est ainsi que Dorémieux déguisa son style sous les noms de Serge-André Bertrand(46), Luc Vigan(47), Pierre Halin, etc. Tout semblait devoir continuer ainsi, lorsque, dans le n° 244 (avril 1974) de *Fiction*, il fit paraître un encadré concernant l'envoi de manuscrits français : « Une fois de plus, et plus que jamais, nous croulons sous les piles de manuscrits français à lire ! Chers auteurs amateurs, nous vous aimons bien et ne voudrions pas vous décourager. Mais, dans le meilleur des cas, même si votre texte génial était reconnu pour le petit chef-d'œuvre qu'il est, il lui faudrait attendre des années avant de paraître dans la revue, en raison de l'embouteillage au portillon.

Alors... reconvertissez-vous, recyclez-vous, lancez-vous dans la culture de la pomme de terre. C'est sain et c'est rentable...» Ce texte provoqua un tollé général chez les auteurs français. Il semble en fin de compte que Dorémieux avait cru faire de l'humour mais personne ne le reçut ainsi. Certains auteurs du *Fleuve Noir* allèrent même jusqu'à créer une association de défense des écrivains français de S-F(48) ! Contesté par ses troupes et en difficulté avec sa direction pour d'autres raisons Dorémieux quitta la rédaction de *Fiction* en octobre 1974(49).

Dans cette dernière période de la revue, quatre auteurs de qualité seulement se sont révélés. Daniel Walther en décembre 1965, Guy Scovel (pseudonyme de Jean-Pierre Fontana) en février 1966, Jean-Pierre Andrevon en mai 1968 et Dominique Douay en février 1973.

Daniel Walther est un journaliste français né en 1940, auteur de deux douzaines de nouvelles et d'un roman. Son style hésite entre la poésie et la violence, ce qui devrait lui permettre de devenir un bon auteur de science-fiction. C'est par ailleurs un écrivain politiquement engagé, comme il apparaît dans son court récit *Flinguez-moi tout ça !* paru dans le numéro de novembre 1968.

« Nous étions plus de deux mille, tout un régiment avec armes et bagages, et nous passions au peigne fin la région des collines sur le troisième continent Hécate, la sixième planète gravitant autour de Bételgeuse. » Si l'on remplace Hécate par les Aurès et Bételgeuse par l'Algérie, on aura une idée assez précise des intentions de l'auteur. Le récit est fait du point de vue d'un sergent, un garçon sensible qui réprouve cette guerre répressive mais qui est pris dans un engrenage tel qu'il ne peut désobéir aux ordres de son colonel, vieille culotte de peau qui veut en découdre. Lorsque le groupe du sergent rencontre un groupe d'indigènes sans armes et qu'il rend compte au colonel à l'abri dans son P.C., celui-ci n'a qu'une réponse : « Flinguez-moi tout ça ! » Et, malgré la répugnance du sergent à donner l'ordre d'ouvrir le feu, malgré ses sentiments humanitaires, la lâcheté et la peur vont être les plus fortes : « Et tout à coup je fus pris de panique en imaginant qu'ils allaient peut-être se ruer sur nous, nous baver dessus, nous recouvrir de leur masse monstrueuse, nous faire subir la plus ignoble des morts : « Crevez-leur la panse ! » gueulai-je. Aussitôt la nuit se cribla de gouttes de chaleur bleue et orange et, presque tout de suite après, une atroce puanteur tira les larmes des yeux. « Crevez-les, flinguez-les ! » Nous riions d'un rire hystérique et nous n'avions pas assez de doigts pour manipuler les gâchettes. Les mini-roquettes creusaient des cratères dans la bouillie vivante qui ne cessait de couler vers la muraille. C'était une abomination. » Ce texte antimilitariste de Daniel Walther est d'autant plus puissant qu'il ne tombe pas dans l'erreur de dénoncer la guerre, mais au contraire se contente de la décrire en mettant en lumière ses mécanismes hideux et avilissants. Walther s'est

ensuite essayé au roman avec *Mais l'espace... mais le temps*, paru en 1972. Le moins qu'on puisse dire c'est que cet essai n'a pas été concluant.

Jean-Pierre Fontana s'est d'abord fait un nom dans le fandom en publiant, avec une patience de Bénédictin, le plus gros fanzine qu'il m'ait jamais été donné de voir, *Mercury*. Il pensa ensuite pouvoir passer tout naturellement au professionnalisme mais il dut déchanter rapidement, une fois mis en présence des impératifs commerciaux et économiques. Sous le nom de Guy Scovel, il a donné un certain nombre de récits à *Fiction* qui manifestent plus sa passion pour la S-F qu'un réel talent d'écrivain. Néanmoins la lecture de son roman inédit *Shéol* me donne à penser qu'il peut devenir un auteur intéressant dès lors qu'il aura résolu les problèmes de l'écriture. C'est à Jean-Pierre Fontana que nous devons l'organisation du premier congrès de science-fiction qui eut lieu en mars 1974 à Clermont-Ferrand.

Jean-Pierre Andrevon est né en 1937, il a fait des études de dessin et vit actuellement à Grenoble. Il a décidé de devenir un auteur professionnel de science-fiction vivant de sa seule plume, ce qui semble une gageure. Pourtant, à l'heure actuelle, il y parvient. Pour ce faire, il écrit des romans d'héroïc-fantasy dans la collection *Présence du Futur*, des space operas dans la collection *Anticipation* du Fleuve Noir, sous le nom d'Alphonse Brutsche, des nouvelles très politisées dans *Fiction* et de nombreuses critiques sous son nom ou sous divers pseudonymes dans plusieurs magazines. C'est un écrivain paradoxal dont le style ne correspond nullement aux idées d'extrême gauche qu'il affiche. Voici la première phrase de son roman, *Le temps des grandes chasses*, publié chez Denoël : « Les doigts fins et translucides de l'aurore se posèrent sur la joue et l'épaule de Réda qui dormait. » On croirait lire du Delly ! Et il ne s'agit pas là d'un effet volontaire mais du ton habituel de l'auteur. Pour illustrer maintenant ses écrits « gauchistes », je choisirai *Le temps du grand sommeil*, paru dans le numéro de *Fiction* de septembre 1971. L'action se déroule en France, dans un proche avenir et raconte l'assassinat sur ordre du gouvernement de Jean-Paul Sartre, Jean-Luc Godard et Jean-Edern Hallier. Ces trois décès, présentés comme des morts accidentelles, ne suffisent pas au pouvoir et le ministre des Affaires culturelles remet à son collègue de la police une liste d'écrivains de gauche et de penseurs engagés qu'il convient de faire disparaître : « Le ministre des Affaires culturelles avait été, vingt-cinq ans auparavant, le collaborateur de l'un des écrivains assassinés ; il avait passé un temps pour un homme de gauche, mais il avait rapidement suivi le chemin des honneurs, de la sécurité, le chemin tout droit et bien limpide de la trahison. » On voit ce qui sépare un tel texte de celui de Daniel Walther ; chez Andrevon, on sent la démonstration, la volonté de faire passer un

message qui, du coup, perd toute signification. De plus, le choix d'un gauchiste d'opérette comme M. Jean-Edern Hallier achève d'enlever toute crédibilité à ce récit bien naïf(50).

Les écrits tout récents de Jean-Pierre Andrevon montrent par contre une évolution favorable de son talent d'écrivain. Il semble qu'il commence à réussir l'adéquation entre son style et ses idées. Son récit *Mégalomaniaque*, paru en mars 1975 dans *Fiction*, est tout à fait excellent. Il raconte comment l'auteur, ulcéré de voir ses textes figurer moins souvent au sommaire de *Fiction*, assassine successivement tous les écrivains français du genre afin qu'il n'en reste plus qu'un, lui-même ; alors il utilisera tous les noms des collègues défunts comme pseudonymes ! « Oui : il me fallait maintenant faire une petite visite amicale à Celui qui était la cause directe de cette hécatombe, Celui dont le dédain envers mes œuvres m'avait poussé à brandir bien haut le glaive (et quelques autres instruments) de la justice, Celui qui avait un temps espéré échapper à mon courroux en changeant son nom contre celui de Serge-André Bertrand, Celui...

« Mais vous l'avez reconnu, bien sûr.

« Il habitait un blockhaus désaffecté, juché sur une falaise rouge surplombant une longue plage déserte. Dans ce nid d'aigle, il cachait sa paranoïa, son agoraphobie, sa misanthropie, son introversion. Croyait-il aussi pouvoir m'échapper ? C'eût été là une naïveté incroyable. Homme tombé du ciel, j'ai atterri devant l'entrée du blockhaus. La dernière carte allait se jouer. Suspense intolérable ! L'ordinateur-mère, qui m'avait jusqu'alors fidèlement conseillé, ne m'était plus d'aucune utilité pour cet assaut final. Je l'ai congédié avec douceur : « Je n'ai plus besoin de toi, Sadoul », ai-je murmuré. Son emprise s'est relâchée, j'ai levé le poing pour toquer à la porte métallique de la construction. » Il est précisé en note que S.A.D.O.U.L. signifie : « Système Autonome Des Organismes Utilement Lubrifiés ».

Dominique Douay a fort justement remporté au congrès d'Angoulême le prix de la meilleure nouvelle française avec *Thomas* paru en septembre 1974 dans *Fiction*. On y voit deux hommes, Alduce et Thomas, glisser de l'avenue George V dans une sorte de non-univers où ils retrouvent une strip-teaseuse du *Crazy Horse Saloon* qui y a été également projetée. Du déjà vu pourrait-on dire, pas du tout car le récit bascule soudain et l'on découvre que ce non-univers est un paysage mental du sieur Alduce qu'on est en train de psychanalyser scientifiquement. Un paysage mental dans lequel il ne devrait pas y avoir de place pour l'entité qu'est Thomas... Un récit digne d'anthologie.

Dans le domaine des revues il convient maintenant de signaler l'existence d'*Horizons du Fantastique*, un magazine d'abord dédié uniquement au cinéma fantastique et d'horreur mais qui, à partir de

son numéro 11, s'est consacré essentiellement à la science-fiction. Cette revue, au départ trimestrielle, devenue mensuelle en juin 1975, a déjà publié plus de trente numéros, elle est dirigée par Dominique Besse. Ses ventes sont du même niveau que celles de *Fiction* et *Galaxie*. Ce succès relatif tient probablement à une présentation plus attrayante (grand format, dessins et photos intérieurs, etc.), car, si la partie critique est intéressante, les textes publiés sont le plus souvent faibles. Début 1975 *HdF* a trouvé un rival dans *Chroniques Terriennes* dont pour l'instant seul le numéro 1 est paru sous une magnifique couverture de Siudmak. Il faut également mentionner un fanzine imprimé, *L'aube enclavée*, d'Henry-Luc Planchat, qui a publié cinq numéros intéressants avant de disparaître mais dont on annonce la résurrection professionnelle pour la rentrée 1975. Il sera dirigé par Planchat lui-même et Marianne Leconte, ex-rédactrice en chef d'*HdF*.

Aux États-Unis, où les revues ne cessent de décliner, la mode se développe des anthologies trimestrielles de récits inédits. Il s'agit en effet de revues présentées sous forme de livre. C'est ce qui m'a donné l'idée de lancer, au sein de *J'ai Lu*, un livre-magazine trimestriel intitulé *Univers*. Sa rédaction en est assurée par Yves Frémion, un des meilleurs et des plus féroces jeunes critiques de B.D. et de S-F. *Univers 01* a présenté, outre des textes anglo-saxons de S-F contemporaine (Ellison, Malzberg, Spinrad) des récits d'auteurs français tels que Dominique Douay et Michel Demuth. *Univers 02* a proposé des textes de Philippe Curval et Jean-Pierre Andrevon. Il s'agit d'un nouveau débouché pour les auteurs nationaux d'autant que cette revue est tirée à 50 000 exemplaires, ce qui leur assure une diffusion inégalée dans le genre.

Je veux maintenant dire quelques mots d'ouvrages de science-fiction parus en dehors des collections spécialisées et qui présentent un intérêt certain. C'est d'abord *La planète des singes*, publié en 1963, qui ramène Pierre Boulle au genre qu'il avait déjà illustré par deux fois. Le cinéma a popularisé l'intrigue de ce roman qui, en quelques mots, raconte l'expédition de savants terriens, en l'an 2500, sur une planète de l'étoile Bételgeuse. Là, les rôles de l'homme et du singe sont inversés et ce sont les singes qui sont les créatures pensantes et les hommes des animaux de zoos. Bien sûr, le thème avait déjà été traité par L. Sprague de Camp et P. Schuyler Miller dans leur roman *Genus Homo*(51), paru en librairie au début des années 50 et basé sur leur feuilleton publié à partir de mars 1941 dans *Super Science Stories*. Mais le roman de Pierre Boulle, à la fois conte philosophique et récit d'aventures, se lit avec plaisir.

Nous retrouvons René Barjavel, en 1968, avec *La nuit des temps* qui compte parmi ses meilleures œuvres. Une expédition polaire française enregistre un signal qui provient des couches profondes de la glace

dont l'ancienneté remonte à 900 000 ans environ. Sous le patronage de l'Unesco, une très importante mission scientifique se constitue en vue de résoudre ce mystère. Il faut faire fondre la glace sur une profondeur de près d'un kilomètre pour découvrir une sphère d'or contenant des appareils scientifiques inconnus et les corps d'un homme et d'une femme en état d'animation suspendue. La ressemblance, probablement fortuite, avec *Out of the silence (La sphère d'or)* d'Erle Cox s'arrête là. La jeune femme, Éléa, est réveillée la première et au fur et à mesure que les scientifiques parviennent à comprendre son langage, l'histoire de son peuple, de son amour pour Païkan et celle du redoutable savant Coban qui construisit la sphère, se déroule devant nos yeux. Parallèlement, de sordides querelles s'élèvent entre les représentants des diverses nations de la mission, chacun accusant les autres de vouloir accaparer les découvertes scientifiques de la civilisation d'Éléa. Certains iront jusqu'à voler des enregistrements des révélations de la jeune femme, d'autres tenteront d'assassiner Coban avant même qu'il ait été réveillé. Mais le véritable drame se joue entre les trois personnages dont deux seulement ont survécu à la poussière des siècles : Éléa, Païkan, qu'elle aime, et Coban, qu'elle hait. Ce drame, pour nous enfoui dans les profondeurs d'un passé au-delà de toute mémoire, date d'hier pour eux et les conduit inéluctablement à la mort.

En 1971, Charles Duits, un écrivain de langue française d'origine américaine, publia *Ptah Hotep*, qui est un des tout meilleurs romans fondés sur le thème des univers parallèles, sinon le meilleur. En effet, à la qualité de l'intrigue de science-fiction proprement dite, s'ajoute l'intérêt de la langue extraordinaire dans laquelle le livre est écrit. Avec l'essai de Daniel Drode, *Surface de la planète*, *Ptah Hotep* est une des plus parfaites réussites de recreation d'un langage différent du nôtre, qui reste cependant parfaitement compréhensible. Dès la première page, la dédicace donne une idée du style flamboyant utilisé par Charles Duits : « À Hagamon IV, fils visible de l'Ourane, Cher aux Dieux majeurs et mineurs, Maître du Monde, Pontife, Azur de l'équité, Bouclier de l'Athénade, Premier des Rûmiens, etc.

« de la part de

« Ptah Hotep, Jumeau divin de l'Empereur, Horien, Roi de Sichel, Duc héréditaire de Ham, Favori de la Phrodite, Aimé des sages, Patricien originaire, Lucinide, Triomphateur dans la plaine de Natenborg, Majeste. » L'action se déroule sur Terre, probablement vers notre époque, dans une civilisation toujours dominée par un empire romain (ou plutôt rûmien) décadent. L'histoire est simplement celle d'un jeune patricien, Path Hotep, dont le père a été assassiné et qui a été dépossédé de ses biens. Armé de sa seule épée, mais guidé par des oracles, il parvient au premier rang des dignitaires de l'empire. Tout le

roman est fondé sur l'utilisation d'une mythologie gréco-romaine déformée, à laquelle se mêlent des réminiscences de la religion du Christ, qui, dans cet univers parallèle, a également existé mais sans parvenir à supplanter le culte de Jupiter et de Junon. Voici deux courts extraits où il est précisément question de cette dernière. « Or, Houênon aux belles cuisses aimait se divertir avec les hommes. Elle leur enseignait les caresses et les autres arts de Houênon, la musique et la danse. Mais elle leur enseignait aussi le secret des dieux. (...) Et Thana la bleue aux longues jambes haïssait la Phrodite à cause de sa lascivité. L'Athénade au bouclier vivant la haïssait parce que Houênon aux belles cuisses enseignait aux hommes le secret des dieux. » Et plus loin : « Les Cruciens adorent Houênon sous deux formes : sous la forme de Miria elle est reine des dieux et des anges et la mère du roi des dieux, Is aux paumes trouées, et sous la forme de Magadalên elle est l'effrontée et la lascive. » Cet univers et le nôtre ont assurément des points communs, mais l'auteur ne dit jamais explicitement à quel moment ils ont divergé. Quelques rares références à deux satellites permettent de supposer qu'une catastrophe cosmique a pu en être la cause. Charles Duits a l'habileté de ne rien expliquer, de ne rien justifier, d'écrire comme si réellement nous vivions sous le règne d'Hagamon IV, fils visible de l'Ourane, premier des Rûmiens.

Je citerai encore trois romans de littérature générale, les deux premiers parus en 1972, qui empruntent leur thématique à la science-fiction. Le premier est *La vie sur Epsilon* de Claude Ollier. On y voit quatre astronautes, chargés d'explorer la planète Epsilon, rester prisonniers de ce monde inconnu, leur fusée étant tombée en panne. La suite du récit, qui mélange scènes passées et présentes, brise le fil dramatique et cherche à montrer les modifications psychiques des personnages. Propos intéressant, malheureusement gâché par un style « littéraire » aussi snob qu'inefficace. Bien meilleur est le roman de Robert Merle *Malevil*, qui raconte la vie d'un groupe d'hommes qui ont échappé à la mort atomique parce qu'ils mettaient du vin en bouteilles dans les caves du château de Malevil. Aucune originalité dans le thème, bien sûr, mais Merle a écrit là un bon roman post-atomique, bien charpenté et assez terrifiant.

Les hommes protégés, également de Robert Merle, est paru en 1974. Dans un proche futur une encéphalite foudroyante tue presque toute la population mâle des États-Unis. Les femmes, qui sont à l'abri du fléau, se substituent aux hommes dans tous leurs rôles sociaux, y compris la présidence des États-Unis. Quelques survivants sont mis à l'abri de l'épidémie dans des zones protégées et, bientôt, ne sont plus que des objets sexuels convoités par toute la population féminine. Un ouvrage qui s'attaque à bien des tabous et qui, sous couleur de satire, est une critique acerbe de notre mode de vie.

Voici que s'achève le bilan de la science-fiction française de l'après-guerre et, de toute évidence, ce bilan est en grande partie négatif, à quelques exceptions près. Or, au cours des toutes dernières années, la S-F a suscité un vaste mouvement d'intérêt aussi bien au niveau des journalistes, des auteurs traditionnels, de l'Université, que du plus vaste public. Aujourd'hui, en 1975, la littérature de science-fiction se vend mieux en France que dans n'importe quel pays du monde occidental, États-Unis d'Amérique compris.

Il y eut d'abord l'exposition consacrée à la S-F, que la *Kunsthalle* de Berne organisa et qui se tint au musée des Arts décoratifs, du 28 novembre 1967 au 26 février 1968. Elle avait été réalisée par Harald Szeemann avec, plus particulièrement, la collaboration de Pierre Versins. Très sévèrement jugée par la rédaction de *Fiction*, elle intéressa en revanche un assez vaste public. C'est ensuite le *Magazine Littéraire* qui, en août 1969, consacra un numéro spécial à la science-fiction. Jean-Jacques Brochier, son rédacteur en chef, est lui-même un amateur éclairé et il lui semblait que le temps était enfin venu de faire connaître la S-F au public des romans traditionnels. Le numéro fut principalement réalisé par Francis Lacassin, Jacques Goimard, Jacques Sternberg, Pierre Kast et moi-même ; il déplut fortement, lui aussi, aux rédacteurs de *Fiction* qui, pourtant, se plaignaient à longueur de colonnes du manque d'audience de la S-F, mais se récriaient d'horreur, dès lors qu'on essayait de la faire sortir de leur petite chapelle sclérosée.

En novembre 1969, Gérard Klein réalisa enfin le rêve qu'il poursuivait depuis l'âge de seize ans : créer et diriger une collection de prestige. Ce fut *Ailleurs et demain* aux éditions Robert Laffont. Klein, fidèle à ses idées, décida d'ouvrir sa collection aux auteurs français et publia un an plus tard *Les seigneurs de la guerre* dont il était l'auteur. Ce choix, qui provoqua bien des ricanements, était simplement dû au fait que Klein n'avait encore trouvé aucun manuscrit français publiable et ne voulait pas laisser s'ancrer dans le public l'idée que sa collection était uniquement réservée aux traductions. *Les seigneurs de la guerre*(52), qui a pour thème essentiel la lutte contre le temps, un thème cher à l'auteur, est assurément le meilleur roman de Klein et il était parfaitement digne d'ouvrir la série des auteurs français dans *Ailleurs et demain*. C'est Jacques Sternberg qui lui succéda en 1971 avec *Futurs sans avenir*, un recueil de nouvelles(53), parmi lesquelles il faut signaler l'excellent récit intitulé *Fin de siècle*. Les livres de cette collection assez chère (30 F environ) se vendent en moyenne de 8 000 à 10 000 exemplaires, le record appartenant à *Dune* de Frank Herbert avec 17 000 exemplaires. De tels résultats sont tout à fait remarquables, aucune collection chère de littérature générale n'étant assurée de vendre des romans courants à plus de 3 000 à 5 000

exemplaires(54).

Depuis 1973 Klein a pu sortir plusieurs excellents livres d'auteurs français. D'abord *Le temps incertain* de Michel Jeury qui obtint le Prix du meilleur roman au congrès de Clermont-Ferrand. Jeury est un homme étrange, un pur intellectuel qui plusieurs fois pourtant a dû devenir ouvrier agricole pour survivre. Son talent, déjà récompensé par un prix Jules Verne lorsqu'il signait Albert Higon, comme on l'a vu, est enfin reconnu. Bien tard, il est vrai. D'aucuns ont même voulu voir en lui le plus grand écrivain français de S-F, ce qui me paraît exagéré car, par exemple, il n'a pas encore su s'affranchir de l'influence de Philip K. Dick. Néanmoins *Le temps incertain* est un remarquable livre sur les altérations temporelles. Les personnages revivent sans cesse des séquences privilégiées de leur vie à peine distinctes les unes des autres. Ces répétitions incessantes engendrent un climat étouffant qui a parfois quelques accents kafkaïens.

Avec *Tunnel* André Ruellan met fin à la carrière de Kurt Steiner. Mais les deux écrivains ne diffèrent pas essentiellement l'un de l'autre. *Tunnel* est en quelque sorte un Steiner où l'auteur a particulièrement soigné son écriture, certains passages sont de véritables poèmes en prose. Le thème : la fuite d'un homme à travers la jungle formée de tonnes d'immondices qui ceignent Paris, cette fuite est rendue d'autant plus périlleuse que cet homme traîne derrière lui le cadavre de sa jeune femme mais, plus heureux en cela que Dâl Ortog, il saura la ramener à la vie.

Philippe Curval, également prix Jules Verne, obtint le Prix du meilleur roman au congrès d'Angoulême pour *L'homme à rebours*. Ce livre est certainement sa meilleure réussite. Il est tout spécialement intéressant car il ne doit rien à la S-S-F *made in U.S.A.* Le thème en est pourtant celui des univers parallèles, mais traité de façon neuve avec, en prime, un soupçon de surréalisme.

De son côté la collection *Présence du Futur* a révélé récemment deux auteurs intéressants : Bernard Villaret et Philip Goy. Villaret, Parisien d'origine, a passé une grande partie de sa vie dans les îles du Pacifique ; il vit présentement à Bora-Bora. Il a écrit de nombreux récits de voyages. Ses romans de S-F sont d'ailleurs caractérisés par un goût de l'exotisme et un sens certain de l'aventure ; par contre ils présentent peu d'originalité thématique. Son meilleur titre semble être *Le chant de la coquille Kalasai* qui raconte les méfaits de l'introduction de la culture terrienne sur une planète édénique.

Philip Goy, tout jeune chercheur au C.N.R.S., a fait une entrée fracassante dans la S-F avec *Le père éternel*. Un biologiste, Jacob Stéréod (ce nom cache une astuce sur le prix Nobel Jacques Monod : Mono-stéréo bien sûr), a créé une Fondation exploitant ses découvertes en informatique et en biologie. Or, cette Fondation doit

rester aux mains de ses descendants, tous des humains surdoués. Ces règles ne vont pas sans racisme puisqu'il est interdit aux Stéréod d'épouser des femmes de couleur, d'engendrer des filles, etc. L'influence des Stéréod est combattue dès les premières pages du livre par un groupe terroriste qui, aux cris de « Liberté-Egalité-Volupté », assassine gaiement les Stéréod. Un livre très original qui laisse augurer favorablement de ce jeune auteur, bien que son second roman n'ait pas tenu les promesses du premier.

Au début de 1970, ayant quitté les éditions *Opta* et donc les collections du *C.L.A.* et de *Galaxie-bis*, je créai une collection de poche de S-F au sein de la série à grande diffusion *J'ai Lu*. Le directeur de cette maison, Frédéric Ditis, avait jadis publié huit ouvrages appartenant à ce genre mais n'avait pas été tenté de poursuivre. Cette fois je décidai de ne pas faire figurer le mot « science-fiction » sur les livres. J'en étais arrivé à la conclusion que c'était ce mot même qui faisait peur aux lecteurs français, persuadés de découvrir sous ce label de sottes histoires pour adolescents ou des récits scientifiques ennuyeux. Je publiai donc van Vogt, Clarke, Sturgeon, Simak, Lovecraft, etc, au milieu d'auteurs tels que Colette, Moravia, Mauriac ou Henri Troyat. L'idée était apparemment bonne puisque la moyenne des ventes de cette collection est à l'heure actuelle de 85 000 exemplaires avec un record pour *Le monde des Â* de van Vogt : 177 000 exemplaires vendus. À titre de comparaison, je signale qu'en douze ans le *Rayon Fantastique* a vendu 1 500 000 volumes, cela avec 119 livres différents ; ce même chiffre a été atteint par *J'ai Lu* en deux ans et demi, avec seulement 23 titres ! Un tel résultat a fait opérer à la S-F une percée dans le grand public et a montré que les lecteurs potentiels étaient infiniment plus nombreux qu'on eût pu l'imaginer car désormais l'ambiguïté créée par l'absence du mot science-fiction a disparu. Ainsi, à l'heure actuelle, je publie une série d'anthologies consacrées aux vieilles revues américaines du genre qui se vendent aussi bien que les ouvrages romanesques. Or, il s'agit là bien évidemment de S-F, même aux yeux du public le moins averti(55).

À la suite du succès de la collection de Klein et de la mienne, de nombreux éditeurs s'engagèrent sur nos traces. D'abord *Marabout*, qui avait déjà publié occasionnellement des livres de S-F, mais inclus dans leur collection d'ouvrages fantastiques, leur consacre désormais une série à part. Puis c'est au tour de Georges H. Gallet et Jacques Bergier de créer chez Albin Michel une collection de S-F d'aventure. Robert Louit, chez Calmann-Lévy, publie surtout dans sa collection *Dimensions* des auteurs britanniques de grande qualité. *Champ Libre* s'est spécialisé dans la S-F choc et souvent pornographique. Mais c'est la série du *Masque*, dirigée par Jacques van Herp, qui a réussi à dépasser toutes les autres, *J'ai Lu* excepté, par le volume de ses ventes, en publiant des

auteurs classiques (Asimov, Anderson, Dick, ou Yves Dermèze).

La S-F a également fait une énorme percée dans le domaine de la bande dessinée et a même désormais une revue trimestrielle spécialisée, *Métal Hurlant*, réalisée par Jean-Pierre Dionnet (rédacteur), Philippe Druillet et Moebius(56), nos deux meilleurs dessinateurs de S-F à l'heure actuelle.

Lors de la première rédaction de ce livre j'avais écrit le passage suivant : « Naturellement, il paraît aujourd'hui trop de livres pour que les amateurs puissent suivre financièrement. Une période de récession, portant principalement sur les collections chères, est à prévoir d'ici à la fin 1975. C'est à mon sens sans importance, le travail en profondeur ayant été fait. » Force m'est de reconnaître que je m'étais trompé. Nous sommes proches de la fin de l'année 1975, jamais il n'a tant paru de livres de S-F dans notre pays, jamais ils ne se sont aussi bien vendus. Sans vouloir jouer au prophète de mauvaise augure je persiste à croire que mon pronostic pessimiste était fondé, simplement l'amplitude du mouvement était plus importante que je ne l'avais pensé, mais la récession interviendra tôt ou tard. Cette année l'amateur qui voudrait acquérir tout ce qui est publié dans le genre devrait dépenser un demi-million ancien et ne lire que cela tous les jours de l'année...

Ce tour des collections fait, revenons un peu en arrière, en 1971, époque où le succès de la S-F était encore peu assuré. J'eus l'idée alors de réhabiliter cette littérature dans l'esprit du public en créant un prix littéraire indépendant qui serait attribué chaque année à un ouvrage, traduction ou inédit d'auteur français, paru l'année précédente. Je m'ouvris de ce projet à Jacques Goimard qui l'approuva aussitôt et m'aida à constituer le jury. C'est ainsi que fut créé le *Prix Apollo*, nom donné officiellement en l'honneur d'Apollo 11 qui, le premier, déposa un homme sur la Lune ; en fait, son nom avait été choisi parce qu'il avait quelque chance d'être facilement retenu par les journalistes.

La composition finale du jury fut la suivante : René Barjavel, Jacques Bergier, Jean-Jacques Brochier, Michel Butor, Michel Demuth, Jacques Goimard, Francis Lacassin, Michel Lancelot, François Le Lionnais, Alain Robbe-Grillet et Jacques Sadoul. (Gérard Klein et Pierre Boulle, sollicités, refusèrent). En 1972 le prix fut attribué à *L'île des morts* de Roger Zelazny, en 1973 à *Tous à Zanzibar* de John Brunner ; en 1974 à *Rêve de fer* de Norman Spinrad ; et en 1975 à *L'enchâssement* de Ian Watson. Pour l'instant deux Anglais et deux Américains ont donc été couronnés, notre espoir est de pouvoir bientôt donner ce prix à un auteur français.

Depuis deux ans un grand prix de science-fiction française est attribué au cours des congrès nationaux. C'est grâce à l'initiative de Jean-Pierre Fontana que le premier congrès put avoir lieu en mars

1974 à Clermont-Ferrand. L'affluence ne fut peut-être pas énorme mais l'impact sur le milieu français de la S-F fut grand. Ce premier congrès, malgré ses imperfections, fut, on peut le dire, une réussite(57). Le second eut lieu en mai 1975 à Angoulême, organisé par Jacques Rouveyrol. Il réunit un plus grand nombre de participants mais parvint moins bien à établir le contact entre amateurs et professionnels. Le troisième aura lieu à Metz en mai 1976, organisé par Philippe Hupp. Les conventions américaines ont l'immense avantage de ne pas se prendre trop au sérieux et de consacrer une part importante de leur temps à des activités ludiques (banquets, mascarade, etc.). Ces sortes d'activités favorisent la disparition des barrières existantes au départ entre les pro et les autres ; il faudrait, à mon avis, s'en inspirer pour les prochains congrès français.

Ces manifestations, la vogue présente de la S-F dans notre pays me donnent à penser que le niveau des œuvres françaises devrait rapidement s'élever. J'ai intitulé ce chapitre « Et demain » car j'ai tout lieu de croire que la longue traversée du désert de la S-F française est maintenant terminée. Le retour au premier plan d'auteurs comme Michel Jeury, Claude Veillot ou Philippe Curval, l'apparition de Philip Goy, Pierre Suragne ou Dominique Douay en sont les signes avant-coureurs.

On sait que la science-fiction a été très populaire en Union Soviétique après la guerre, surtout pendant la période Stalinienne et qu'elle l'est encore à l'heure actuelle. C'était assurément une réaction d'évasion contre le mode de vie aliénant imposé par le régime de l'U.R.S.S. Il me paraît symptomatique que la S-F se soit développée en France peu après l'explosion de mai 1968. J'ai très nettement l'impression que notre civilisation industrielle de consommation ne répond absolument plus aux besoins des individus ; plus particulièrement, à ceux des jeunes qui n'ont pas encore eu le temps de se résigner ou de s'adapter. Ils cherchent alors un dérivatif, une voie nouvelle vers laquelle regarder. Cette voie, sur le plan intellectuel, leur est offerte par la S-F. C'est pourquoi elle est lue par des jeunes de plus en plus nombreux ; c'est aussi pourquoi, je le crois fermement, de plus en plus de nouveaux auteurs viendront à elle dans les années à venir.

La science-fiction française commence aujourd'hui.

MÉTALLOPOLIS

Nous voici arrivés au terme de cette étude.

Une histoire partielle, avais-je annoncé, dans l'*Introduction*. Ce livre n'est pas autre chose malgré le nombre considérable de titres et d'écrivains cités. Rien que dans le domaine anglo-saxon, pourtant très soigneusement exploré, j'ai dû omettre un grand nombre d'auteurs secondaires mais à l'œuvre quantitativement abondante(58).

Une autre omission, plus grave celle-là, concerne des pays gros producteurs de S-F tels que le Japon ou l'Inde(59). La barrière de la langue m'en a tenu à l'écart et je n'ai pas voulu me fier à des études écrites par d'autres. À en croire cependant deux articles rédigés par des amateurs japonais, et traduits en anglais, cette littérature se serait essentiellement développée au Japon après la guerre, sous l'influence et à l'imitation des Américains. C'est aussi l'impression que m'ont donnée la lecture de quelques nouvelles japonaises traduites et la vision des films d'anticipation d'Inoshiro Honda. En revanche, il existerait une remarquable littérature fantastique japonaise beaucoup plus traditionnelle et spécifique. En ce qui concerne l'Inde, j'ai eu en main quelques traductions anglaises de romans bon marché ; il s'agissait de space operas de type courant.

Pour ce qui est des pays de l'Est, la S-F y a connu un prodigieux développement depuis la guerre et les quelques rares traductions françaises que nous possédons ne nous permettent pas de porter un jugement d'ensemble sur cette littérature. Au cours de l'année 1972, il semble qu'il ait paru autant de nouveautés en Union soviétique qu'aux États-Unis(60) ! Tandis que j'écrivais ces lignes, j'ai reçu douze numéros d'une nouvelle revue, *Galaktika*, publiée en Hongrie(61). Au sommaire, j'ai reconnu des noms d'auteurs américains mais aussi français. Mais combien de magazines ou de collections ne nous restent-ils pas inconnus ?

Une histoire partielle, ai-je également dit. En effet, nul ne peut prétendre parler de science-fiction s'il ne l'aime et, dès lors, il ne peut s'empêcher de détester certains de ses aspects. L'ennui est que ce qui est porté aux nues par les uns est honni par les autres ! Ainsi je connais nombre de fans pour qui la S-F, la *vraie*, s'est éteinte vers 1940, et d'autres pour qui la S-F, la *bonne*, a commencé en 1967... Étant de ces amateurs qui n'ont pas oublié le passé mais qui ne méprisent pas pour autant les productions du présent, je crois avoir fait preuve d'une relative objectivité. Certes, mes goûts m'auront fait

commettre des injustices aux dépens de certains auteurs(62), mais j'aurai traité équitablement toutes les périodes de la S-F, et c'est là, en définitive, l'essentiel.

Cela posé, il nous reste deux ou trois points à examiner. Et d'abord, quelle est la place qu'occupe la science-fiction dans la littérature de notre époque ? Ne nous laissons pas leurrer par l'attitude généralement favorable des milieux universitaires ou journalistiques à l'égard de la S-F en France. Elle s'explique à la fois par le succès commercial du genre et par un certain snobisme. Mais il est prévisible que l'actuelle multiplication des collections va provoquer un effondrement du marché et l'on peut être assuré que tous les critiques traditionnels et les universitaires de la vieille école se réveilleront alors pour exécuter cette « sous-littérature ».

Aux États-Unis, il n'en va pas autrement. La S-F est certes étudiée dans une centaine d'universités, mais ce phénomène n'atteint pas les maîtres à penser de la nation, les gardiens de l'ordre moral. Ainsi, récemment, dans le numéro du 29 novembre 1971 de *Newsweek*, le critique littéraire Peter S. Prescott consacra un article aussi bref qu'exceptionnel à la S-F. Ce critique voit dans la science-fiction d'avant-guerre des histoires pour gosses du niveau de celles qui paraissent en bandes dessinées ; il tente de réduire à néant la S-F classique en affirmant qu'elle a toujours été dépassée par les découvertes de la science, et il dénonce des charlatans comme Campbell ou Ron Hubbard qui ont accrédité la valeur scientifique de fumisteries telles que la *dianétique*. Écoutons-le parler à présent de la S-F contemporaine : « La science-fiction s'est maintenant tournée vers le sexe, les religions sentimentales et d'ineptes expérimentations stylistiques. Pour les religions sentimentales, s'exprimant agréablement à travers les relations sexuelles, rien ne surpasse *En terre étrangère* de Robert Heinlein. (...) Vous me direz qu'on ne peut lire ce charabia sans rire, mais des centaines de milliers d'adolescents y réussissent parfaitement, de même qu'un demi-million d'adultes illettrés qui défendent ce qu'Harlan Ellison prétend être une « révolution » dans la science-fiction d'aujourd'hui. (...) Les auteurs de S-F, tout comme ceux des romans policiers, continuent d'aspirer à la respectabilité et essaient d'inclure dans leur camp quiconque écrit avec imagination. En fait, la science-fiction, comme la pornographie, est rarement respectable en elle-même mais peut fournir à de véritables écrivains des thèmes qui peuvent être utilisés par la littérature sérieuse. »

Cet article définit bien la place qu'occupe la S-F dans la littérature générale américaine : à savoir aucune. Dès qu'un auteur réussit à sortir du ghetto de la S-F, comme y est parvenu Kurt Vonnegut Jr il y a quelques années, il lui faut plus ou moins renier ses origines

inavouables. En juillet 1973, dans *Playboy*, Vonnegut prend ses distances vis-à-vis des auteurs de science-fiction et déclare ne s'être jamais intéressé aux magazines du genre. L'amalgame S-F contemporaine et littérature générale, souhaité par un certain nombre de jeunes auteurs de S-F, n'est donc pas envisageable à court terme aux États-Unis. Peut-être est-ce d'ailleurs un bien pour la S-F qui y perdrait sans doute sa personnalité propre.

Par ailleurs, au point de vue économique, il faut bien reconnaître que la situation de la S-F aux États-Unis n'est guère plus favorable(63). Les cinq(64) revues existantes, on le sait, se meurent lentement mais sûrement. Qui plus est, et c'est beaucoup plus grave, la crise a désormais atteint les collections spécialisées au format de poche. Or, ces dernières étaient depuis quelques années le véhicule le plus actif de la S-F. *Ace Books*, par exemple, a dû baisser son tirage et ses ventes se situent désormais, pour les nouveautés, entre 35 et 60 000 exemplaires. C'est-à-dire moins que ce même livre, traduit en français, peut espérer réaliser dans ma propre collection ! De plus, pendant près d'un an, cette maison n'a publié que des rééditions : des auteurs tels qu'Edgar Rice Burroughs, ou les premiers space operas des années 30 de John W. Campbell. Il en a été de même pour la plupart des petites collections. Seul élément d'espoir, la maison d'édition créée par Donald A. Wollheim, *DAW Books*, qui publie uniquement des inédits, mais dont les ventes se situent encore à un niveau assez faible, autour de 35 ou 40 000 exemplaires pour un tirage de départ de 75 000.

Par ailleurs, le mois d'avril 1973 a vu la création d'une nouvelle revue de S-F, *Vertex*, la première depuis bien des années. Son rédacteur en chef est Donald J. Pheil, un fan, mais aussi un professionnel de l'édition qui dirige une équipe jeune dont l'écrivain William Rotsler est le « coordinateur visuel » (?). La tradition toutefois n'est pas oubliée puisque Forrest J. Ackerman figure également dans le conseil de rédaction. Il ne s'agit plus cette fois d'un petit magazine de S-F, mais d'une revue luxueuse, grand format, paraissant tous les deux mois et vendue assez cher, 1,50 dollar. On y trouve des articles (Larry Niven), des interviews (Ray Bradbury, Heinlein), aussi bien que des nouvelles (Harlan Ellison, William Rotsler, Harry Harrison et Robert Silverberg(65)). Si l'entreprise réussit commercialement, les auteurs auront enfin un support digne d'eux(66). Je n'en dirai pas autant de *Weird Tales* qui vient d'être relancé par Sam Moskowitz pour le cinquantième anniversaire de la revue. Le numéro 1 est daté « été 1973 », la couverture est de Virgil Finlay et, au sommaire, on trouve les noms de Ray Bradbury, Robert Howard, Abraham Merritt, H.P. Lovecraft, etc. Il ne s'agit évidemment pas, et pour cause, de nouveautés, mais de réimpressions de vieux textes si médiocres qu'aucun d'eux n'a jamais figuré dans une anthologie. La présentation

de la revue est très inférieure à ce qu'elle était jadis et les dessins de Finlay sont si mal clichés qu'ils sont flous, gris et presque indiscernables. C'est pourquoi je doute que le nouveau *Weird Tales* aille bien loin(67).

Si nous nous interrogeons sur l'avenir de la S-F, il est bien difficile, à l'heure actuelle, de pressentir la direction qu'elle va prendre. J'ai déjà montré que la croyance en un courant autonome contemporain, baptisé *speculative fiction*, était un leurre, une invention de critique. Il n'y a pas d'école américaine bien définie et, qui plus est, l'influence des jeunes auteurs de S-F sur les futurs écrivains est encore moins assurée qu'on ne pourrait le croire. L'une des meilleures méthodes pour mesurer cette influence est de considérer les manuscrits de S-F adressés par des inconnus aux principales collections. Très peu d'entre eux présentent un talent original, la plupart sont des imitations plus ou moins réussies des auteurs les plus admirés du moment ; et cela est d'ailleurs vrai dans toutes les disciplines littéraires, des deux côtés de l'Atlantique. Il m'a donc paru intéressant de savoir quels étaient les écrivains qui, en 1973, étaient les plus imités, autrement dit, qui exerçaient le plus d'influence sur les nouveaux auteurs. J'ai posé deux fois cette question à Donald A. Wollheim : il y a trois ans, lorsqu'il était encore directeur d'*Ace Books*, et cette année même, après le lancement de *DAW Books*. Eh bien, il y a trois ans, il recevait de nombreux manuscrits à l'intention d'Edgar Rice Burroughs et de Robert Howard ; et, aujourd'hui, c'est toujours Burroughs qui vient en tête, mais Jack Vance l'emporte sur l'auteur de *Conan*. Quant aux jeunes écrivains qui n'imitent personne directement, la majorité de leurs textes est simplement des space operas dans la tradition de Doc Smith ou d'Edmond Hamilton.

Vous me direz peut-être que Burroughs et Howard sont des exceptions et que les lecteurs de magazines, eux, se nourrissent désormais presque exclusivement de Harlan Ellison ou de James Sallis, et sont complètement dégagés de l'influence des auteurs des années 30, tels David H. Keller, Miles J. Breuer M.D. ou Ross Rocklyne. Je n'en suis pas si sûr. En fait, il s'agit d'une simple question d'arithmétique et le problème se pose dans les termes suivants : à l'heure actuelle, les lecteurs des magazines de S-F ont-ils plus souvent l'occasion de lire des nouvelles d'Harlan Ellison et de James Sallis, par exemple, que des auteurs des années 30 ? Entre 1966 et 1970, il est paru 32 nouvelles d'Ellison et 14 de Sallis. Au cours des mêmes années, il est paru 31 récits du Dr Keller, 22 de Robert Howard, 16 de Murray Leinster, 11 de Ross Rocklyne, et 8 de Miles J. Breuer M.D. Bien d'autres auteurs des années 30 – et même des années 20 – ont vu certains de leurs textes récemment réédités : Victor Rousseau, R.F. Starzl, G. Peyton Wertembaker, Francis Flag, le Captain S.P. Meek, et

même, hé oui ! Henry J. Kostkos. C'est qu'en effet la maison d'édition qui publie *Amazing* et *Fantastic* a lancé depuis 1966 un certain nombre de magazines trimestriels composés uniquement de rééditions : *Thrilling Science-Fiction*, *Astounding Stories Yearbook*, *Science-Fiction Adventure*, *Weird Mystery*, *S-F Greats*, *The strangest stories ever told*, *The most thrilling science-fiction ever told*, *Science-Fiction classics*, etc. Ces magazines, uniquement voués aux vieux textes, se sont d'abord beaucoup mieux vendus qu'*Amazing* ou *Fantastic*, désormais composés de récits inédits dus à la plume des meilleurs auteurs contemporains. Leurs ventes sont tombées depuis mais essentiellement en raison de la mauvaise distribution et non de la désaffection du public(68).

Qu'on me comprenne bien, je ne prétends évidemment pas que la S-F va faire marche arrière et retourner vers ses sources. Loin de moi cette idée absurde. Je veux simplement dire qu'elle ne s'est toujours pas coupée de ses origines et que la S-F de demain ne se constituera pas seulement à partir des œuvres contemporaines, mais à partir de tout le *corpus* du genre depuis les premiers *Munsey magazines*. C'est d'ailleurs une des raisons qui m'ont décidé à appliquer le mot « moderne » à l'ensemble de cette histoire puisque les œuvres des années 20, 30 ou 40 ne sont pas uniquement des souvenirs du passé mais appartiennent encore au courant actuel du mouvement. Cela dit, il est bien évident que les plus prometteurs des jeunes auteurs, David Gerrold, Michael Bishop, Gordon Eklund, Barry Malzberg, pour ne citer qu'eux, se situent dans la lignée qui part de Dick, passe par Ellison et aboutit à Sladek ou Lafferty. Néanmoins le mouvement « hard-science », fidèle à la tradition Asimov, Heinlein, a nettement pris le dessus ces dernières années et donné naissance à toute une série de jeunes écrivains, Larry Niven, T.J. Bass, Jerry Pournelle, Joe Haldeman, etc(69).

Pour toutes ces raisons, je ne pense pas que la science-fiction et la littérature générale soient près de fusionner, loin de là. Bien au contraire, j'estime que la S-F a un rôle important et original à jouer dans le mouvement littéraire de notre époque, car elle est peut-être mieux faite pour refléter le présent que la littérature traditionnelle. Pour traiter des graves problèmes de l'heure, la pollution par exemple, les écrivains n'ont que deux méthodes : l'étude sérieuse ou la présentation du problème sous forme romancée. L'étude n'atteindra qu'une fraction infime du public, généralement celle qui a déjà été convaincue de la gravité du sujet par la lecture des journaux et des revues, ce qui limite considérablement sa portée. Le roman traditionnel, lui, permettra moins encore de traiter cette question, car la pollution, à l'instant présent, n'a pas provoqué de drames suffisamment spectaculaires pour franchir la barrière d'indifférence de l'homme de la rue qui est, par ailleurs, le lecteur de ce genre

d'ouvrages.

Seule la science-fiction, qui est capable de jouer sur le facteur temps, ou de transporter les événements dans un autre monde et de grossir ainsi démesurément les effets à venir – malheureusement certains – des diverses pollutions dont souffre notre globe, pourra frapper suffisamment les lecteurs indifférents et les amener à prendre conscience de la gravité du problème. C'est pourquoi je n'hésite pas à considérer la S-F comme la véritable littérature de notre temps. En effet, elle peut à la fois véhiculer les messages importants qui doivent pénétrer la conscience de nos contemporains, et apporter l'évasion totale à ceux que notre mode de vie aliène trop fortement et qui préfèrent laisser aux autres le soin de régler les problèmes de l'heure. La science-fiction est, dans un cas comme dans l'autre, une littérature de liberté, une littérature vivante, une littérature pour demain.

Au début de ce livre, je parlais du premier roman de science-fiction qu'il m'avait été donné de lire, *Métalopolis*, paru en 1941 dans l'hebdomadaire *Robinson*. J'écrivais : « Si mes souvenirs sont exacts, on y décrivait une cité métallique fabuleuse peuplée de robots. » J'ai eu la curiosité, depuis, de rechercher *Métalopolis* dans ma collection de *Robinson*, et de le parcourir. La vérité m'oblige à dire qu'il n'y avait aucune cité métallique et pas le moindre robot. Il s'agissait bien d'un roman de S-F mais mon jeune esprit, après coup, avait imaginé ses épisodes les plus extraordinaires. On peut trouver là, je pense, l'un des éléments qui ont permis à la science-fiction de se développer en genre littéraire autonome. Mieux que tout autre, elle permet à l'imagination des amateurs de recréer dans un rêve éveillé les merveilles qu'il lui a été donné de lire, de prolonger leur lecture au-delà même de ce que comportait le récit. C'est là le fameux « sense of wonder » dont parlent les fans d'outre-Atlantique, qui caractérise le fan de S-F et fait de lui plus qu'un véritable lecteur, une sorte de drogué qui se perd totalement dans les œuvres qu'il aime.

J'en suis un, et c'est pourquoi je terminerai cet ouvrage sur un aveu : ce livre est une histoire, certes, mais avant tout une histoire d'amour, celle qui nous unit la S-F et moi, depuis bientôt trente ans, pour le meilleur et pour le pire.

APPENDICE

I. Allemagne

Après la France, c'est certainement l'Allemagne le pays d'Europe occidentale dans lequel la S-F rencontre le plus de succès. Qui plus est, ce sont les traductions d'un auteur allemand, ou plutôt d'un consortium d'auteurs allemands, qui battent tous les records de vente aux États-Unis avec la série *Perry Rhodan*.

Le personnage de Perry Rhodan est l'œuvre de Walter Ernsting sous le pseudonyme de Clark Darlton. Ces aventures sont publiées dans des fascicules hebdomadaires rédigés par des auteurs différents, le plus fréquent étant K. H. Scheer, mais il y a aussi Kurt Brand, W.W. Shols, Kurt Mahr, etc. En France chaque volume du *Fleuve Noir* réunit deux épisodes du feuilleton traduit par Jacqueline H. Osterrath ; aux États-Unis les parutions ne comportent qu'un épisode allemand traduit par Wendayne Ackerman, la femme de Forrest J. Ackerman.

Ce space opera raconte les aventures du major Perry Rhodan à travers la galaxie. Rhodan commandait une fusée lunaire lorsqu'il découvrit l'épave d'un astronef d'exploration des Arkonides. Il s'allia avec les Stellaires et, grâce à la supériorité de leurs armes, il imposa la création des États-Unis de la Terre. Ensuite il conquiert le secret de jouvence que cherchaient précisément les Arkonides. Depuis il ne cesse de parcourir la galaxie allant d'exploit en exploit et d'aventure en aventure. Ce bref résumé montre que Perry Rhodan est une pâle copie des space operas des années 30 d'Edward Elmer Smith, Jack Williamson ou Edmond Hamilton. Il n'empêche que ces récits, il est vrai améliorés par les traductions de Wendayne Ackerman, sont le n° 1 des ventes aux États-Unis depuis 1974.

Herbert Franke est un auteur allemand beaucoup moins connu que Clark Darlton mais bien supérieur. Deux de ses romans ont été publiés en France, *La cage aux orchidées* dans *Présence du Futur* et *Zone zéro* dans *Ailleurs et demain*. L'auteur est un professeur de sciences naturelles qui, avant de travailler pour l'industrie, avait fait de la recherche scientifique. *La cage aux orchidées* est un livre très passionnant grâce à l'astuce de l'auteur. La découverte de nouvelles planètes est devenue un jeu sportif. Deux équipages de jeunes gens s'affrontent sur l'une d'elles, cherchant à découvrir ses habitants. Or, dès le premier essai, les jeunes gens sont tués par une explosion, ce qui ne les empêche pas d'être dès le lendemain matin à pied d'œuvre.

Le phénomène se reproduit plusieurs fois, multipliant ainsi le mystère. *Zone zéro* est un ouvrage plus ambitieux. Dans le futur, une région de la Terre est un impénétrable désert radio-actif. Il est cependant habité. Le Monde Libre envoie une expédition pour prendre contact avec les hommes de la zone zéro. À leur retour les membres de l'expédition seront massacrés ou devront être éliminés par ceux-là même qui les avaient envoyés. Le « Monde Libre » ne l'était peut-être pas tout à fait et les envoyés dans la zone zéro en avaient fait la terrible découverte(70).

II. Amérique Latine

L'auteur argentin Jorge Luis Borges est aujourd'hui reconnu comme un des plus grands écrivains de littérature générale. Pourtant une importante partie de son œuvre se rattache directement à la science-fiction. Borges, né en 1899, collabora à la Nouvelle Revue française avant-guerre.

Son recueil de contes(71) *Ficciones*(72) fut traduit en français en 1951. Les nouvelles qui le composaient étaient à la limite du fantastique et de la science-fiction, tout comme ce fut le cas pour Lovecraft, mais dans un style complètement différent. Borges est, du point de vue littéraire, assurément le plus grand écrivain à avoir abordé le genre qui nous est cher. Ses récits reposent à la fois sur l'intelligence et sur la sophistication la plus extrême. Ainsi, par exemple, le récit *Tlön Uqbar Orbis Tertius* (qui date de 1940) a un thème classique de science-fiction : la découverte d'une civilisation disparue. Mais ici pas de machine fantastique pour nous y transporter, pas de faille dans le temps ou dans l'espace pour nous y précipiter, pas même de rêve pour nous la faire connaître. « C'est à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. Le miroir inquiétait le fond d'un couloir d'une villa de la rue Gaona à Ramos Mejia ; l'encyclopédie s'appelle trompeusement *The Anglo-American Cyclopaedia* (New York, 1917). C'est une réimpression littérale, mais également fastidieuse, de l'*Encyclopedia Britannica* de 1902. (...) Le miroir nous guettait du fond lointain du couloir. Nous découvrîmes (à une heure avancée de la nuit cette découverte est inévitable) que les miroirs ont quelque chose de monstrueux. Bioy Casares nous rappela alors qu'un hérésiarque d'Uqbar avait déclaré que les miroirs et la copulation sont abominables, parce qu'ils multiplient le nombre des hommes. Je lui demandai l'origine de cette mémorable pensée et il me répondit que *The Anglo-American Cyclopaedia* l'avait consignée dans son article sur Uqbar. » C'est dans cette Encyclopédie, ou plus exactement dans un exemplaire unique cédé par Adolfo Bioy Casares (un écrivain, ami de l'auteur)(73), qui

compte 921 pages au lieu des 917 de l'édition normale, que Borges va découvrir la civilisation de Tlön et en pénétrer les arcanes les plus terribles.

La bibliothèque de Babel, rédigé en 1939, est un court texte, bien dans la manière de Jorge Luis Borges : apparemment anodin puisqu'il s'agit de la description d'une bibliothèque idéale dont la lecture vous plonge dans un vertige infini. « L'univers (que d'autres appellent la bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini et peut-être infini de galeries hexagonales, avec de vastes puits d'aération au milieu, bordées par des balustrades très basses. » L'incertitude naît déjà de ces quelques lignes : qu'est-ce que ce lieu qui est décrit ? un univers ? sa symbolisation ? une bibliothèque ? Finalement, quel qu'il soit, tous les livres y figurent. Tous ceux qui sont concevables et jamais la bibliothèque ne compte de livres identiques, mais tout s'y trouve : « L'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté de ces catalogues, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le commentaire du commentaire de cet évangile, le récit véridique de sa mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres. »

La loterie à Babylone, écrit en 1941, est encore plus beau peut-être quant au style et aussi terrifiant que les autres textes de Borges. Il s'agit là des problèmes essentiels du libre arbitre et de l'intervention du hasard dans la vie humaine. Un hasard, qui, d'après Borges, n'est peut-être que le résultat de gigantesques loteries qui nous déterminent dans chacun de nos actes : « Comme tous les hommes de Babylone, j'ai été proconsul ; comme tous, esclave ; j'ai aussi connu l'omnipotence, l'opprobre, les prisons. Regardez : à ma main droite il manque l'index. Regardez, à travers cette déchirure de mon manteau l'on voit sur mon estomac un tatouage vermeil ; c'est le deuxième symbole, Beth. Les nuits de pleine lune, cette lettre me donne le pouvoir sur les hommes dont la marque est Ghimel, mais elle me subordonne à ceux d'Aleph, qui, les nuits sans lune, doivent obéissance à ceux de Ghimel. Au crépuscule de l'aube, dans une cave, j'ai égorgé des taureaux sacrés devant une pierre noire. Toute une année de la lune durant, j'ai été déclaré invisible : je criais et l'on ne me répondait point, je volais le pain et je n'étais pas décapité. J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : l'incertitude. Dans une chambre de bronze, devant le mouchoir silencieux du strangulateur, l'espérance me fut fidèle ; dans le fleuve des délices, la panique. » Après ce préambule, Borges suppose que les hommes de Babylone voient tous leurs actes soumis secrètement au tirage au sort d'une gigantesque loterie. Cette dernière, à ses débuts,

permettait seulement de gagner quelque argent comme il est d'usage. Puis, pour rendre le jeu plus passionnant, elle introduisit des sorts contraires et, loin de la fortune escomptée, on pouvait « gagner » une année de prison, par exemple. Puis, petit à petit, la compagnie organisant la loterie prit de l'extension et soumit les actes et le sort de chaque homme à des tirages, devenus secrets. Désormais, la vie des Babyloniens était strictement déterminée par le Sort et la vie humaine était devenue un infini jeu de hasard.

De tous les écrivains dont il a été question ici, Jorge Luis Borges est certainement le plus grand, mais son influence sur la S-F aura été marginale, comme l'est son œuvre elle-même, ne serait-ce qu'en raison des thèmes choisis, de la façon de les traiter et aussi de la barrière de la langue puisque c'est par des traductions de l'espagnol que Borges est connu en Amérique du Nord et en Europe. Dans notre pays, son œuvre de fantasy a été réunie dans deux recueils, *Fictions*, publié en 1951, et *L'Aleph* publié en 1967. Le petit volume, *Labyrinthes*, paru en 1962, se retrouve intégralement dans *L'Aleph*.

Dans *Tlön Uqbar Orbis Tertius*, Borges faisait intervenir son ami Adolfo Bioy Casares. Or, en 1952, les éditions Robert Laffont publièrent un court roman de cet auteur : *La invención de Morel* (74) (1940). Ce texte passa inaperçu du public mais fit forte impression dans les milieux littéraires de la capitale et Alain Robbe-Grillet le commenta longuement dans un article (75). Il s'en inspira par la suite pour écrire le scénario du film tourné par Alain Resnais, *L'année dernière à Marienbad*. Le roman de Bioy Casares se déroule sur une île déserte où un évadé a trouvé refuge. Or, brusquement, l'île cesse d'être déserte : « Et pourtant, en un instant, dans cette lourde nuit d'été, les flancs broussailleux de la colline se sont couverts de gens qui dansent, se promènent et se baignent dans la piscine, comme des estivants installés depuis longtemps à Los Teques ou à Marienbad. » Le narrateur se cache alors et épie les intrus. Assez curieusement les mêmes scènes semblent se répéter à intervalles réguliers, comportant les mêmes personnages qui prononcent les mêmes paroles. L'homme finit par comprendre la vérité, les êtres qu'il perçoit sont des images absolues projetées par un appareil inventé par l'un d'entre eux, Morel. Ce dernier a filmé une semaine de la vie de ses amis sur l'île, à leur insu. Lors de leur séparation Morel leur a révélé l'atroce vérité : son invention tue lentement ceux dont elle capte l'image. Le narrateur qui s'est épris d'une des apparitions féminines remet en marche l'appareil de prise de vues de Morel pour se faire filmer en surimpression auprès de celle qu'il aime. Ainsi il se suicide mais son image accède à l'éternité de l'amour.

III. Pays de l'Est

Le premier ouvrage de science-fiction soviétique publié en France est assurément *Nous autres* de Eugène Zamiatine puisqu'il parut en 1929(76). Zamiatine (1884-1937) était ingénieur naval mais il délaissa ce métier pour l'écriture. Inscrit au parti communiste il s'en détourna peu à peu et fut en proie aux tracasseries administratives du régime soviétique.

Son roman avait été écrit en 1920, mais sa publication ne fut pas autorisée en U.R.S.S. En 1931, il écrivit une lettre désespérée à Staline qui, à la suite d'une intervention de Gorki, autorisa Zamiatine à quitter la Russie. Il vint alors s'installer avec sa femme à Paris. Son cas préfigure déjà celui de Soljénitsyne ; dans des registres différents leur œuvre a été fortement marquée par une réaction contre le régime aliénant et déshumanisant pratiqué dans leur pays.

Nous autres est une anticipation lointaine, plus de 1 000 ans, et se présente comme un mémoire rédigé par l'ingénieur D-503 pour célébrer la grandeur de l'État Unique. Cet ingénieur a construit un vaisseau spatial, l'*Intégral* dont voici la finalité : « Il nous appartient de soumettre au joug bienfaisant de la raison tous les êtres inconnus habitant d'autres planètes, qui se trouvent peut-être encore à l'état sauvage de la liberté. S'ils ne comprennent pas que nous leur apportons le bonheur mathématique et exact, notre devoir est de les forcer à être heureux. » L'amour imprévu d'une femme entraînera D-503 à conspirer contre le règne de la raison, mais celui-ci subira une opération et sera guéri de sa « folie », obstacle à son bonheur parfait.

L'influence de ce roman sur 1984 de George Orwell est évidente et d'ailleurs reconnue par ce dernier. Il est toutefois remarquable de constater que Zamiatine l'écrivit en 1920, donc du vivant de Lénine, alors qu'Orwell ne composa son ouvrage que pendant le stalinisme. *Nous autres* était donc à la fois un livre d'anticipation et un livre prophétique.

R.U.R., de Karel Capek, écrivain tchèque (1890-1938), était une comédie utopique qui fut représentée en France en 1924 à la Comédie des Champs-Élysées. *R.U.R.* signifie *Rossum's Universal Robots* et c'est la première fois que l'on voit apparaître le mot « robot » qui vient du tchèque *roboti*, verbe signifiant travailler. Mais attention, les robots imaginés par Capek, êtres artificiels destinés à remplacer l'homme dans ses tâches les plus pénibles, sont des androïdes et nullement des êtres métalliques. C'est ainsi qu'une jeune femme, Hélène Glory, venue visiter la fabrique de robots, aimera l'un d'eux, Primus, et verra son amour partagé. Cette pièce était beaucoup plus, selon l'expression de l'auteur, une « spéculation sur les événements à venir » qu'une anticipation scientifique. Mais les robots eurent une telle descendance

dans la littérature de science-fiction qu'il était indispensable d'en parler ici. Karel Capek a d'ailleurs écrit plusieurs autres romans qui se rattachent nettement à la S-F, en particulier en 1936, *La guerre des salamandres*, où des êtres marins intelligents disputent la suprématie du globe terrestre à l'homme, en limitant de plus en plus son habitat, grâce à l'effondrement provoqué des régions côtières.

Le texte de R.U.R., devenu introuvable, fut réimprimé en 1961, par Georges H. Gallet dans son anthologie *Quatre pas dans l'étrange* publiée au *Rayon Fantastique*. Cette même collection nous révéla plusieurs auteurs de l'Europe Centrale ou de l'Est tel le Polonais Stanislas Lem (né en 1921), avec *Feu Vénus* écrit en 1951, qui raconte la lente découverte, par des explorateurs terriens, de la planète Vénus ravagée par une guerre totale. Ceux-ci finissent par apprendre que les Vénusiens avaient décidé d'éliminer toute vie sur Terre et que seule la guerre, qui a détruit leur civilisation, les en a empêchés. Également, les deux frères russes Arkadi et Boris Strougatski (Arkadi est né en 1925 et est spécialiste des langues orientales ; Boris, né en 1933, est mathématicien et physicien) avec *Les revenants des étoiles*, qui raconte le retour de deux astronautes russes qui ont fait un saut de plus de cent cinquante ans dans le temps en voulant franchir le mur de la lumière ; ils sont alors confrontés à une civilisation du futur où ils font figure de fossiles vivants.

Les quelques titres publiés par le *Rayon Fantastique* nous permettent de compléter notre connaissance de la science-fiction soviétique, alors en plein essor. Ce genre littéraire eut un succès considérable en U.R.S.S. dès la fin de la guerre, les tirages des écrivains russes du genre étant épuisés dès la mise en vente. Jusqu'alors cette S-F ne nous était connue que par quelques publications en revue, *L'île en feu* d'Alexandre Kazantzev dans *Satellite*, *L'ombre du passé* d'Ivan Efremov dans *Fiction*, ou par les publications en « langue française(77) » de la maison d'éditions moscovite (Éditions en langues étrangères) qui a précisément publié deux des meilleures œuvres d'Ivan Efremov, son recueil de nouvelles *Cor Serpentis* et son roman, *La nébuleuse d'Andromède*. Efremov, qui est né en 1907, est un scientifique spécialisé en paléontologie. *La nébuleuse d'Andromède*, publié en 1957, raconte la conquête de l'espace par une humanité délivrée de sa contradiction interne et tout entière tournée vers le futur. En fait, cette conquête est déjà réalisée au moment où Efremov commence son roman et c'est surtout le problème des communications interstellaires qui l'intéresse. La lecture de l'œuvre est assez ennuyeuse pour un lecteur français, car tous les personnages sont « gentils » et si remplis d'altruisme qu'ils font regretter l'absence d'un de ces bons méchants comme savent en imaginer le roman populaire ou la bande dessinée !

Nous allons retrouver Stanislas Lem dans la collection *Présence du Futur* qui publia son œuvre maîtresse, *Solaris*, en 1966 et *Le bréviaire des robots*, l'année suivante. *Solaris* a été écrit en 1961, son thème n'est pas nouveau dans la science-fiction, puisqu'il s'agit de l'impossibilité de communiquer avec une créature extra-terrestre pourtant intelligente. Mais l'idée, véritablement énorme, de Stanislas Lem, tient à la nature de cet extra-terrestre ; il s'agit tout simplement d'un gigantesque océan-cerveau protoplasmique, qui recouvre la planète Solaris ! Des équipes de Terriens se relaient sur une base pour essayer de comprendre cet océan et, éventuellement, d'entrer en rapport avec lui. Ils n'y parviendront pas, mais des fantasmes suscités par l'océan-cerveau naissent des troubles psychologiques graves chez les humains, dont quelques-uns seront conduits au suicide. C'est une très belle œuvre, à la fois forte et poétique, plus lente certes que les grands romans américains, mais tout aussi riche et féconde.

Lem vient de voir tout récemment (début 1975) publier son roman *Manuscrit trouvé dans une baignoire* aux éditions Calmann-Lévy. C'est une œuvre assez différente que ce que nous connaissions jusqu'à présent de cet auteur. Le récit, situé dans notre futur immédiat, est commenté par nos lointains descendants qui y voient des manifestations de la déraison de notre civilisation. En pratique, il s'agit de la quête d'un agent secret dans un Pentagone souterrain pour découvrir quelle peut être la mission dont il a été chargé ! L'œuvre est très nettement inspirée de Kafka mais comporte assez d'apport personnel pour rester digne d'intérêt ; elle n'est cependant pas exempte de longueurs.

Franz Kafka a également inspiré les frères Strougatski en 1970 avec *L'escargot sur la pente* publié par *Champ Libre* en 1972. Mais c'est en 1964 que Arkadi et Boris Strougatski ont écrit leur chef d'œuvre *Il est difficile d'être un Dieu*, dont une traduction française a été publiée en 1973 dans la collection *Présence du Futur*. Ce roman décrit une société inspirée de l'Espagne de l'Inquisition et de la Russie stalinienne sur une planète nommée Artanar. L'Institut d'Histoire expérimentale de la Terre envoie quelques-uns de nos descendants comme observateurs. Par rapport à la civilisation locale leur puissance et leur technologie pourraient faire d'eux des Dieux, mais... il est difficile d'être un Dieu. Ce livre en tout point remarquable place les frères Strougatski au premier rang des écrivains du genre.

BIBLIOGRAPHIE

Seuls les ouvrages consultés au moment de la rédaction du présent livre ont été cités.

ALDISS Brian, *Billion year spree*, Doubleday, 1973.

BAILEY J.O., *Pilgrims through space and time*, Argus books Inc, 1947.

BLEILER Everett F., *The checklist of Fantastic Literature*, Fax Collector's Éditions, 1972.

BRIDENNE Jean-Jacques, *La littérature française d'imagination scientifique*, Éditions Gustave-Arthur Dassonville, 1950.

COCKROFT T.G.L., *Index to the Weird Fiction magazines*, 1967.

DAY Donald B., *Index to the Science-Fiction magazines (1926-1950)*, Perri Press, 1952.

KNIGHT Damon, *In search of wonder*, Advent publishers, 1967.

LUNDWALL Sam J., *Science-Fiction : Från begynnelsen till våra dagar*, Sveriges Radios förlag, 1969. En traduction : *Science-Fiction : What it's all about*, Ace Books, 1971.

MOSKOWITZ Sam, *Explorers of the infinite*, et *Seekers of tomorrow*, Ballantines Books, 1967.

Under the Moons of Mars : a History and Anthology of « the Scientific Romance », Holt, Rinehart & Winston, 1970.

N.E.S.F.A., *Index to the Science-Fiction magazines (1966-1970)*, 1971.

STRAUSS Erwin S., *Index to the S-F magazines (1951-1965)*, 1965.

VERSINS Pierre, *Encyclopédie de l'Utopie, des Voyages extraordinaires et de la Science-Fiction*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1972.

WARNER Jr Harry, *All our yesterdays*, Advent publishers, 1969.

WOLLHEIM Donald A., *The Universe Makers*, Harper and Row, 1971.

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, 75006-Paris

Exclusivité de vente en librairie

FLAMMARION

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 10-09-1975.

6870-5 – Dépôt légal 3^e trimestre 1975.

-
- 1 Voir tome I : *Le domaine anglo-saxon*.
- 2 Le livre de van Herp est finalement paru un mois après le présent ouvrage, soit en novembre 1973, aux éditions Gérard, Bruxelles.
- 3 Il existe une remarquable anthologie de Rosny, intitulée *Récits de science-fiction*, « Marabout », éditions Gérard, 1973.
- 4 Restée inédite jusqu'à sa parution, en 1960, dans l'édition des *Navigateurs de l'infini*, faite par G.H. Gallet au « Rayon Fantastique » (n°69).
- 5 Dans ce genre son meilleur ouvrage est, sans doute, *Les secrets de monsieur Synthèse* (1888) qui a pour thème l'évolution accélérée des espèces.
- 6 À noter aussi une autre invention purement S-F de l'auteur : les Monopèdes, créatures originaires de Mercure et dont la description est assez originale.
- 7 C'est-à-dire Satan.
- 8 Grand amateur de littérature populaire et de fantastique anglo-saxon. Bien connu pour la férocité de ses critiques parues dans *Fiction* sous le pseudonyme de Bruno Wauters.
- 9 À signaler une curiosité : le thème d'*Un homme chez les microbes* fut exploité aux États-Unis la même année par R.F. Starzl. Il le fit dans un très court texte, *Out of the Sub-Universe*, publié dans le numéro de l'été 1928 d'*Amazing Stories Quarterly*. Depuis la parution de cette *Histoire*, j'ai eu l'occasion de publier une traduction de ce récit, sous le titre *Le sous-univers*, dans *Les meilleurs récits d'Amazing Stories*, éditions J'ai Lu, 1974.
- 10 Gaston Leroux, l'auteur de *Rouletabille*, a également publié quelques ouvrages d'anticipation, tels *La machine à assassiner*, paru en 1924 (où l'on voit une sorte de robot animé par un cerveau humain), ou *Le capitaine Hyx* (1929) beaucoup trop démarqué de *20 000 lieues sous les mers*.
- 11 Sorte de canard gris clair.
- 12 Râna, dans le monde des hommes, avait déformé son nom en Rheina.
- 13 *The green man of Graypec*, in *Wonder Stories*, juillet à septembre 1935. En volume : *The green man of Kilsona*, Londres, 1936. Traduit au *Rayon Fantastique*, sous le titre précité, en 1955.
- 14 *The fantastic voyage*, 1966. Traduit sous le titre : *Le voyage fantastique*, Coll. « Science-Fiction », éditions Albin Michel, 1972.
- 15 Aux yeux des amateurs d'aujourd'hui, cette divergence de vues entre les deux directeurs peut faire préférer les choix de Michel Pilotin puisque c'est lui qui présenta les meilleurs van Vogt, Asimov, Simak, Clarke, etc. Mais il faut se replacer en situation et Gallet avait, lui, une politique qui aurait peut-être permis à la S-F de se créer un large public en France au lieu de n'atteindre que la fraction intellectuelle. Par ailleurs, le R-F/Hachette nous a également présenté d'excellents auteurs tels : Fredric Brown, C.L. Moore, Th. Sturgeon, A. Merritt, etc.
- 16 Boris Vian avait écrit en 1947 un roman, *L'écume des jours*, tout à fait remarquable et se rattachant directement à la science-fiction. À l'époque, il passa malheureusement inaperçu.
- 17 Avec *Pour patrie, l'espace* (1962).
- 18 Exemples : « Cela me paraîtrait de même, fit le Féranule magnanime, si je ne savais pas qu'une comète est tombée dans notre soleil. (De quoi faire rétrograder l'évolution de quelques trillions de siècles, chère amie.) – Ceci dit, Sabelius se tut et le premier combat sur Géa toucha son heure H. – D'ailleurs, pourquoi Peter Prime eût-il pris la tangente ? »
- 19 De son véritable nom Pierre Chamson, Versins est le demi-frère de l'académicien André Chamson.
- 20 Versins fut également l'éditeur du meilleur fanzine paru en France, *Ailleurs* (1956-1963). Il était superbement présenté et les textes publiés étaient toujours d'un niveau professionnel.
- 21 Avec *Les bulles* qui restera sa meilleure œuvre et mérite d'être mentionnée.
- 22 Écrivain et homme d'État iranien qui signait généralement du pseudonyme F. Hoda.
- 23 *Fiction* n° 103 et suiv. (juin 1962). À noter que la signature de Goimard n'est apparue qu'en avril 1959 pour une *Tribune Libre* et qu'il n'a collaboré régulièrement à la revue qu'à partir de 1962.
- 24 À noter aussi, un peu plus tard, l'arrivée de Christine Renard.
- 25 Un peu plus tard, Gérard Klein en fut quelque temps secrétaire de rédaction et Stephen Spriel, conseiller littéraire.

26 Ils utilisèrent aussi tous trois un autre pseudonyme, François Pagery, dont la clé est fournie par leurs prénoms respectifs : PAtrice, GÉrard, Richard.

27 Ce récit a pour sujet l'apparition de la vie sur la Terre. Deux extra-terrestres visitent notre planète dans un lointain passé : elle est totalement privée de vie, définitivement stérile. Alors, dégoûté, l'un des deux visiteurs crache dans la mer avant de repartir...

28 En particulier, Klein y fit publier *Eye in the sky* (1957) de Philip K. Dick, alors tout à fait inconnu en France, sous le titre *Les mondes divergents*.

29 Cette revue était dirigée par Georges H. Gallet. C'est dans ses pages que fut créée *Barbarella* par le dessinateur Jean-Claude Forest au printemps 1962 (n° 566/2). Gallet lui avait donné carte blanche pour créer une héroïne de bande dessinée alliant érotisme et science-fiction. Forest combina Flash Gordon et Brigitte Bardot et obtint la charmante et peu vertueuse *Barbarella*. Par la suite, ce dessinateur donna à *Fiction* quelques-unes de ses meilleures couvertures.

30 Un roman de Klein, *Le gambit des étoiles*, était déjà paru au *Rayon Fantastique* en 1958.

31 Une telle réponse trahit l'influence évidente de van Vogt.

32 En fait, les recherches de Drode préfiguraient celles de la *new wave* britannique mais les amateurs et la plupart des critiques français ne suivirent pas. La rédaction de *Fiction* n'osa pas s'engager et fit signer « Intérim » la recension du roman de Drode !

33 Vallée est un scientifique, spécialiste mondialement connu des soucoupes volantes. Il a publié dans *Présence du Futur*, toujours sous le pseudonyme de Jérôme Sériel, un autre ouvrage de S-F, *Le satellite sombre*, qui est très supérieur à son prix Jules Verne.

34 C'est pourquoi je regrette que le roman *An premier ère spatiale*, publié en 1959 dans *Fiction*, sous la seule signature de Charles Henneberg, ait été réédité (en 1973 sous le titre : *Le mur de la lumière*) sous le seul nom de Nathalie Henneberg, ce qui peut créer une confusion dans l'esprit des amateurs.

35 N° 166, septembre 1967.

36 Les deux éditeurs m'ont confirmé le fait.

37 En fait les romans de Charles Henneberg n'étaient pas *assez* écrits et ceux de sa femme le sont trop.

38 À citer aussi en cette année 1962 la seconde œuvre maîtresse de Francis Carsac, *Pour patrie, l'espace*.

39 Sous le pseudonyme de Jimmy G. Quint.

40 Il a par ailleurs publié un roman de S-F chez Albin Michel sous le pseudonyme de David Maine.

41 Historiquement, l'Ordre a été fondé en 1119 à Jérusalem par Hugues de Payns.

42 Demuth utilisa également le pseudonyme Jean-Michel Chaponnay pour signer certaines des couvertures photographiques abstraites qui parurent sur les premiers *Galaxie-bis*. Les autres, qui étaient attribuées à Bruce Wayne (nom du héros de comics Bat Man), étaient de moi.

43 En dehors de lui, je ne vois guère que le dessinateur Roland Topor à citer. Mais les nouvelles de S-F qu'il publia dans *Fiction* restent très marginales dans sa production. C'est grand dommage d'ailleurs.

44 Un référendum fut organisé auprès des lecteurs de *Fiction* et de *Galaxie* pour savoir quels titres ils désiraient voir publiés au C.L.A. La liste des huit premiers livres demandés était identique à celle que j'avais préparée ! Toutefois le volume consacré à Sturgeon dut être remplacé par deux romans de C.L. Moore, non prévus initialement, car il nous fallut plus de deux ans pour obtenir les droits de Sturgeon.

45 À noter que Domérioux dirige, depuis 1966, aux éditions Casterman, une collection d'anthologies « Histoires fantastiques et de science-fiction », en tout point excellente. Seul point faible : *Voyages dans l'ailleurs*, nouveau recueil d'auteurs français qui était loin de valoir l'anthologie de *Fiction* de 1959 et passa complètement inaperçue.

46 Ce pseudonyme ne résista pas à sa divulgation dans le présent ouvrage. Dans un article de trois pages, Dorémieux annonça la disparition de S.-A. Bertrand, lâchement assassiné par « un crabe parisien », ce qui provoqua une certaine stupeur parmi les amateurs de S-F. La révélation des divers pseudonymes des auteurs ou critiques français m'a valu un abondant courrier, entièrement favorable à deux exceptions près. De l'avis de mes correspondants il s'agissait d'une opération d'assainissement nécessaire ; c'était bien ainsi que je l'entendais.

47 Luc Vigan était un pseudonyme commun à plusieurs auteurs de la maison. Le cas le plus surprenant fut celui d'une nouvelle signée « Gérard Klein et Luc Vigan » ou ce dernier

n'était autre que Klein lui-même !

48 Un des buts de cette association était d'envoyer une pétition au Premier ministre (je n'invente rien, je le jure) pour qu'il oblige les éditeurs français de collections ou de magazines de S-F à publier au moins 51 % d'auteurs nationaux ! Le grotesque de cette proposition détourna rapidement la quasi-totalité des écrivains du genre de ce groupement.

49 Le plus surprenant de l'histoire est qu'à l'heure où je rédige ces lignes (juillet 1975) c'est toujours Dorémieux qui assure la rédaction de *Fiction* mais sans que son nom apparaisse désormais !

50 Ce récit est de la « politique-fiction », genre qui connaît une certaine vogue à l'heure actuelle. Il s'agit, à mon sens, d'un faux genre. Les textes qui s'y rattachent entrent généralement dans la catégorie des univers parallèles, sinon il s'agit tout simplement de pamphlets politiques qui n'ont rien à voir avec la S-F. (Par exemple, juste avant les élections législatives françaises de 1973, un auteur d'extrême droite a écrit un livre ignoble racontant la victoire de la gauche et la prise du pouvoir par les communistes. C'est de la politique-fiction, mais cela n'a absolument rien de commun avec la littérature qui nous intéresse ici.)

51 *Le règne du gorille*, coll. « Le Rayon Fantastique », éditions Hachette, 1951.

52 Ce livre a eu le très rare honneur d'être traduit aux États-Unis, chez Doubleday, et publié dans une édition chère (cartonnée). Il fut assez mal reçu par la critique (article de Theodore Sturgeon, in *Galaxy*, mai 1973) et j'ignore quel fut l'accueil du public.

53 Ce fut son chant du cygne. Le talent gentillet et l'esprit gavroche de Sternberg avaient longtemps amusé puis, un jour, on s'aperçut qu'un adolescent quinquagénaire ne faisait plus rire personne... Dès cet instant il devint aigri, et ses œuvres récentes ne sont plus guère que des pamphlets haineux.

54 Par exemple l'excellent livre de Kurt Vonnegut Jr, *Abattoir 5*, publié aux éditions du Seuil, n'a pas atteint les 4 000 exemplaires de vente.

55 J'ai également pu présenter un ouvrage inédit, *Misandra*, de Claude Veillot excellent auteur français, dont plusieurs nouvelles étaient parues dans *Fiction* à la grande époque. *Misandra* raconte l'histoire d'une civilisation de femmes dont le mâle, le Viril, est exclu et pourchassé sans pitié.

56 Pseudonyme de Jean Giraud, l'auteur de *Fort Navajo*.

57 Il y eut également une convention européenne organisée à Grenoble en juillet 1974, mais l'inefficacité de son secrétaire général et une convention rivale tenue à Gand empêchèrent sa réussite.

58 Par exemple : E.C. Tubb, John Jakes, Lin Carter, Louis Charbonneau, H. Beam Piper, Mack Reynolds et même Anne McCaffrey.

59 Voir en annexe les pages de la S-F des pays de l'Est ou de l'Amérique latine.

60 En effet, cette année-là, *Ace Books*, qui sort plusieurs titres chaque mois, n'a publié que des rééditions dont je ne tiens évidemment pas compte, et il en a été de même dans la plupart des collections sauf *DAW Books*.

61 Arrivée depuis à son douzième numéro.

62 Pardon, Homer Eon Flint... pardon, Ursula LeGuin, Michael Moorcock... pardon...

63 C'est pourquoi, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il n'est pas impossible que l'avenir de la S-F se trouve tout autant en Europe (France, Allemagne, Suède) qu'outre-Atlantique.

64 Il a cessé de paraître fin 1974.

65 Les auteurs vedettes du n° 2 sont Norman Spinrad et Larry Niven, ceux du n° 3 Niven et A.E. van Vogt. À la convention de Toronto (31 août-3 sept. 1973) Don Pfeil m'a dit que le magazine tirait à 200 000 exemplaires et semblait bien marcher.

66 Actuellement, début 1975, *Vertex* est un demi-échec. Qualité et présentation ont beaucoup baissé.

67 Disparu après 4 numéros.

68 Renseignements fournis par Harry Harrison, ancien rédacteur en chef d'*Amazing*.

69 Du point de vue strictement commercial ce sont les séries « Perry Rhodan » et « Star Trek » qui sont les plus gros succès du moment.

70 Il y a quelques années le *Rayon Fantastique* avait publié un auteur allemand, Friedrich Freksa (orthographié par erreur Friedrich Fresca). Son roman *Druso* (1931) raconte l'histoire de la planète errante, nommée Druso, peuplée par des insectes intelligents qui finissent par réduire l'humanité à l'esclavage.

71 Plusieurs furent repris dans la revue *Fiction*, ce qui décupla leur public. Le recueil de

Borges avait à peine atteint la diffusion de 1 500 exemplaires, m'a-t-on assuré, lors de sa première publication dans notre pays !

72 *Fictions*, éditions Gallimard, 1951. Les textes originaux étaient parus entre 1939 et 1944.

73 Voir plus loin.

74 *L'invention de Morel*, éditions Robert Laffont, 1952. Réédité par cette même maison en 1973. Ce texte est également paru dans *Fiction*, n° 103, juin 1962.

75 *Critique*, n° 69 de février 1953.

76 Réédition : éditions Gallimard, 1973.

77 Mais traduites par des gens ignorant presque tout de cette langue !